176 ½1. C

27me Année Juillet-Août 1940

Cahiers du Sud

Le Portugal

Commémoration des Centenaires (1140-1640)

SOMMAIRE

Ont collaboré :

MM.

Dr. Oliveira SALAZAR, Dr. G. CORDEIRO RAMOS, Julio DANTAS, Luiz VIEIRA DE CASTRO, Jorge LARCHER, Joao de BARROS, Comte d'AURORA, Dr. Augusto d'ESAGUY, Augusto de CASTRO, Manuel MURIAS, A. C. M., A. da S.

Raymond WARNIER, André de RICHAUD, Armand GUIBERT, Robert VALLERY-RADOT, M. L. BIDAL, Pierre HOURCADE, J. B. AQUARONE, Maurice MIGNON, Robert RICARD, Maurice RICORD, Georges LE GENTIL.

8° Z. 24037

MARSEILLE
DIRECTION-ADMINISTRATION
10, Cours du Vieux-Port, 10
France : Le N° : 12 fr.

PARIS : AGENCE GÉNÉRALE
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, Rue de Médicis
Étranger : 15 fr.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE B.F. IMPRIMÉS

N° 226. 27me Année Juillet-Août 1940

Cahiers du Sud

Tome XIX. — 2e Semestre 1940

SOMMAIRE

RAYMOND WARNIER : *Introduction* 3
Dr. OLIVEIRA SALAZAR : *Les Commémorations Portugaises de 1940* 6
Dr. G. CORDEIRO RAMOS : *Conscience de nos liens avec la France* 9
JULIO DANTAS : *Déclaration* 11
R. WARNIER : *La Participation Française aux Centenaires* 14
J. B. : *Commémoration des Centenaires* 16

ANDRE DE RICHAUD : *Au Portugal* 27
ARMAND GUIBERT : *Amour du Portugal* 30
ROBERT VALLERY-RADOT : *Triptyque Portugais* 37
ARMAND GUIBERT : *Henri le Navigateur* 45
M. L. BIDAL : *Impressions Portugaises* 51
JORGE LARCHER : *Châteaux de Portugal* 54
MAURICE RICORD : *Madère* 58

LUIZ VIEIRA DE CASTRO : *Cluny et le Portugal* 69
RAYMOND WARNIER : *Quelques aspects des rapports intellectuels franco-portugais* 74
PIERRE HOURCADE : *La vocation universaliste du Portugal* .. 84
JOAO DE BARROS, Comte D'AURORA, Dr. AUGUSTO D'ESAGUY : *Hommages à la France* 94
J. B. AQUARONE : *Les Etudes Portugaises à Montpellier* 99
MAURICE MIGNON : *Une Chaire Portugaise* 102

AUGUSTO DE CASTRO : *L'Exposition du Monde Portugais* .. 109
ROBERT RICARD : *L'Empire Colonial Portugais* 113
MANUEL MURIAS : *Politique Coloniale du Portugal* 117
Notes sur les grandes découvertes portugaises 121
A. DE CASTRO : *L'Exposition du Portugal* 129
Les prix du S P. N. : *Le Prix Camoëns* 131

CHRONIQUES :

Exposition du Livre Français à Leiria 134
Congresso da Mocidade Portuguesa (R. W.) 136
La Paix dans la Péninsule Ibérique (R. WARNIER) 138

LES LIVRES : par R. Warnier, G. Le Gentil, A. C. M., A. da S., P. H. 141

Notes bibliographiques des Prix Littéraires du S. P. N. 151

N. D. L. D.

Le présent numéro consacré au Portugal, à l'occasion des Fêtes commémoratives de ses Centenaires, a été établi sous la haute direction de M. Raymond Warnier, Directeur de l'Institut Français à Lisbonne.

Nous lui sommes très reconnaissants d'avoir apporté à notre effort sa sollicitude et sa compétence dans les questions lusitaniennes.

Dans les circonstances graves où ce numéro paraît et qui l'ont privé de bien des concours, il nous est agréable de signaler l'obligeant appui du Secrétariat National de Propagande du Portugal. Nous remercions son éminent Directeur, M. A. Ferro, qui a bien voulu seconder à distance notre effort; et nous exprimons aussi notre gratitude aux membres de l'Institut Français qui nous ont accordé leur collaboration.

Nous nous excusons de n'avoir pu, malgré tous ces concours, réaliser notre programme primitif, qu'on devine plus ambitieux. Nous aurions désiré autour du Portugal — mot magique ou viennent cristalliser maintenant tant de sympathies et tant de rêves — ordonner une œuvre plus digne de son objet. Les temps ne l'auront pas voulu. Qu'on veuille bien comprendre notre tristesse et voir dans ce Cahier fait avec dévotion et nostalgique ferveur, l'hommage de notre amour pour tout ce que représente le Portugal et les châteaux de l'âme que son histoire élève dans notre pensée.

Introduction

Les Cahiers du Sud *ont depuis longtemps l'intention de consacrer un de leurs numéros au Portugal : de même que d'autres grandes revues françaises* (1) *ils présenteraient ainsi à leurs lecteurs un tableau actuel du redressement national, de l'essor et du prestige que « l'Etat nouveau », sous la ferme direction du Pr. Dr. O. Salazar, a assurés à ce pays. Son nom seul n'évoque-t-il pas des siècles de continuité et de solidarité culturelles ? L'Europe voit au Portugal l'extension du concept des frontières et des virtualités du monde moderne et elle lui en sait gré.*

Nulle date ne pouvait être mieux choisie pour réaliser ce projet que l'été 1940 *où — dans l'horreur d'une Europe livrée au martyre — la République portugaise persévère à commémorer dignement, sans les festivités d'abord prévues mais avec toute l'ampleur voulue pour ces manifestations spirituelles, le huitième Centenaire de son indépendance nationale et le troisième Centenaire de sa restauration.*

J'ai dit ailleurs (2), *et exposé il y a quelques semaines à la Chaire Camoëns du* Centre Universitaire Méditerranéen *de Nice, pourquoi et comment le Portugal commémore en ce moment même ce double centenaire. Ce n'est point par hasard que notre Côte d'Azur a d'abord accueilli ces exposés. Notre Provence ne participe-t-elle pas, par toutes ses activités, et le Centre de Nice ne relève-t-il pas, de par son titre même, de cette culture méridionale et méditerranéenne dont le Portugal reste solidaire ?*

Le Portugal, premier conquérant du Maroc, (*prise de Ceuta,* 21 *août* 1415) *bientôt rival heureux de*

---

(1) Cf. *Revue de Littérature Comparée* 1937, et *Revue d'Histoire Moderne,* 1938.

(2) Cf. *Le Temps* du 16 mai 1940.

Venise, doit en effet à sa position géographique exceptionnelle et aux hauts faits de ses navigateurs (1) *d'avoir associé, de siècle en siècle, un large destin atlantique et une solidarité réelle avec la destinée méditerranéenne de l'Europe. Ainsi que le rappelait récemment, à Lisbonne même, l'éminent historien de la politique mondiale contemporaine, André Siegfried, on ne saurait dissocier ces deux aspects complémentaires du problème portugais.*

Certes, selon l'heureuse formule de Luc Durtain, « la géographie fut pour le pays de Vasco de Gama plus juste que l'histoire ». Desservi par les faits historiques, le peuple lusitanien a su, de siècle en siècle, par la vertu de ses marins et colons, retrouver sur le globe et marquer sur les portulans, les cartes géographiques de la Renaissance (2) *ce brillant destin attesté encore aujourd'hui, de Macao au Labrador, du Cap au fond de la Selva brésilienne* (3) *par des souvenirs persistants; on y retrouve les padròes* (4) *de conquête, des légendes où sont évoqués les guitares d'Alcacer-Québir, les chants des Lusiades, les parfums capiteux du Porto et l'exceptionnelle beauté de Madère.*

Les Cahiers du Sud *ont le mérite d'avoir réalisé en quelques semaines le vœu tardif de leurs amis portugais : ce numéro va permettre au vaste public de cette vaillante revue marseillaise de prendre un contact plus ample avec le Portugal à travers les études et les essais groupés sous ce vocable.*

Collaborateurs mobilisés, lusitanisants victimes — ainsi que leur patrie — de l'invasion, littérateurs et savants voués à des tâches plus urgentes, n'ont pu tous faire figurer leur nom à ce sommaire restreint. On n'enregistre qu'avec plus de joie la réponse des autres : Français amis et avertis des choses portugaises, Portugais que les préparatifs des fêtes de 1940 *n'ont pas empêchés de nous donner leur précieuse contribution; leurs vues, leurs études ou leurs suggestions aideront le lecteur à*

(1) Cf. La Roncière: *La Découverte du Monde*, Larousse 1939.

(2) Cf. Le Gentil : *Tragiques Histoires de Mer*, Sorlot 1940.

(3) Cf. F. de Castro : *La Forêt Vierge*, traduit en français par Blaise Cendrars, Grasset 1939.

(4) Stèles commémoratives édifiées par les premiers conquérants portugais.

comprendre ce que signifie dans le monde le nom sonore de Portugal, *avec l'ample fierté et la valeur qu'il prend dans une bouche portugaise en sa prononciation assourdie, et plus nuancée de syllabe en syllabe.*

Hommages de nos « Quarante » *qui paraîtront à l'heure où le recueil de ces textes autographes sera solennellement offert par l'Académie Française à l'Académie des Sciences de Lisbonne, sa cadette déjà bi-centenaire et combien fidèle à tous les liens de la culture occidentale* (1), *articles des principaux artisans de l'Exposition du Monde Portugais* (2), *notations de voyageurs et d'hôtes récents du pays lusitanien : le zèle de chacun a permis la naissance hâtive de ce numéro. Il sera digne de prendre rang parmi ceux que les* Cahiers du Sud *ont réalisés avec bonheur, grâce à la contribution des esprits avertis et indépendants que, depuis des années, cette revue groupe autour d'elle. Ce numéro attestera une fois de plus l'effort d'intelligente prospection des valeurs culturelles et spirituelles modernes que les* Cahiers du Sud *se sont proposé.*

R. WARNIER.

---

(1) Cf. Tricentenaire de Racine le 21 XII 1939, bicentenaire de Dupont de Nemours, février 1940, etc...

(2) Elle s'ouvre à Belèm le 15 juin, en face du noble monastère des Jeronimos dont le portail garde les fines sculptures de nos ateliers. Cf. Vitry : La Sculpture Française au Portugal, Bulletin des Etudes Portugaises. T. II fasc. 1-2, 1932.

Les Commémorations Portugaises de 1940 et la pensée du président Salazar

« *Etre vieux de huit siècles est un cas rare, unique même en Europe et dans le monde entier, surtout si pour la définition de l'identité politique on exige le même peuple, la même nation, le même Etat. Par l'effort de nos premiers rois, nos frontières dans la péninsule ibérique se trouvèrent, presque dès le commencement, définies et fixées. Bon nombre de guerres; mais pas d'invasion ou de mélange de races, pas d'annexions de territoires ni de substitution de maisons régnantes, pas de changements de frontières: du premier au dernier, les mêmes chefs avaient dans les veines le même sang portugais.*

« *Affranchi de toutes les perturbations de l'Europe, d'où surgirent les uns après les autres les Etats modernes, le Portugal en vit naître beaucoup, d'autres s'unir ou être démembrés, et quelques-uns disparaître. Il a survécu à tout, non dans l'obscurité de l'oubli mais en réalisant, à travers les siècles de son existence, une des œuvres les plus vastes et les plus appréciables pour le patrimoine collectif de l'humanité dont un peuple puisse se glorifier. Ceci revient à dire que ce n'est pas en dérobant à la vie qu'il a duré; il a duré précisément parce qu'il a vécu la vie intense du soldat, du travailleur de la terre, de l'explorateur maritime, du découvreur, du*

missionnaire, du messager d'une doctrine et d'une civilisation.

*
* *

« Il est superflu de dire que les Centenaires — ces grandes fêtes de famille — n'intéressent pas que la capitale: la province, les Iles, toutes les parties de l'Empire y doivent prendre part. Et pas seulement nous. Comme il s'agit d'un événement exceptionnel, il n'est point ambitieux d'espérer que quelques pays étrangers auront l'obligeance de s'associer aux fêtes commémoratives sous les diverses formes par lesquelles il est possible de rendre hommage à une vieille nation civilisatrice ou de concourir à l'éclat d'une solennité. Nous possédons, dans le monde, des alliances, des amitiés fidèles, d'étroites affinités de race, une communauté de civilisation. Les peuples de l'Asie entière n'oublieront certes pas qu'ils nous doivent leur premier contact avec l'Occident.

« Il est regrettable que le monument de l'Infant Henri dont il est question depuis des années, ne puisse être inauguré par la même occasion et qu'il ne nous soit donc pas permis d'assister au merveilleux spectacle que constituerait le défilé, devant la pointe de Sagres, face au monument du précurseur de la Navigation et des découvertes des temps modernes, des brillantes représentations de toutes les marines du monde. Pour ma part, je ne considère pas impossible que l'Europe, l'Asie et l'Amérique viennent — de bon gré et par la présence de leurs navires — honorer, dans l'œuvre de l'Infant, l'ambition des découvertes et l'impulsion qui leur fut donnée ainsi que le service rendu pour une plus étroite communauté des peuples à travers les routes de la mer.

*
* *

« Nous ne voulons pas que les étrangers nous visitent en foule; nous ne voulons pas plus, disons-le franchement, orienter les commémorations dans le sens d'une entreprise touristique. Mais à n'en point douter, de telles solennités auront — tel est notre désir — une répercussion internationale. Le devoir, la curiosité, l'intérêt nous amèneront de nombreux visiteurs.

*
* *

« La commémoration des Centenaires est, avant tout, une grande fête nationale, une fête pour tous les Portugais du Monde; tous peuvent et doivent y collaborer de façon effective. Si tous lui apportent leur contribution, chacun devra avoir sa part de la joie créée, de la satisfaction apportée, de la foi optimiste en la vitalité du peuple portugais et de son génie créateur qu'il aura contribué à insuffler dans les esprits.

« Et nous allons voir si, dominés par une idée si belle et si élevée, nous ne parviendrons pas à chasser l'esprit de la tristesse et du mal afin de nous préparer à fêter dignement — ce qui n'est pas à la portée de tous — huit siècles d'indépendance, c'est-à-dire de vie libre et de travail intense pour une bonne part désintéressé et au profit des autres peuples du Monde. »

Conscience de nos liens avec la France

Monsieur le Ministre,

Mesdames,

Messieurs,

La mission dont mon Ministre a bien voulu m'honorer: — de le représenter ici — m'a rempli de joie parce qu'elle m'a permis de me trouver une fois de plus au milieu de vieux amis du Portugal et d'entendre en même temps la très intéressante conférence de Monsieur Aquarone.

Les délégués que la France nous envoie de temps en temps, délégués de la pensée française, sont toujours les bienvenus chez nous. C'est naturel: puisque tout d'abord — comme l'a dit Martin de Carrale, en 1275, pour se justifier d'avoir écrit son «Histoire de Venise» en français — « la langue française cor parmi le monde parce qu'elle est la plus délitable à lire et à oir que nulle aultre », — et puisque votre Pays constitue depuis toujours la Patrie des grandes et nobles idées, le centre spirituel vers lequel nous nous sentons irrésistiblement attirés, comme des héritiers que nous sommes de la même tradition de la culture latine et chrétienne commune. Et tant il en est ainsi que nous autres Portugais nous avons, pour ainsi dire, chaque jour qui passe plus forte la conscience que les liens qui nous unissent à votre grande Nation sont indissolubles. C'est chez nous que l'esprit, le respect pour la dignité de la personne humaine, ont une valeur en eux-mêmes, constituant une réalité vivante, sans laquelle — en dépit de

toutes les illusions et de toutes les apparences, toutes brillantes qu'elles soient — l'homme ne parviendra jamais à renouveler la vie réelle dans les domaines politique, économique et social. Et chose curieuse : c'est un Français, l'un des pionniers les plus autorisés de l'Ordre Nouveau, qui synthétise cet ordre tout comme l'Etat Portugais s'efforce de le réaliser en pratique : — « Spirituel d'abord, économique ensuite, politique à leur service. » C'est à cet Humanisme, essentiellement religieux — pour parler encore avec l'auteur des « Eléments de notre Destin », Daniel Rops, — que la France immortelle doit son prestige universel, la puissance unique de son rayonnement dans le monde, la sociabilité, la courtoisie de manières et de sentiments, qui depuis le Moyen-Age le plus reculé lui assurent cette place si brillamment marquante et proéminente qu'elle occupe parmi les peuples bâtisseurs de la civilisation.

Je n'ai certes pas besoin de faire spécialement ressortir combien je suis heureux, Monsieur le Ministre, de pouvoir vous assurer encore une fois de toute notre gratitude pour vos persévérants efforts en faveur d'un rapprochement de plus en plus étroit et actif entre nos deux Pays. Et je me permets aussi d'adresser à Monsieur Aquarone mes chaleureux remerciements pour sa très belle conférence et toutes mes vives félicitations pour la maîtrise complète et parfaite qu'il a de notre langue, maîtrise qui a tant contribué à la juste réputation dont il jouit comme professeur de l'Université de Montpellier et au rang qu'il tient déjà parmi les profonds connaisseurs étrangers des choses portugaises, tels que Raymond Warnier, Georges Le Gentil, Marcel Bataillon, Robert Ricard, Léon Bourdon, Pierre Hourcade, et tant d'autres encore.

Prof. Dr. Gustavo CORDEIRO RAMOS.

Institut Français au Portugal, 20/12/39.

Déclaration de M. Julio Dantas [1]

Je me réjouis sincèrement de l'occasion qui m'est offerte de prononcer pour les auditeurs de la grande nation française quelques mots à propos des Commémorations Nationales de cette année 1940 où le Portugal s'enorgueillit de huit siècles d'existence.

La Commission nationale, que j'ai l'honneur de présider, adresse son salut à la France, la glorieuse mère latine, dans la certitude qu'en dépit des vicissitudes de l'heure, la nation française s'associera avec une vive sympathie au jubilé d'un peuple qui, notamment par la découverte du monde, grâce à ses navigateurs des XV^e^ et XVI^e^ siècles, a rendu quelques services à l'humanité et à la civilisation.

Je regrette sincèrement que les graves événements européens aient créé au Portugal une ambiance peu favorable à des fêtes et à leur retentissement international. Mais il était trop tard pour modifier tout notre programme; nous le réaliserons donc en éliminant des parties importantes et tout caractère de réjouissance, tout en insistant sur la solennité de cette commémoration de faits que sa dignité interdit à notre pays d'oublier: la constitution de notre nation en 1140, l'apogée de l'empire en 1540, la restauration de la liberté nationale en 1640, après soixante années de monarchie dualiste. Malheur aux peuples dont la conscience ne sait

---

(N. 1.) — Enregistrée à Radio-Lisbonne par l'envoyé spécial de la Radiodiffusion française pour les commémorations de 1940 à Lisbonne (Juin 1940).

pas conserver le culte intact et vibrant de leur histoire, et qui, oublieux d'eux-mêmes, sont destinés à disparaître. Si l'avenir est le stimulant des énergies d'une nation, c'est le passé qui assure son unité, qui fortifie son armature morale et y maintient vivant le sentiment de son individualité. En célébrant la continuité historique de la Nation à travers huit siècles de luttes, de souffrances, de splendeurs et de gloire, le Portugal affirme solennellement son droit à la vie et accomplit en cette heure dramatique de la destinée du monde, un acte de sérénité et de foi dans les destins de la civilisation latino-chrétienne.

Au cours des Commémorations qui vont se dérouler, le Portugal n'oubliera pas tout ce qu'il dût aux efforts étrangers pour sa fondation et la reconquête de sa liberté. Au moment où nous nous arrêtons sur la vision rétrospective d'un passé qui nous honore, comment oublier ces peuples associés dans la communauté chrétienne du Moyen-Age (véritable société des nations, telle que la définit juridiquement, au 14ᵉ siècle, Pierre Dubois, le jurisconsulte de Philippe le Bel), ces peuples qui ont assisté à notre naissance, qui nous ont aidé sur les champs de bataille, qui ont mêlé leur sang au nôtre pour repeupler notre terre et dont l'inaltérable amitié constitue, après huit siècles, un juste motif d'orgueil pour nous. Parmi ces nations amies de longue date, la France occupe une place exceptionnelle. Il nous est doux de nous souvenir, à l'heure où nous commémorons la fondation de notre nationalité, que les Croisés français nous ont aidés lors de la conquête de Lisbonne sur les Maures et des entreprises militaires qui ont assuré, au XIIIᵉ siècle, notre unité territoriale telle qu'elle s'est maintenue inaltérable jusqu'à ce jour; que c'est dans les Universités de France que les premiers chancelier et docteur du Portugal se sont formés; que le père de notre premier roi, Henri de Bourgogne,

était français, arrière petit-fils de Robert II le Pieux, l'arrière petit-fils de Hugues Capet, et que, par suite, notre première souche royale est française d'origine.

Et aussi, que notre poésie archaïque a, surtout au tems du roi Denis, son germe dans le génie lyrique de votre Provence.

Cette communauté spirituelle dans le passé explique pourquoi aujourd'hui encore, après si longtemps, la formation spirituelle de la grande majorité des Portugais conserve une marque française très accentuée. C'est donc une même âme, de structure celte et latine, qui me fait croire que la France — malgré les pénibles épreuves de l'heure — ne manquera pas de s'associer, avec une chaleur particulière, à la commémoration des huit siècles de notre histoire.

Combien je déplore que ces commémorations se réalisent à l'heure de tant d'incertitudes et de si graves anxiétés, alors que se jouent les destins de l'Europe et du monde.

Julio DANTAS,

Président de la Commission des Centenaires.

REPONSE DE M. RAYMOND WARNIER.

La participation française aux Centenaires :

« Mes compatriotes sauront gré au Président de la Commission nationale des Centenaires d'avoir, le jour même où sont inaugurées les cérémonies commémoratives de 1940, précisé pour eux, avec sa haute autorité, ce qu'elles signifient et combien elles nous touchent.

Le Portugal a huit siècles; quel orgueil légitime n'en ressent-il pas ! Ainsi que l'a dit avec une sobre fierté, M. Salazar, le président du Conseil Portugais : « C'est un cas rare, unique même en Europe : bon nombre de guerres, mais pas d'invasions, ou de confusions de races ; pas d'annexions de territoires ni de substitution de maisons régnantes ; pas de changements de frontières ; du premier au dernier, les mêmes chefs avaient dans les veines le même sang portugais. »

Et dans ces fêtes, faut-il redire quelle part éminente a eu la France ? 1139 et 1640 : deux destins portugais.

1139 : Victoire sur les envahisseurs maures, grâce à Henri de Bourgogne, descendant de nos rois. Et, avec nos chevaliers, nos moines, bâtisseurs ou guérisseurs, ont fait ce royaume, et leurs souvenirs vivent jusqu'à nos jours dans la pierre des grandes abbayes cisterciennes, et dans la légende, aussi vraie que l'histoire.

1640 : Le Portugal reconquiert son indépendance : Richelieu et nos soldats y eurent quelque part.... Depuis, à travers trois siècles, s'est précisée une solidarité spirituelle, dont le Président Dantas a parfaitement défini les sources et le sens.

Aussi, à Guimaraes, verrons-nous peut-être les héritiers de la tradition de nos ducs de Bourgogne et de nos Abbés de Cluny, s'associer symboliquement à la cérémonie si chargée d'histoire, où le Président de la République hissera, au donjon du château-fort cons-

truit par la dynastie de Bourgogne, la bannière nationale.

Partout notre solidarité historique sera affirmée. Aux neuf Congrès du Monde Portugais, nos lusitanisants marqueront la place de la science française dans l'étude de ce passé, et la désignation en mai d'un ministre lettré et historien, M. Anatole de Monzie, comme ambassadeur extraordinaire, a souligné le caractère savant et intellectuel de notre participation.

L'I. F. P. lui aussi, s'associe à ces commémorations en publiant des travaux où la pensée portugaise et le labeur de nos intellectuels réalisent une œuvre solidaire.

A chaque pas en terre portugaise, le cortège et les invités de l'Etat portugais retrouveront les traces éloquentes et suggestives de notre solidarité dans tous les domaines; la Madone la plus délicieusement sculptée de Braga, les tombeaux de Santa Cruz, ceux de Pedro et d'Inez de Castro à Alcobaça, le portail des Jeronymos à Belem ou la voûte de Santa Cruz à Evora marquent pour l'historien de l'art les époques où, indifférents aux frontières, imagiers, tailleurs de pierre et moines enlumineurs, travaillaient pour la plus grande gloire du Christ, dans une belle émulation d'art; toutes les œuvres, anonymes ou non, du Moyen-Age, si richement international, et de la Renaissance éclectique, s'évoquent de ville en ville.

Clercs médiévaux et humanistes, auteurs classiques et encyclopédiques, voyageurs romantiques ou contemporains ont, de siècle en siècle, resserré les liens de cette solidarité intellectuelle.

Ainsi, de 1135 à nos jours, nos deux pays ont connu de fraternels échanges; de part et d'autre, le respect des réalités nationales leur a permis de s'entendre et de rester unis.

Aussi la France de 1940, en lutte contre une volonté d'hégémonie européenne et mondiale, et contre le péril dissolvant de l'idéologie communiste, comprend-elle et salue-t-elle le vaste effort de l'Etat nouveau, qui n'oublie pas plus que nous tout ce qui, à travers les siècles associa nos penseurs, nos créateurs, nos constructeurs.

Raymond WARNIER.

Lisbonne 1er Juin 1940.

Commémoration des Centenaires

Nous ne pouvons prétendre donner ici une vue d'ensemble des solennités qui se sont déroulées et se déroulent encore pour commémorer les Centenaires du Portugal. Les graves circonstances présentes, en nous empêchant d'y participer, nous auront privé d'une joie profonde, car en méditerranéens, nous aimons ce pays des plus belles légendes de la mer, en hommes libres nous aimons sa merveilleuse épopée qui replace l'homme devant son plus haut destin : la conquête de l'univers, la réduction des forces hostiles et du mystère qu'elles dérobent.

Nous n'aurons pas assisté à ces fêtes pleines de beaux enseignements, et cela nous interdit d'en essayer une narration approximative qui ne saurait retrouver la couleur d'une vision directe. D'ailleurs, il entre davantage dans l'esprit des *Cahiers du Sud* d'en dégager la signification spirituelle, de déceler à travers les beautés du spectacle la vigueur d'une tradition, de montrer comment une nation peut créer avec d'authentiques valeurs humaines un idéal indestructible qui reste sa foi et son recours.

Ce que nos yeux n'ont pu voir, nous croyons pouvoir l'imaginer grâce aux échos qui nous parviennent.

Ce qui semble dominer le cycle des centenaires, c'est une communion grandiose, l'élan d'un peuple visité par les souvenirs toujours palpitants de sa gloire. Ce qui émane des commémorations, c'est une juste fierté des ancêtres, découvreurs d'espace, une prise de conscience de l'âme nationale d'autant plus vive qu'elle se fait pendant une crise de la conscience universelle.

Il suffit de lire les discours des grands personnages, hommes d'Etat, prélats, dignitaires portugais — j'allais dire de les écouter tant leur verbe suscite leur

voix —, pour apprécier la hauteur de leur pensée et le sens profond qu'ils ont des destins de la patrie. Tous se haussent à l'échelle de l'histoire, certains retrouvent le ton de l'épopée, et leurs voix successives empruntent aux nobles thèmes du passé une résonance qui les harmonise dans une commune ferveur.

Nous nous permettons de citer, parmi les discours qui furent prononcés pendant ces fêtes, les passages qui peuvent le mieux, selon nous, en fixer l'atmosphère de rare grandeur.

Le 2 juin, jour où la commémoration commença, de la loge de la Cathédrale de Lisbonne, S. E. le Cardinal Patriarche lança cet appel où passe, avec la voix des seigneurs de l'Aventure, le souffle qui poussait les lourdes caravelles.

« *Portugais d'en deçà et par delà la mer ! Vous* « *tous qui, en quelque lieu que vous soyiez, portez* « *le Portugal dans le cœur: ceux de la métropole où* « *la Mère du Seigneur posa le berceau de la natio-* « *nalité; ceux que des continents et des océans sépa-* « *rent sans les désunir de la Patrie...* »

« *Portugais, Brésiliens, écoutez ! écoutez !* »

« *Suivant l'antique usage, le Patriarche de Lis-* « *bonne, tête de la Patrie et de l'Empire, précédé de la* « *croix d'or du deuxième Roi du Portugal, croix bai-* « *sée par tant de soleil de gloire et de triomphe, et de* *l'épée du premier Roi, qui, bénie par Saint Teoto-* « *nio, traça, dans ce coin extrême du vieux monde* « *où finit la terre et commence la mer* », *pour qu'elle* « *dure jusqu'à la fin du monde, les limites de la na-* « *tion portugaise, le Patriarche accède à la loge qui* « *surmonte le porche de cette vieille cathédrale ro-* « *mane, contemporaine de la monarchie, pour vous* « *annoncer, en même temps que son cœur s'élève à* « *Dieu, créateur et seigneur des nations, qu'il y a* « *maintenant huit siècles que le Portugal est né !* »..

« *Celui qui vous parle est le successeur de tant* « *d'évêques qui, depuis le Roi Fondateur, ont été dans* « *cette antique cathédrale, les interprètes devant Dieu* « *des vœux et des actions de grâces de la nation por-* « *tugaise. Rois et gouvernements, noblesse et peuple,* « *tous ceux qui firent et agrandirent le Portugal sont* « *venus ici chanter le Te Deum des heures héroïques* « *de la Patrie.* »

Le Président de la République, chef de l'Etat, prononça à l'Hôtel de Ville de Lisbonne, le 2 juin, un discours inaugural qui traduit le sens national le plus sûr et une compréhension profonde des destins portugais. Nous devons nous borner à en citer quelques phrases qui suffisent cependant à montrer sa grande élévation de pensée.

« *Une grande partie du monde fut nôtre ; nous* « *avons possédé de considérables richesses, dominé le* « *commerce et la navigation; mais nous n'avons rien* « *à nous reprocher. Nous avons occupé des pays inha-* « *bités ou privés de civilisation; dans les régions civili-* « *sées, nous n'avons voulu qu'établir des conditions* « *de commerce et d'échange de richesses — sans mé-* « *connaître les civilisations locales et leurs autono-* « *mies.* »

« *Nous avons fait le commerce sans jamais entre-* « *tenir des corsaires sur les mers et n'avons point* « *vécu du bien d'autrui; nous avons occupé, mais* « *avec tant d'humanité et une si vive notion de la* « *personnalité humaine que, voisinant avec des hom-* « *mes d'autres civilisations, nous n'avons jamais éle-* « *vé entre eux et nous des barrières établissant une* « *différence humiliante. On nous en a accusé; mais,* « *nous estimons que les idées imprimées dans le cœur* « *valent mieux que celles exprimées dans les diverses* « *philosophies. Et, parce que des idées de bonté et* « *d'humanité étaient en nous, elles n'ont pas eu le* « *sort des conceptions qui se font et se défont, mais* « *bien celles qui durent et rayonnent à travers le* « *temps...* »

« *Notre vie de rayonnement ne nous amoindrit pas.* « *De bonne heure nous avons estimé que nul pays ne* « *peut et ne doit vivre isolé des autres pays, et moins* « *encore organiser sa vie sur la base de la misère ou* « *du malheur d'autrui, et que, bien au contraire, c'est* « *de la prospérité de tous que découle la prospérité* « *de chacun. Demeurés de tout temps fidèles à des* « *idées, nous pouvons dire avec fierté qu'au cours de* « *toute l'Histoire, nous avons été un élément utile,* « *petit ou grand, suivant les époques, de la solidarité* « *internationale et jamais un élément susceptible de* « *la troubler...* »

« *Un peuple, une nation, cela veut dire beaucoup* « *plus qu'un groupe; cela veut dire que tous ceux qui* « *la composent doivent partager équitablement entre* « *eux les travaux et les gains et que tout doit être* « *accepté de bon gré...* »

« *Nous serions en fête et remplis d'allégresse si le* « *monde ne traversait en ce moment une de ses gran-* « *des crises. Une pareille infortune ne nous trouve* « *ni oublieux, ni aveugles ; mais nous avons le devoir* « *d'évoquer notre passé, et après avoir rendu un sin-* « *cère hommage à la souffrance d'autrui, c'est avec* « *une immense fierté que nous rappelons les événe-* « *ments de notre Histoire et la vie de notre peuple.* »

Le même jour, à la séance solennelle de l'Assemblée Nationale, M. Julio Dantas, président de la Commission Exécutive des Centenaires, a pris la parole pour saluer les personnalités et parler au pays. Son discours fut une recension majestueuse de l'histoire portugaise et une profession de foi dans la patrie. En voici quelques extraits :

« *Les patries ne se créent pas seulement par les* « *armes. Dans les lignes de force qui marquent l'évo-* « *lution des nationalités, il n'y a pas que l'héroïsme* « *guerrier, indispensable pour la conquête et la dé-* « *fense du territoire; il y a aussi l'héroïsme pacifique,* « *souvent plus grand encore ! Il y a l'effort construc-* « *tif et producteur; il y a les énergies fécondes qui* « *mettent en valeur la terre et la race; il y a le droit,* « *cette expression de la force qui demeure; il y a la* « *pensée créatrice des activités politiques, de l'organi-* « *sation sociale, du développement économique des* « *peuples. Les nations se font par l'épée mais se con-* « *servent par la toge....* »

« *Il ne suffit pas, Messieurs, d'avoir vécu huit siè-* « *cles. La vieillesse à elle seule ne constitue pas un* « *titre de gloire. Il faut avoir vécu par quelque chose* « *et pour quelque chose. Si le Portugal a duré, résisté,* « *affronté même les lois inflexibles de l'absorption* « *par les grands Etats; s'il a réussi, à travers huit* « *cents années de convulsions européennes, le prodi-* « *ge de son unité et de sa continuité, c'est parce qu'il* « *a une idée-force, c'est parce qu'il a créé une œuvre,* « *parce qu'il a construit un empire, parce qu'il a pro-* « *pagé une foi....* »

« Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, s'est « écrié un jour quelqu'un. Non ! Ne pas avoir d'his- « toire, c'est presque n'avoir pas de nom, c'est presque « n'avoir point de patrie. Bien au contraire, heureux « les peuples qui ont une histoire car la joie leur est « donnée de l'évoquer. Heureux les peuples qui ont « une histoire, car elle est la source profonde et inta- « rissable de leurs énergies morales, car à l'heure du « combat elle les recouvre d'armes éclatantes, car à « chaque pas qu'ils font ils sentent derrière eux la « trace de leur propre immortalité. Qu'est-ce que la « vie sinon l'histoire qui commence ? Qu'est-ce que « l'histoire sinon la vie qui continue ? »

Le 4 Juin, le Président de la République hissait le drapeau de la Fondation au donjon du château de Guimaraes; quelques instants auparavant, le Président du Conseil, M. O. Salazar, en une allocution brève mais vibrante de ferveur contenue, a marqué sur une rapide vision d'histoire sa pensée d'homme d'Etat. La qualité de l'esprit rejoint ici celle du cœur:

« Des siècles passent en vol devant l'esprit — les « huit siècles de la vie du Portugal — avec leurs rois « et leurs chevaliers, leurs découvreurs et leurs légis- « tes, leurs capitaines et leurs navigateurs, leurs hé- « ros et leurs saints, des souffrances et des gloires, « des espoirs et des désillusions... »

« Pour les nations, comme pour les familles et les « individus, vivre, vivre vraiment, c'est surtout possé- « der une pensée supérieure qui domine ou dirige l'ac- « tivité spirituelle et les rapports avec les autres hom- « mes et peuples. Et c'est de la vitalité de cette pen- « sée, de la puissance de cet idéal, de sa portée res- « treinte, ou universelle, ou humaine que découle la « grandeur des nations, la valeur de leur projection « dans le monde. Un territoire insuffisant, une popu- « lation réduite, de faibles forces ou moyens matériels « ne sont pas faits pour limiter la capacité civilisatri- « ce : un peuple peut créer dans son sein des princi- « pes directeurs d'action universelle; il peut diffuser « des faisceaux de lumière qui illuminent le monde... »

« La Patrie Portugaise n'est pas le fruit de pactes « politiques, une création artificielle maintenue dans « le temps par le jeu d'intérêts rivaux. Elle a été faite

« dans la dureté des combats, dans la fièvre épuisante « des découvertes et des conquêtes, par la force du « bras et du génie. Un travail intense et ingrat, des « efforts surhumains sur terre et sur mer, de longues « absences, la douleur et le deuil, la misère et la faim, « des âmes de héros amalgamèrent, firent et refirent « l'Histoire du Portugal. Ce n'est point par l'égoïsme « et les aises, la crainte de la mort et de la vie qu'ils « purent l'élever, mais en luttant, en priant, en souf- « frant. Chacun donna, dans la mesure de ses ressour- « ces, tout ce qu'il pouvait; et, pour ce tout, nous leur « sommes reconnaissants. »

Enfin pour clore cette revue de textes altiers, donnons quelques passages du beau discours prononcé par S. E. le Cardinal Patriarche de Lisbonne, à la messe célébrée en l'Eglise des Hiéronymites, le 27 juin 1940. Une grandeur de vue incontestable fait porter au prélat un vrai jugement d'historien.

« Le sol que nous foulons est sacré. Ce grandiose « monastère de Sainte Marie de Belém, qui est un des « joyaux du patrimoine artistique je ne dis pas seu- « lement du Portugal mais bien de l'humanité, vaut « encore bien plus par ce qu'il signifie.

« Il a été érigé par la piété du Roi Fortuné, en ac- « tion de grâces pour l'heureuse découverte de la rou- « te maritime de l'Inde... »

« Les Lusiades, *en vers inspirés, chantent cette épo- « pée. Le monument dans lequel nous sommes la « chante aussi à sa façon : en pierre... »*

....

« La pensée de défendre l'Europe guidait la main « du Portugal lorsque, sur les eaux de la Mer Rouge et « du Golfe Persique, il asséna de durs et audacieux « coups à la puissance turque, vainement dénoncée par « le Pape comme le danger commun d'une Europe en « discorde, sans se dérober pour cela à son devoir « d'accourir à la Méditerranée en faveur de la cause « commune, bien qu'il fut si gravement engagé en « Orient. Et lorsque par l'alliance avec le Grand Turc « se dessina pour la première fois une politique nou- « velle d'équilibre des intérêts, qui allait être la carac- « téristique des temps modernes, cela parut à la cons-

« cience portugaise une scandaleuse trahison à la « Chrétienté. »

« L'idéal que le Portugal servit par la pensée et par « l'action, il faut le reconnaitre, ne triompha point. « L'Europe se divisa intérieurement. Pendant long- « temps elle se consacra à déchirer ses propres en- « trailles. »

« Le monde y a-t-il gagné ? Que serait le monde au- « jourd'hui si au lieu de s'épuiser en une longue guer- « re intestine toute l'Europe avait uni ses forces pour « la conquête, la colonisation et la christianisation des « mondes nouveaux ? Et, d'autre part, l'Europe mo- « derne ne souffre-t-elle pas de l'absence d'une auto- « rité morale, universellement respectée, qui défini- « rait le droit, assurerait la justice et établirait la « paix ? »

« Le véritable intérêt de l'expansion portugaise « vient de son caractère humain et chrétien. »

« Un écrivain a déjà remarqué que l'histoire des « peuples orientaux se réduit à une série de dynas- « ties, d'épisodes de combats, de déplacements de « frontières... et qu'il leur manque l'histoire de ce qui « est le plus important ou de ce qui est le plus im- « portant pour l'histoire : l'homme ».

« L'expansion portugaise, au contraire, contient « tout le drame vécu de la destinée humaine; elle ap- « porte avec elle le progrès du monde; elle porte aux « consciences le levain d'un idéal divin de la vie; elle « intègre les peuples et les nouvelles terres à la civi- « lisation. »

« Elle a fait avancer l'humanité plus que ne l'ont « fait d'immenses empires dont l'histoire a été écrite « sur le sable mouvant du temps; de ceux-ci il ne reste « presque que le nom, parfois écrit avec du sang. »

« Après la Grèce dans le monde spirituel de la Rai- « son et de l'Art (et je ne parle pas de la Judée dans « le monde moral, car ici l'histoire n'est plus celle de « l'homme mais celle de Dieu); après la Grèce, aucun « autre peuple n'a apporté à la civilisation humaine « un capital aussi important. »

« En somme, ce petit peuple portugais est, dans « l'histoire, l'un des plus grands peuples. »

*
* *

Heureux Portugal qui peut, en cette heure si trouble pour l'humanité, faire entendre sa voix noble et sereine, grâce à l'élite que son peuple a suscitée, qui, pour signaler sa destinée trouve des vigies clairvoyantes et possède les « maîtres de la Nef », qu'il sait dignes, pour le guider sur une nouvelle Mer Ténébreuse !

Avec eux, disons notre confiance et notre amour à ce peuple pacifique qui fit la guerre aux seuls éléments, à l'inconnu, aux génies de la terre et des eaux, qui étendit son rêve ambitieux à l'universel et d'un moment de son histoire a fait un chapitre essentiel de celle du monde.

J. B.

2^me PARTIE

Au Portugal

Parmi les roches abruptes du songe,
Et les taillis étonnés du souvenir,
au delà de mes veines murmurantes,
plus loin que mes mains
tout au bout des souterrains miroitants de ma
[jeunesse...
O Portugal ! tu es bien étendu
comme un enfant doré sur les marches d'une église
[de verre;
et qui a des navires d'argent dans le sillage de ses
[yeux.

***

Grand pays aux routes animées
de saintes et de promeneuses,
sorti tout sanglant des premiers chants du monde,
attaché aux nuages,
qui tourne à mon poignet comme une chaîne de
[vapeurs...
Avec la grande voix de tes rivières écumantes,
avec les silences de tes montagnes,
avec l'éclat de cette étoile verte qui veille sur Porto
et qui le jour s'en va éclairer des forêts de l'autre côté
[de l'aventure,
Portugal ! Tu viens me rejoindre dans mon sommeil,
lorsque le sang erre dans mes veines obscures,
comme une bête en délire
dans les sentiers de tes forêts...

***

Alors les sueurs de l'amour éclaboussent mes rêves
et de grands soleils de diamant
brûlent mes tempes endormies ;
tout une foule bruyante emplit ma mémoire :
des bateaux chargés de fantômes
parcourent mes jambes et mes bras
et voilà que pour aller voir tes femmes
froides comme le sang sur le fer
je cherche mon chemin parmi les herbes respirantes
[du sommeil,
tout attristé par ce grand silence chargé de rayons
qui s'effrite sous moi.
Et la mer dont on ne peut dire qu'elle est la mer
qui caresse Porto de ses mains d'écume
et le taquine avec ses bateaux.

*
**

Dans le cœur étoilé des femmes
fleurit une main de pirate
une main que la nuit fait s'entr'ouvrit sans bruit
pour qu'elle se saisisse de la voix amère des coquil-
[lages
Car qu'est-ce qui ne chante pas en toi Portugal
sous la rose des vents ?
Les voix s'élèvent de tes rocs entr' ouverts,
comme de la bouche de tes hommes ivres,
des entrailles du ciel,
et si on les met près de son oreille
les lignes des mains des enfants
font entendre de douces musiques:

> « *Dans un verger du Portugal*
> *j'ai vu ta main, ta main d'enfant*
> *et qui s'en va sur un nuage*
> *au gré des vents...* »

*
**

Quand on parle de toi rien ne détruit le monde
mais quand on pense à toi tous les vents sont debout.
Alors les éclairs sillonnent le cœur
les orages accourent de toutes parts....
Amour plus qu'à moitié déjà enfoui
dans les aventures aux voiles déployées...
grand pays tu t'abats sur moi
comme une armée de conquérants légendaires
tu me noies dans tes nuits brûlantes
tu me ligotes de tes routes silencieuses
tu me mords par la bouche de toutes tes femmes
tu m'aveugles de tous tes yeux
Et, étendu au bord du sommeil
comme celui qui ne pouvait plus ramer du temps de la conquête
tout sillonné du désir de te revoir
Tu fais à mon épaule une cicatrice d'argent
d'où s'élève cette vapeur de chair brûlée et de luxure
qui berce Porto.

André de RICHAUD.

16 décembre 1933.

Amour du Portugal

Il est une « Connaissance de l'Ouest » qu'un homme de notre temps devrait être digne d'écrire ; une recherche lyrique et précise qui voudrait des dates, des noms, des formes dessinées — et plus que tout, une grande ferveur d'amour. Cet amour aurait des confidences dures, avec des éclats suivis d'abandon à la tendresse. Et toujours cette « connaissance » demeurerait incomplète, le propre de l'énigme étant de conserver une part de son ombre et de son « chiffre ».

Cet ouest qui attire certains esprits comme un pôle, ce Portugal qui a tenu la moitié du monde sous sa coupe, comment le comprendre si l'on cherche à réduire ses oppositions ? Son unité géographique admet les zones les plus différenciées : comment rattacher les pacages du Nord ou du Ribatejo aux étendues africaines de l'Algarve, figuiers, amandiers, et terres rouges ? Par quelle erreur de la nature un joyau des Tropiques se trouve-t-il serti par les roches nues de la côte océane ? Comme toutes les terres d'invasion, celle-ci a donné naissance à un peuple conquérant, parce que les sangs qui se brassent reprennent un jour leur course plus fougueuse et plus vite.

Unique reposoir de la paix dans une Europe déchirée, tout occupé de fêtes et de chants, sous un ciel qu'aucune nuée n'assombrit, le Portugal mérite, plus encore que le respect, l'amitié de tout homme soucieux d'agir et de penser en bon Européen. Hier encore, avouons-le non sans quelque gêne, il était scandaleusement ignoré chez nous. Qu'a-t-il inspiré aux nôtres, hormis une manière de poème burlesque et sombre du sire de Voltaire ? Les Anglais, et parmi eux un Byron, un Beckford, se sont penchés sur lui avec plus de curiosité. Et cependant, que de liens

nous rattachent à lui, sans en excepter ceux des guerres, où nous ne fûmes pas toujours dans le même camp. Notre Bourgogne lui donna jadis son premier roi; un siècle durant, les trouvères de Provence ont alimenté les chants de ses poètes (et ceux-ci d'autre part, fils d'un Océan qu'ils devaient un jour conquérir, accueillaient comme leurs, les légendes du cycle breton, chères à la part celtique de leur âme).

Des moines bâtisseurs, venus de Cluny et de Cîteaux, ont fait surgir de son sol, orantes austères de granit dur, églises et abbayes sans nombre : Guarda, Batalha, Alcobaça, la vieille Sé de Lisbonne, autant de témoins d'une foi à base de nudité, antérieure aux dérèglements du manuélin, et plus pure. Plus tard, au temps des Grandes Découvertes, maint chevalier de France prit du service à bord des caravelles qui cinglaient vers les Açores ou vers le cap Bojador. Les armées du premier Bonaparte ne respectèrent pas ce pays noble et pauvre : Junot, à qui le prince régent fit mille platitudes, gagna Lisbonne en dix jours, et Masséna, quelques années plus tard, laissa commettre par ses grognards les pires exactions, à vrai dire égalées par les gens de Wellington.

Après le retrait des armées napoléoniennes, les idées de la Révolution Française apportées à la pointe des baïonnettes trouvèrent sur les bords du Tage un terrain si favorable qu'elles eurent tôt fait de briser l'armature vétuste de la nation.

Hier encore — qu'est-ce qu'un quart de siècle au regard de l'histoire ? — des bataillons de petits hommes bruns débarquaient en rangs pressés sur le sol de la France pour y répandre leur sang sans parcimonie.

Aujourd'hui comme autrefois, tout ce qui vient de France est paré là-bas d'un prestige singulier : notre humanisme, nos livres et nos journaux répandus dans les plus humbles bourgades (il m'a semblé toutefois que nos poëtes, sans doute par notre propre faute, y tenaient un rang des plus humbles par rapport à certains prosateurs, dont quelques-uns sont inconnus chez nous. Enfin, comment passer sous silence l'influence doctrinale de ces sociologues français, un Bonald, un Le Play, un La Tour du Pin et du politique Maurras, dont n'a jamais cessé de se réclamer

l'homme silencieux qui conduit la nation vers ses destins ?

Mystérieuses lois de la sympathie, qui se donne sans calcul, mais qui souffre parfois de ne pas être payée de retour... J'ai vu combien douloureusement certains remous de notre vie politique intérieure pouvaient retentir dans le cœur des Portugais bien nés. L'issue de notre guerre a provoqué un élan émouvant de charité endeuillée, et les commentaires les plus dignes de la presse étrangère.

Et nous, de notre côté, comment répondons-nous à cette ferveur qui a le bon goût de n'être pas démonstrative ? (n'attendez pas qu'un Portugais réponde à vos lettres ou soit exact aux rendez-vous). Cette année même, un Français a pu consacrer tout un ouvrage au Portugal en avouant que la langue lui en demeurait impénétrable — cet idiome au vocabulaire opulent, riche de nuances infinies, à l'accent mâtiné de rudesse et de douceur, qui fut au XVIII^e^ siècle la langue diplomatique de l'Extrême-Orient. Y a-t-il cent Français qui aient cheminé sac au dos dans les solitudes lumineuses de la Serra de Estrela, qui aient posé leur regard sur les phosphorescences nocturnes de l'Océan, depuis la falaise de Praia da Rocha ? Combien pour se chanter les vers de Sà de Miranda, de Gil Vicente, de Thomaz Ribeiro ? Combien pour écouter le guignol des enfants et des soldats sur les places publiques ou pour errer sous les murailles fortifiées du château de Guimaraës, qui fut la première capitale du royaume ?

C'est là, sur le chemin de ronde crénelé, qu'un immense lâcher de pigeons voyageurs a été donné le 2 juin dernier en présence du peuple assemblé. Dix mille messagers sont allés porter dans toutes les directions de la rose des vents un message d'amitié et de glorification. Combien de voiles autrefois s'écartèrent mêmement de la berge océane, gonflées par un vent d'espoir, d'audace et presque de déraison ?

La moitié de cet an, le peuple de Portugal feuillette les pages enluminées de son histoire, cette histoire qui le fait l'égal des plus grands. Il les feuillette aux lieux-mêmes où tant de gloire fut prodiguée : à Belem, qui vit le départ de Pedro Alvarez Cabral pour le Brésil, à Ourique, où la puissance sarrazine fut dé-

mantelée ; à Sagres, où vécut sur un finistère wagnérien un prince rêveur et mathématicien dont la monomanie valut à la chrétienté un monde neuf.

Entre ces trois dates prestigieuses : 1140, la Fondation ; 1640, la Restauration et 1940, l'Apothéose, que de noms égrenés, quel faste prodigué, et que de conquêtes, le plus souvent pacifiques ! L'idéal portugais fut toujours universaliste, sans doute parce qu'il n'a jamais dévié de la règle évangélique qui l'inspira dès le principe. La Croix du Christ et la sphère armillaire sur les étendards, c'est un symbole assez éloquent. L'épopée de la découverte a pour revers le martyrologe portugais, à la première page duquel brille le nom de saint François-Xavier.

Ce sang qui a coulé généreusement pour la foi n'a jamais voulu maintenir une illusoire pureté. Il n'est pas rare, dans les rues de Setubal ou de Porto Alegre, de croiser un visage où s'inscrivent les ombres de l'Afrique, la finesse de l'Orient le plus lointain. Dès le XVI^e^ siècle, de grandes familles du royaume s'honoraient d'adopter des enfants venus des possessions d'outre-mer. Jamais elles n'eurent conscience de s'appauvrir en recevant ces affluents de sève étrangère.

Voici donc un pays assez ami de sa vraie gloire pour admettre les contrastes qui cimentent son unité : une République dévouée à la mémoire de ses monarques, un roi Denis, qui fit planter une forêt de pins au bord de l'Atlantique, un Jean 1^er^, souche d'un fier lignage ; et comment admirer assez cet Etat, hier encore laïque, qui célébrait au même titre que Pombal, le grand ministre anticlérical, une Sainte Isabelle et un Saint Antoine de Lisbonne ?

Je l'aime et le respecte assez pour lui adresser un reproche précis. Dans ces pavillons de l'Exposition du Monde Portugais où se pressent chaque jour les représentants des peuples de toute la terre, pourquoi n'a-t-on pas réservé une section au « fado », ce chant populaire si typique de l'âme portugaise ? Epris de folklore et de tradition, le pays des *cantares* et des *redondilhas* se devait de rassembler là de vieux airs venus du fond des âges, sous forme de recueils, de partitions, d'enregistrements sur disques, avec des exécutants venus de leurs provinces.

Je ne puis croire à une omission involontaire. Le « fado » a été systématiquement tenu à l'écart pour son manque de virilité, qui dissonne d'avec les qualités volontaires de la nouvelle génération. Mélopée qui tire son nom du *fatum* latin, elle constitue un legs musical du peuple sarrazin, qui dans sa retraite laissa traîner sur la terre d'Europe un peu de son âme sensuelle et pénétrée de langueur. Cette flûte arabe qui ralentit ma phrase, au milieu de la nuit qui pèse sur les pentes de Carthage, est bien la sœur de celle que j'entendis un autre soir dans les vergers de l'Algarve et de ces guitares dolentes de la Mouraria, le quartier populeux de Lisbonne dont le nom suffit à évoquer l'origine.

Le « fado », que mes amis portugais s'en convainquent, est de leur tradition nationale plus qu'ils ne l'imaginent. L'indolence naturelle aux fils d'un pays où les fruits sont aussi abondants que les feuilles, les sangs mêlés au cours des siècles, et cette tendance au rêve qu'explique l'appel de l'Océan, et la plainte perpétuelle des grands vents dans les eucalyptus, en faut-il davantage pour expliquer la naissance du « fado » et lui donner droit de cité? Au delà de l'influence des Maures il est l'authentique émanation du celtisme demeuré vivace sur la rive atlantique ; plus encore, l'expression musicale de ce sentiment un peu brumeux qui a reçu au Portugal le nom de « sébastianisme » : attente d'un héros qui n'est pas mort mais caché, un Arthur, un prince infortuné qui reviendra d'entre les disparus. On attend sans plus croire, la foi s'émousse, et les paroles du chant aussi. Ainsi naît le « fado » sur la guitare et sur les lèvres du chanteur.

Qu'on réagisse contre l'indolence, c'est vertu grande et méritoire. Mais j'aimerais savoir comment on peut oblitérer le passé d'un peuple, et ce qui le marque d'une empreinte personnelle. Qui empêchera jamais que le peuple de Lisbonne emplisse de vacarme, à trois heures du matin, les rues et les avenues ? Cela admis, il paraîtra normal que sept heures plus tard les téléphones de la capitale restent muets. Un seul homme travaille dans l'austérité de son cabinet, le pays peut dormir en toute quiétude.

Cet homme, cet ancien professeur venu de Coïmbra, que l'univers aujourd'hui connaît, est un chef ennemi de la montre, vivant « sans pages et sans femme », qui se penche dix-huit heures par jour sur la complexe machinerie de la nef Portugal. En quelques années, il a assaini des finances fortement obérées, il a sillonné de routes un pays jusqu'alors peu praticable, il a ouvert des hôpitaux, combattu la mendicité, jeté des ponts sur les fleuves et reconstitué les antiques forêts. Le tout sans distribuer de prébendes et sans en recevoir, dans une atmosphère d'intégrité semblable à celle des vieux Romains qui ne transigeaient pas avec la vertu, un Caton, un Cincinnatus.

Dans un discours récent, le Président Salazar saluait la civilisation latine et chrétienne, et son héritage moral riche « de principes éternels de vérité de vie sociale ». C'est elle qui montre sa pérennité à des signes multiples : la lutte contre la misère, le chômage et l'analphabétisme ; la dignité apprise au peuple, et le sens de l'effort qu'il avait failli perdre. Cette dictature libérale (1), s'il m'est permis d'accoupler ces deux termes, a pu signer un décret tyrannique qui enjoint aux *varinas* de porter chaussures, ce dont le pittoresque souffre un peu ; elle a surtout réduit au silence les factions, reconstitué les antiques corps de métier, et groupé la jeunesse, hors de tout bellicisme agressif, en phalanges ennemies de l'avachissement.

Cette unanimité dans la joie vaut aux autres peuples de l'Europe les spectacles les plus réconfortants : le Président Carmona recueillant au cours de ses voyages le tribut de loyalisme d'un Empire encore vaste : les chantiers et les échafaudages couvrant le territoire sans en excepter Goa, Timor et Macao ; et toute la ceinture des plages où retentissent de jeunes voix, en une harmonie faite de conscience et de liesse.

Quels sont les destins nouveaux du Portugal, jusqu'à ce jour partagé en un périlleux équilibre, entre

---

(1) Il serait plus exact de dire : cette constitution basée sur une doctrine nettement anti-libérale (N. D. L. R.).

la Grande-Bretagne et ses voisins ? Seul portique encore ouvert d'une Europe soumise au blocus, il a vu déferler cette année les épaves d'un terrible combat, et à toutes il a réservé l'accueil le plus généreux. La ville impériale de Lisbonne, de fondation odysséenne, assista autrefois au départ de l'Invincible Armada et voit se poser aujourd'hui le plus grand oiseau du monde, le « Yankee Clipper » hebdomadaire. Sur la Mer de Paille croisent toujours les barques des Vikings venues de l'arrière-pays fertile en vignes, et ce spectacle de sérénité est un exorcisme autant qu'un enchantement.

Armand GUIBERT.

Triptyque Portugais

I

Savez-vous d'où vient le nom de Portugal ?

Quand on se trouve sur l'immense pont de fer Don Luis Ier jeté sur le Douro, tandis qu'on voit s'étager sur la rive droite Porto couronnée de sa cathédrale, la rive gauche offre aux yeux le faubourg Vila Nova de Gaia étalé sur les pentes de la colline, où dans les caves de granit, les vins illustres concentrent leurs flammes sombres.

C'est là qu'au temps de l'occupation romaine s'élevait le dernier poste de la voie militaire qui reliait Lisbonne à Braga. Importante tête de pont. Bien avant la conquête romaine, ce lieu était déjà une place forte de l'ancienne Lusitanie ; elle s'appelait *Cale*. Comme le passage était assez fréquenté, il s'était formé peu à peu sur la rive droite un village où les voyageurs qui traversaient le fleuve trouvaient logement et nourriture avant de poursuivre leur route. Au cours du temps, le nom de *Portu Cale* fut donné indifféremment au village et à la citadelle. Pour les distinguer on appelait l'une *Portucale locum* et l'autre *Portucale Castrum*.

Au VIe siècle *Portucale* était devenu un évêché important. L'invasion des Maures la détruisit. Mais le roi de Léon la rebâtit et selon d'anciennes chroniques ce furent des Croisés basques et gascons dont la flotte avait abordé à l'embouchure du Douro qui redressèrent ses remparts et la repeuplèrent. Placé sous la suzeraineté du roi de Castille, Portucale érigée en comté avec les terres qui l'entouraient fut donnée en récompense de sa valeur au comte de Bourgogne, arrière petit-fils du roi de France, Robert le Pieux, qui était venu en Castille se croiser contre les Maures. Son fils Alfonso Henriques proclamé roi par ses

troupes sur le champ de bataille d'Ourique devait affranchir son fief de la suzeraineté de Léon et fonder la Dynastie-mère du Portugal dont celle des Aviz et celle des Bragance sont également issues et dont le sang a régné, sauf l'interruption de soixante ans de la domination espagnole, pendant huit siècles.

C'est donc de ce petit Comté du nord que partirent les rois du Portugal pour reconquérir, province à province, jusqu'au sud, tout le pays actuel sur les Arabes. Au XIII^e siècle, la dernière province, l'Algarve, allait être rattachée à la couronne après cinq siècles de servitude musulmane.

Comme la Castille pour l'Espagne, c'est donc ici qu'il convient de saluer le berceau du Portugal.

Il est aussi très émouvant que l'Infant Don Henrique le Navigateur, ce grand prince qui fut l'initiateur de toutes les découvertes océaniques, soit né dans cette région et qu'il ait sa statue à Porto.

Sur la plateforme de la Tour de Belem, ce témoin immortel du rivage de Lisbonne, d'où partirent les caravelles de Bartholomeu Dias, de Vasco da Gama, d'Alvares Cabral et d'Albuquerque, une statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus dans les bras offre une grappe de raisins. Est-ce pour symboliser ce pays de Porto d'où venaient ses fondateurs et ses découvreurs d'océan ?

Comme beaucoup de villes maritimes, comme Venise en particulier, Porto offre un double caractère commerçant et religieux. La cathédrale et la Bourse, les églises et les entrepôts dialoguent ensemble comme l'âme et le corps dans les moralités du Moyen-Age, comme Don Quichotte et Sancho Pança dans le roman de Cervantès.

Mais ici, le commerce est celui du vin, et d'un vin précieux, chargé de sortilèges, et il donne à ceux qui le pratiquent, une sorte de gravité rituelle, de ferveur antique ; c'est que dans les reflets ambrés ou incarnats de la liqueur insigne, on dirait que se jouent les feux étincelants qui parent les voûtes en coquillage des sanctuaires baroques aux noms débonnaires, Saint François, Saint Benoît...

Enchantement que ces églises un peu païennes surchargées de grappes, de feuillages, de rinceaux, de têtes d'ange, sculptés dans l'or des Indes, tout l'or

venu des océans, où sur un fond gothique, le baroque s'ébat en fantaisies somptueuses, le rococo minaude et se tortille dans ses atours fastueux ; tout au long des murs les *azulejos* d'un bleu de ciel font alterner les *Métamorphoses* d'Ovide et le *Cantique des Cantiques* ; les chapelles d'ombre rutilante ouvrent leurs refuges aux noms nostalgiques, saints martyrs du Maroc, N. D. de la Solitude, N. D. de la Grâce, arbre de Jessé, N. D. du Secours, cependant que dans les rues montantes, les bœufs aux cornes effilées, frères des buffles d'Afrique, gravissent lentement les pentes ou que, sur les quais, ils déchargent les barils de vins de Porto.

II

Parmi les trésors inestimables de Lisbonne que le tremblement de terre de 1755 engloutit, il y avait les vingt-trois tentures et les cinq tapis que le roi don Manoel le Fortuné avait commandés en Flandres pour perpétuer la gloire de ses navigateurs; ils évoquaient fastueusement, dans l'éploiement des végétations fabuleuses et des animaux étranges, l'arrivée de Vasco da Gama sur les côtes du Zanguber et des Indes et sa réception par les noirs et les Malabars qui lui offraient l'or, les épines, l'ivoire, les perles, les saphirs et les tissus précieux de ces contrées encore inconnues de l'Europe.

Je croyais les voir resplendir devant mes yeux en lisant tout dernièrement un vieux numéro de l'*Univers pittoresque* de 1846; Fernand Denis y contait, d'après une ancienne chronique, le récit de la magnifique ambassade que Don Manoel avait envoyée en 1514 au Pape Léon X pour lui rendre hommage de ses découvertes.

Le Portugal était alors à l'apogée de sa grandeur. Les souverains du Siam et de Perse, le rajah de Calicut sans compter le roi de Guinée, le sultan de Mélinde et le Négus d'Abyssinie lui envoyaient des présent et le Pape avait réparti entre l'Espagne et lui tout le nouveau monde d'un pôle à l'autre. Depuis quatorze ans déjà, Cabral avait planté la Croix sur le rivage de l'immense Brésil.

L'Ambassade sous la conduite de Tristan da Cunha était composée des meilleurs représentants de la noblesse portugaise; elle emportait dans ses bagages,

outre des trésors extraordinaires, des animaux étranges que l'Europe n'avait pas coutume de voir. Notamment un rhinocéros qui représentait l'Afrique inconnue du Zaïre et un éléphant de Goa qui figurait le mystère énorme des Indes. Le rhinocéros mourut pendant la traversée, mais l'éléphant tint bon. La galère qui le portait fit escale à Marseille où François Ier qui était alors au château d'If voulut le voir.

L'Ambassade fut reçue à Rome par le Souverain Pontife le 12 mars 1514 entre la huitième et la neuvième session du Concile de Latran qui tenait alors ses assises. Vers deux heures de l'après-midi on vit sortir les ambassadeurs du palais du Cardinal Adrien. Des musiciens richement vêtus, montés sur de superbes chevaux, ouvraient le cortège en jouant des airs joyeux sur les trompettes et les timbales qui étincelaient dans la lumière; puis venaient trois cents mulets des Indes: trois cents valets vêtus de livrées de contes de fée les conduisaient par la bride. Puis s'avançait le roi d'armes de Don Manoel, dans un manteau de drap d'or sur lequel brillait l'écus en noir et blanc du Portugal, entouré d'un cercle de perles et de rubis; ensuite défilaient cinquante gentilshommes à cheval, habillés de brocart, portant des chapeaux de grosses perles et de cette semence perlière qu'on nomme Aljofar et des colliers de pierreries; les mors, les étriers de leurs montures étaient d'or massif sertis aussi de pierres précieuses.

Mais ce qui attirait davantage encore les regards, c'était l'éléphant; très digne il portait le coffre qui contenait les présents que Don Manoel envoyait au Pape. Un drap d'or où étaient brodées les armes royales recouvrait les ornements dont il était chargé et descendait jusqu'à ses pieds. Son cornac était vêtu comme lui d'or et de soie.

A peine l'animal avait-il émerveillé l'assistance par sa majesté bonhomme qu'apparaissait le cheval persan que le roi d'Ormuz avait choisi parmi les plus racés de son écurie. Un chasseur le montait, portant en croupe une de ces panthères agiles que les Persans dressent à la poursuite de l'antilope. Une foule immense se pressait dans les rues, se penchait en grappes aux balcons et sur les toits pour voir ce cortège fantastique qui faisait songer à celui de la reine de Saba, du moins celui qu'a imaginé Flaubert dans la *Tentation de Saint Antoine*. On vit alors se porter au devant de lui une au-

tre suite chamarrée. C'était l'Ambassadeur du Saint-Empire Germanique, ceux de France, de Castille, de Pologne, de Venise, de Lucques et de Bologne, ainsi qu'un frère du duc de Milan, de nombreux cardinaux et prélats.

Aussitôt que le cortège fut arrivé au Château Saint-Ange où le Pape les attendait avec sa cour, une triple décharge d'artillerie le salua et les trompettes sonnèrent ponctuées de timbales au milieu des clameurs et des vivats en l'honneur du roi du Portugal. Mais l'admiration ne connut plus de bornes lorsque l'éléphant, parvenu devant le Pape fit trois génuflexions et, aspirant de sa trompe une énorme quantité d'eau de senteur préparée pour cette circonstance, en vaporisa le Saint-Père et le Sacré Collège, puis continuant à la ronde, répandit sur la foule qui l'entourait un nouveau nuage parfumé. La cérémonie terminée, il s'agenouilla pour qu'on ouvrit le coffre qu'il portait, et l'on en tira un pontifical recouvert de brocart d'or brodé entièrement de pierres multicolores, diamant, améthyste, émeraude, rubis; on y remarquait plusieurs grenades ciselées en or massif dont les pépins étaient représentés par des rubis tandis que les fleurs, des broderies, étaient figurées par des perles et des pierres précieuses; de pierreries et d'or aussi, une mitre, un anneau pontifical, des croix, des calices, des encensoirs.

Puis quand la présentation des cadeaux du Saint-Père fut terminée, Tristan da Cunha fit distribuer un grand nombre de médailles d'or de la dimension d'une grosse pomme et valant chacune cinq cents cruzados.

L'éléphant eut l'honneur d'être peint par Raphaël.

Les yeux encore tout éblouis de telles magnificences, l'envoyé de l'empereur écrivit le soir à son Maître : « Certainement, il faut le croire, jamais on n'a présenté à aucun pape de l'Eglise romaine des ornements qui fussent si riches, si beaux en eux-mêmes, ni si précieux. »

III

Ceci se passait il y a près de six siècles.

L'Infant Don Pedro était fils du roi Alfonso IV. D'humeur farouche, il ne se plaisait qu'à la chasse, et le peuple ne le voyait passer que dans les aboiements de sa meute et les fanfares de ses trompettes.

Son père l'avait marié à Dona Constança, fille du roi de Castille. Un mariage politique. Or Dona Constança avait emmené avec elle une parente d'une éblouissante beauté, Dona Inès de Castro. Elle avait la grâce ailée de Diane. Le cœur sauvage du prince fut subjugué du premier coup par cette beauté flexible et blonde aux yeux verts. La reine s'en aperçut bientôt. En vain se paraît-elle pour plaire à son mari ; elle se voyait de plus en plus délaissée. Comme elle donnait le jour à son troisième enfant, elle mourut, consumée de tristesse, à l'âge de vingt et un ans.

Les deux amants s'étant mariés secrètement ne vivaient plus que l'un pour l'autre, loin de la cour, à Coimbra, dans le palais de Santa Clara, sur les bords du Mondego. La légende raconte qu'en l'absence de son mari, Inès l'attendait dans les jardins sous les cyprès qui bordent les bassins d'une fontaine et qu'elle distrayait son ennui en gravant sur des morceaux d'écorces le nom de son bien-aimé ; puis elle les faisait voguer sur l'eau ; la fontaine depuis s'appelle la fontaine des amours.

Mais les conseillers du vieux roi ne pouvaient supporter qu'une Castillanne qu'on disait bâtarde pût devenir reine. Déjà les frères de Dona Inès ne se trouvaient-ils pas comblés par Don Pedro de terres et d'honneurs ? Ainsi les conseillers du roi obsédaient-ils leur maître, réclamant au nom du salut de l'Etat le meurtre d'Inès.

Le vieux roi hésitait, consentait à demi; alors les conjurés se constituèrent au tribunal, rédigèrent une sentence de mort et pendant que Don Pedro était à la chasse, ils se hâtèrent au galop de leurs chevaux, emmenant le vieux roi vers Coimbra.

Inès les a reçus, toute souriante, sur le pas de la porte.

Mais les voici qui déroulent un parchemin et lisent sa condamnation. Elle a blémi ; elle regarde le roi qui baisse la tête, se jette à genoux, appelle ses trois enfants : « Sire, supplie-t-elle, ce sont vos petits-enfants ! »

Le vieux roi regarde à son tour les visages fermés des froids politiques et leur crie : « Je ne veux pas ! » et enfourchant son cheval, il s'enfuit. Mais les conjurés le poursuivent. « Sire, vous nous avez donné votre

parole ! » — « Je ne peux pas, je ne peux pas », répète le vieux roi. « Si vous laissez vivre cette femme, le royaume est perdu. — Et bien, faites ce que vous voudrez ! »

A peine le roi a-t-il prononcé ces mots qu'ils font demi-tour et courent à bride abattue vers le palais. Ils étaient trois : Coelho, Gonçalves et Pacheco. Ils trouvent dona Inès qui priait dans son oratoire avec ses enfants. Ils la traînent vers les jardins sous les cyprès, au bord de la fontaine et l'y égorgent. On y voit aujourd'hui des taches roses sur les dalles du bassin ; le peuple raconte que ce sont les marques du sang d'Inès...

Quand don Pedro apprit le crime, il revint fou de douleur, remplissant de hurlements le palais. Il ne songera désormais qu'à sa vengeance. Il va lever une armée et faire à son père une guerre impitoyable, ravageant ses domaines et pillant les terres des meurtriers. L'archevêque de Braga parviendra à le réconcilier avec son père. Alphonso IV garde le titre de roi, Don Pedro gouverne en son nom ; les meurtriers, prudemment, se sont réfugiés en Castille.

Mais le vieux roi meurt bientôt. A peine est-il enterré que Don Pedro a signé avec le roi de Castille une convention par laquelle tous deux s'engagent à livrer de part et d'autre les gentilshommes qu'ils estiment dangereux pour la sécurité de leurs couronnes. Il remet au roi de Castille trois conspirateurs espagnols et demande en échange les trois assassins de sa femme. Pacheco a pu s'enfuir en France, mais Gonçalves et Coelho sont pris. Il les attend à Santarém et avidement il les livre au bourreau. Il va lui-même les interroger sur la place de la ville devant le château ; et comme Coelho refuse de répondre dans la torture, il lui cingle le visage de son fouet de chasse. Coelho, sous l'affront, rugit et l'insulte. Don Pedro ricane : « Qu'on m'apporte des oignons et du vinaigre pour assaisonner ce lapin (Coelho veut dire lapin en portugais) ». Puis il s'en va dîner, surveillant de la fenêtre le supplice atroce qu'il a inventé. Il a ordonné qu'on leur arrachât le cœur, à Coelho par la poitrine, à Gonçalves par les épaules. On les lui apporte sur un plat d'argent. Il se précipite sur les cœurs encore chauds, les broie dans ses doigts, y enfonce les dents. Puis il fait brûler les cadavres de

ses ennemis. Quelques jours plus tard, sur ses ordres, on a déterré Ines ; le cadavre est revêtu d'habits royaux, couronne en tête, on le place sur un trône et au chant des prêtres, tout le peuple, nobles, bourgeois, artisans, défile devant lui et baise la main séchée. Quand la cérémonie est finie, on recouche en grande pompe la reine dans son cercueil ; elle sera conduite au monastère d'Alcobaça où elle reposera dans l'église, à côté des rois et des reines de la dynastie. Sur dix-sept lieues de parcours, les paysans des villages feront la haie, portant les cierges, cependant que se déroulera le cortège funèbre : en tête, le roi à cheval. vêtu de noir, entouré de ses chevaliers vêtus de blancs, suivi du clergé, des moines, des ordres militaires d'Aviz, de l'hôpital de Saint-Jacques; puis devant le char, deux écuyers vêtus de drap d'or sur des chevaux bais, une torche à la main...

Ce fut en pleine nuit, après avoir campé dans les églises aux étapes précédentes, que la procession arriva à Alcobaça. Les moines attendaient sur le parvis, des torches à la main ; le cercueil fut mis sur un catafalque, et jusqu'au matin l'office des morts s'éleva sous les voûtes. Puis, après la messe solennelle, le corps de Dona Inès fut porté dans le tombeau que Don Pedro lui avait fait sculpter avec amour.

On le voit encore ce tombeau, dans la *Sala dos Tumulos,* à droite du transept. Dona Inès est représentée étendue, le visage triste et résigné; d'une main, elle joue avec les grains de son collier, de l'autre elle serre les plis de son manteau. Six anges s'empressent autour d'elle; et sur les côtés du Sépulcre figure le Jugement dernier que d'une loggia regarde, appuyée à son époux « celle qui ne fut reine qu'après sa mort » ainsi que l'a chantée Camoëns.

Vis-à-vis, Don Pedro a mis son tombeau ; il repose, lui aussi, mais farouche encore dans sa longue barbe, ses cheveux longs, une main sur le fourreau, l'autre sur la poignée de son épée, prêt à dégaîner. Tout autour du monument se déroule le récit de ses amours. « *Jusqu'à la fin du monde* » est-il gravé sur la pierre.

Alors, ce jour-là, les deux amants se lèveront et se retrouveront face à face.

Robert VALLERY-RADOT.

Henri le Navigateur

Qu'on imagine un tout jeune homme, comblé de dons et couvert de gloire, se retirant sur un belvédère de pierraille, à l'âge des fêtes, des maîtresses et des belles chevauchées. Il a troqué contre une tunique sans couture l'armure qui déjà lui pesait à Ceuta. Son regard, que beaucoup trouvent inexpressif, sait se faire aquilin lorsqu'il interroge les eaux, dans la direction de ce Maroc où un autre adolescent de sa dynastie trouvera la mort au siècle suivant : le jeune et fol Sebastien, qui tomba sur le champ de bataille d'El Ksar Kebir, après avoir prononcé la parole fière : « *Morrer, sim, mas devagar* » (Mourir, oui mais lentement). Henry ne sait pas l'avenir ; l'Océan est pour lui la seule énigme, et ce ne sera pas trop de toute une vie pour la déchiffrer.

Il n'est pas venu à Sagres dans un but d'isolement romantique. Des architectes, des maçons et des charpentiers l'ont suivi. Des édifices neufs, assez bas pour résister à la tempête, surgissent des roche noires, loin de toute habitation, tout près du Cap Saint-Vincent. Un observatoire scientifique n'a pas son emplacement fixé par le caprice ou le hasard : tant mieux pour le romantisme, lorsqu'avec la nécessité il coïncide ! Entre les murs encore humides, le prince s'installe avec ses instruments de précision, boussoles, astrolabes et cadrans. Des pupitres placés dans l'embrasure des fenêtres croûlent sous le poids des cartes naïves de l'époque. Il veille très avant dans la nuit, il est le Veilleur de l'Océan. tandis que dorment ses compagnons, et tout le Portugal, et l'Europe pour laquelle il se dépense. Il s'est adjoint le plus célèbre cartographe du siècle, Mestre Jayme de Majorque, en compagnie duquel il cherche obstinément *sa* pierre philosophale. Cet homme qui a reçu le surnom de Navigateur, et qui en fait, a fort peu navigué, éprouve

chaque nuit les transes et l'ivresse du pilote de haute mer. Des voix chantent à son oreille, plus engageantes que celles des sirènes odysséennes : il recompose en lui ce monde qu'il pressent, l'archipel des îles vertes, l'énorme Afrique peuplée d'hommes inconnus et de trésors. Certains des siens dissimulent mal leurs sourires: il n'en a cure, et leur oppose la fixité de son regard d'illuminé, qui voit par delà les apparences. Ils sont dans leur rôle de sceptiques, qui est de renflammer en lui l'espérance, et de multiplier en son cœur l'entreprise, l'obstination et la conscience de soi.

Sa retraite est devenue en peu de temps une ville qui porte son nom, Vila do Infante. Il s'y constitue rapidement une véritable Légion Etrangère de la navigation, où affluent, aux côtés du Vénitien Cadamosto, des gentilhommes de Castille, des Flandres et de Scandinavie. L'imprimerie n'est pas inventée, mais on y trouve des volumes d'une rareté infinie, et notamment un exemplaire du livre des merveilles du glorieux Marco Polo, que don Pedro a rapporté d'un voyage à la Sérénissime... Puériles merveilles, qui suffiraient à peine à un enfant d'aujourd'hui, comblé d'ouvrages illustrés et de jouets mécaniques... Elles vont soutenir l'enthousiasme de l'Infant et lui faire dévoiler quelques uns des secrets du monde.

Ses desseins n'avaient rien d'inconsistant. Il entendait, en découvrant des terres, y propager la foi et, parallèlement, y développer l'influence commerciale du pays dont il était le premier serviteur, — les préoccupations mêmes qui ont conduit au XIX[e] siècle les pionniers de la pénétration saharienne. Sa piété et sa charité n'étaient pas feintes. Une église avait remplacé sur le promontoire sacré le sanctuaire druidique, et il y passait sans témoins de longues heures en prière. Sa vie étant d'autant plus édifiante qu'il ne cherchait pas à la rendre telle. Aucun vêtement d'apparat ne le distinguait de ses collaborateurs, et sa table, où le vin ne paraissait pas, fut toujours chargée des mets les plus simples. Son caravansérail n'en était pas moins ouvert aux voyageurs qu'attirait sa science vers cette farouche hôtellerie du bout du monde. Dans les limites des préjugés de son temps, auxquels l'esprit de tolérance était assez étranger, il frisait la persuasion plus que la force, et se réjouissait dans son cœur lors-

qu'un esclave noir ou sarrazin embrassait la religion du Galiléen.

. . . .

Un esprit religieux et des préoccupations positives ne sont pas nécessairement incompatibles. Lorsqu'il cherchait à faire établir des traités économiques, le prince n'avait pas en vue l'intérêt de sa personne mortelle mais celui d'un pays dont le développement intérieur était arrêté par les montagnes espagnoles, alors que sur les autres faces de l'Océan était un immense portique sans clôture. Pour ne pas progresser à l'aveuglette, il s'était assuré le concours de divers informateurs aussi loin que dans l'empire d'Abyssinie. Ils touchaient entre deux périples à sa résidence de Saint-Vincent, séminaire plutôt que cour princière, et lui transmettaient leurs récits par le truchement de ses mathématiciens arabes et juifs. Nul ne se doutait alors que, grâce à lui, le portugais allait devenir au XVII^e siècle la langue diplomatique d'Extrême-Orient... Son esprit critique, indispensable complément de la curiosité, recoupe les renseignements ainsi recueillis : il se fie aux autres, mais aussi à son étoile, au vent qui souffle en lui aussi fort que sur la mer. Et les caravelles partent une à une sous son inspiration : non pas de Sagres, où la falaise est inhospitalière, mais du mouillage de Lagos, sur la côte sud de l'Algarve. Elles partent, fragiles sur la Mer Ténébreuse, avec des équipages galvanisés par la foi de celui qui reste, qui a mieux à faire que de naviguer, puisqu'il est le cerveau qui conçoit et qui organise.

Les génies obscurs de l'Océan que Camoëns devait un jour chanter, résistent longuement. Sans doute les Canaries, déjà entrevues par les marins de Castille, sont-elles retrouvées, et découvertes quelques-unes des Açores ; le cap Bojador, par contre, décourage toutes les hardiesses. Douze années consécutives, il est atteint, non dépassé. Voici enfin la première brèche dans l'inconnu: en l'an 1434, l'écuyer de l'Infant, un certain Gil Eannes, doubla la pointe redoutée et débarqua sur une terre où il trouva des empreintes de pieds. La grande peur était vaincue, une nouvelle route liquide était frayée. C'est le moment où s'ouvre un long palmarès de gloire dont je ne puis citer que quelques noms: Alfonso Gonçalves touche au Rio do

Ouro, Nuno Tristan aborde au cap Blanc. Lançarote écume les îles de l'Atlantique, Diniz Diaz s'engage le premier dans l'embouchure du Sénégal, et descend jusqu'au cap Vert, toujours plus au sud, toujours en quête de la route des épices. Au scepticisme universel a succédé une confiance telle que le Pape signe une bulle (plus tard rectifiée par le traité de Tordesillas) attribuant à la couronne de Portugal les terres qui pourraient être découvertes entre le cap Bojador et les Indes seulement soupçonnées. Le navigateur Cadamosto explore les îles du Cap Vert et l'intérieur du Sénégal, convertit un roi nègre, décrit mille merveilles que la tradition orale magnifie. Ils rentrent à Lagos, tantôt avec des avaries, tantôt avec des cargaisons d'esclaves et de marchandises, et à tous l'Infant réserve un accueil bien fait pour les payer de leurs tribulations. Son teint a bruni au cours des années : les veilles l'ont marqué, avec les bourrasques perpétuelles et les embruns. Son visage, naturellement grave, se détend à la vue des capitaines dont le témoignage vient confirmer ses imaginations les plus folles.

....

J'aime qu'un homme vêtu de noir, et qui détestait la parade, se trouve à l'origine de ces triomphes, de l'Empire du Brésil, de l'univers circumnavigué ; c'est ainsi que le plus grand fleuve prend sa source dans la solitude des monts. S'il avait eu plus d'éclat, il l'aurait vu diminuer dans les perspectives de l'Histoire : c'est son effacement même qui demeure le plus sûr garant de son authentique grandeur. Il ne s'est pas privé de cette richesse, le contact personnel avec les hommes : on le vit plus d'une fois parcourir les rues de Ceuta sous le déguisement d'un Sarrazin, pour mieux capter les propos qui ne parviennent aux princes qu'émoussés. A Lagos, il circulait au milieu des gens venus d'outre-mer, et par l'octroi de présents savait délier leurs langues rebelles.

... On me dira que l'Infant de Sagres était de sang royal, et que l'atout de la puissance facilitait son jeu — comme si la puissance ne relevait pas d'abord du vouloir personnel ! Le véritable empire s'exerce sur soi-même, avant de porter sur les autres et sur les éléments. Je ne sais voir ici qu'un homme, mais un homme qui sut dépouiller le faux-semblant des digni-

tés mondaines pour devenir plus ferme, plus austère, plus méthodique, plus enthousiaste que les autres hommes. Rien ne nous enrichit plus que certains renoncements : eux seuls nous permettent de devenir ce qu'intérieurement *nous sommes*. Celui dont je parle s'est manifesté jusque dans le choix du paysage : si je compare la péninsule dénudée de Sagres à la luxuriance de certaines provinces du Portugal, son élection me paraît hautement significative. Aucun écran de sollicitations étrangères ne devait s'interposer entre l'œil du Prince et son rêve. Un arbre peut être un divertissement ; plus encore un jardin, une bête familière, une femme. L'Infant mourut vierge, vierge, nous dit un historien, comme un chevalier du Saint Graal. Il avait troqué sa cotte de mailles contre cette armure adamantine de la pureté que frappent en vain les traits de l'ironie et de l'incompréhension. Son physique est d'un homme qui a lutté contre ses démons, les a vaincus et ne s'inquiète plus des morts abandonnés sur le chemin.

On voit des taciturnes éclater en de brusques colères : sa maîtrise de soi lui épargnait de tels débordements. Sans doute aimait-il peu les hommes, puisqu'il leur était magnanime : l'indulgence est en bien des cas un écran du dédain. Cela ne l'empêchait pas de s'endetter pour prendre à sa charge les veuves et les orphelins de ceux qui périssaient en mer, parce que la charité était dans son esprit, non pas une faveur mais un devoir social. Il sut être dur dans un pays qui porte à la mollesse, énergique dans son commerce avec un peuple de nonchalants.

... De tels hommes ne cherchent pas à se faire aimer ; pas davantage à se faire admirer — ils sont au-dessus de l'admiration et de l'amour. Approbation, désapprobation, que sont ces termes dénués de sens pour qui vit avec sa chimère, la nourrit et se nourrit d'elle ?

. . . .

Prince étrange ! Dans mon esprit, d'autres princes lui font cortège — des exceptionnels comme lui, des rêveurs, des fous (et je sais avec quelques-uns que leur folie est une pointe avancée de la sagesse) : Hamlet debout sur la falaise d'Elseneur, Louis II de Bavière, abîmant ses sens dans le fleuve de la musi-

que, et ce prince d'Aquitaine auquel Nerval a prêté les paroles fameuses : « Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé... » Ils lui font cortège, mais *lui* se détache hors de leur cercle morbide, hors de toute littérature. Oiseleur de plein ciel, il dirige l'envol des caravelles vers les îles de l'horizon, sur une mer qui, plus jamais, ne sera ténébreuse.

Armand GUIBERT,
16 *mai* 1940.

(*Fragments* (1)

(1) *Méditations sur un Timbre-Poste* (Henri le Navigateur) Aux éditions du Monomotapa 81 pp. Tunis 1940.

Impressions Portugaises

Merveilleuses captures du premier contact, auxquelles on se reporte inlassablement, même après avoir acquis par des observations patiemment élaborées, la connaissance réfléchie d'un pays !

Un séjour prolongé modifiera sans doute maintes fois ces impressions initiales; ce sont elles qu'il faut tenir, pourtant, pour le bien suprême, pour l'initiation révélatrice. Mais les retrouverai-je dans leur poignante fraîcheur ! Plusieurs semaines ont passé, déjà, depuis mon arrivée au Portugal, et je ne suis plus en « état de grâce »...

Doux pays portugais, comme tu m'as été étranger, à notre première rencontre, avec l'intonation plaintive et résignée de tes voix, ton manque de joie et de tendresse, la tension anormale de ton rythme de la vie (l' « hypotension » si j'ose dire). Comme j'ai craint de ne point t'aimer !

Je viens d'une contrée où l'on ignore la douceur de la vie, le renoncement, où il faut attendre de longs mois l'accomplissement de l'été pour avoir des feuilles et des fleurs, où l'horizon, toujours serti par un pan de montagnes, donne le goût de l'action et des possessions nettement définies. Mais vers quoi se tendaient donc toutes ces voiles qui préparaient leur départ sur le Tage ? Et à quoi rêvaient ces hommes au visage fermé, au regard fixe, douloureusement obsédé par quelles visions ?

Le don d'amour me vint par des voix singulièrement humbles : je découvris les moulins à vent et la sagesse des petits ânes.

Moulins à vent d'Estramadoure, toujours silencieux

sur vos collines, comme vos grandes ailes de toile que le vent déchire, sont sensibles et vulnérables! Et vous, ânes minuscules qui n'êtes que douceur et acceptation, et qui trottez docilement avec vos lourdes charges, je vous rends grâces ! Vous avez touché un cœur rebelle à la grandeur de l'océan et au goût de l'Infini, qui est resté ouvert, dès lors, à de multiples affections.

J'ai vu les villages endormis sous les eucalyptus, et les blanches façades des maisons, — si basses que l'on songe à la petitesse de ceux qui les habitent — les laveuses de Leiria, qui chantent en battant le linge dans la rivière (parlent-elles du roi Denis dans leurs complaintes ?) le ciel royalement étoilé de Guincho, les porteuses d'eau aux croupes somptueuses, la grâce des petits mendiants, et bien sûr, les couchers de soleil « grand spectacle », chaque soir sur le Tage.

Le pendule de ma vie, détendu, est maintenant au point; il bat au rythme des moulins à vent, et enregistre les vibrations les plus amorties, même celles, si grêles, du pipeau des bergers dans l'air du soir. Pays où se jouent encore toutes les pastorales ! Qui douterait de l'authenticité de ses bergers solennels, couverts de chaume, des ruisseaux, — de ce fonds de campagne aux ondulations vaporeuses, bien brossé et réussi comme un décor de théâtre ? Voyez surtout ce défilé de figures étonnantes, sorti de quelque boîte miraculeuse préservée par les ans: elles surgissent silencieusement à un coin du décor, et chacune d'elles est un personnage de fable.

Les plus convaincants, ce sont les animaux qui prennent maintes libertés et quels airs entendus ! Je connais deux oies autoritaires à Estoril, et certains moutons désinvoltes dont je pourrais parler.

Mais les visages me restaient encore fermés et les élans, les indécisions, les susceptibilités et les renoncements eux aussi, incompréhensibles.

Il me manquait, somme toute, une clé, le mot magique qui ouvre Sésame et les cœurs portugais. J'en choisis plusieurs, je les prononçais à haute voix, je les essayais sur le paysage aux meilleures heures du jour, et sur les cœurs les moins bien défendus.

« Saudade » qui ouvre les portes ! c'est un mot qu'il faut dire lentement, en étouffant un peu la dernière syllabe.

J'aime répéter le quatrain célèbre :

Esta palavra Saudade
Aquele que a inventou
A primeira vez que a disse
Com certeza que chorou (1)

en priant les dieux lusitaniens de m'en épargner les délices.

Jeunes hommes mélancoliques, hantés à ce qu'on dit, par l'amour (mais je sais que vos regards hallucinés cherchent d'autres rives) abandonnez l'enchantement du passé, les rêveries nostalgiques. Ne contemplez plus l'Infini, de cette pointe solitaire de l'Europe. Il n'est pas vrai que tout est vain. Tournez-vous vers nous, fils d'un peuple très humain; nous aurons besoin de vous, pour refaire le monde.

M. L. BIDAL.

Avril 1940.

---

(1) Afonso Lopes Vieira
Ce mot « saudade »
Celui qui l'a inventé
La première fois qu'il l'a dit
A pleuré sûrement.

N. D. L. R. — M. L. Bidal, Secrétaire de l'Institut Français au Portugal, auteur de l'étude bien connue sur *Les Ecrivains de l'Abbaye* (Boivin 1938) et de nombreux essais sur nos écrivains contemporains (Revue des Cours et Conférences, Mercure de France, etc...) a réservé à nos lecteurs la primeur de ses impressions portugaises, et nous l'en remercions.

Châteaux de Portugal

> Les châteaux ne sont pas seulement d'intarissables sources de subsides précieux pour l'histoire et l'archéologie; ils sont aussi les plus beaux monuments symbolisant les grandes vertus de la race portugaise et rappelant des actes de loyauté et d'honneur et de si beaux traits d'héroïsme que la tradition a pris soin de les amener jusqu'à nos jours afin que le souvenir en vive toujours dans le cœur de tous les Portugais.
>
> (*Défense des Châteaux Portugais* par Jorge das Neves Larcher).

Les Portugais vont fêter cet an les dates glorieuses et inoubliables de la Fondation et de la Restauration du Portugal.

Les commémorations de ces centenaires constitueront incontestablement une éloquente affirmation de vitalité et de foi dans les destinées de notre vaste Empire, un, indivisible et indépendant, et une belle et évocatrice manifestation de l'effort de la race au cours de ses huit siècles d'existence.

Pouvait-on, au moment des fêtes du double centenaire, ne pas rappeler les châteaux, ces vénérables monuments qui, mieux que tout autre, nous parlent de notre magnifique Histoire ? Car il faut ne pas oublier qu'un château fut le berceau de la Nationalité et que ses frères et les antiques forteresses dominant le Portugal d'en deça et d'au delà des mers, furent les plus solides remparts que nous opposâmes aux hordes des infidèles envahisseurs de notre sol.

Beaucoup de ces glorieux monuments si évocateurs n'ont pu résister à l'impitoyable action du temps et des hommes. Quelques dizaines nous restent cepen-

dant, par bonheur, de ces forteresses, et bon nombre d'entre elles ont subi, en ces dernières années, des travaux de restauration et de conservation qui leur permettront de demeurer comme un vivant souvenir de ce passé lointain.

Impossible de faire tenir dans ces courtes lignes toute la longue liste des châteaux portugais. Les gravures qui illustrent ces pages donneront au moins une idée de la splendeur de quelques-uns des plus beaux spécimens de notre architecture militaire médiévale, précieux écrins renfermant les meilleures pages de l'Histoire de Portugal, auxquels s'attachent de belles légendes ou d'admirables épisodes historiques brodés au goût de la fantaisie créée par l'esprit ingénu de notre peuple et que la tradition a pris soin d'amener jusqu'à nos jours.

Au nord, Guimaraes et Feira, robustes forteresses d'où partirent les premiers cris libérateurs de l'Indépendance. En descendant vers le Sud, Tomar, dressé par l'effort des fameux chevaliers de l'ordre du Temple, afin d'assurer la possession des terres conquises. Ensuite, Leiria et Obidos, beaux spécimens d'architecture militaire ; puis, Almourol, dans un site enchanteur, S. Jorge rappelant la conquête de Lisbonne, et la majestueuse Tour de Belem pour signaler l'âge d'or des découvertes.

Mais nous n'en finirions plus si nous voulions énumérer tous les châteaux plus directement liés à l'histoire des luttes pour l'Indépendance et la Restauration du Portugal, ou ceux auxquels se rattachent des faits historiques qui enorgueillissent et exaltent la race portugaise.

Nous n'avons que trop de raisons de conserver et de chérir ces respectables ruines, jadis très vigilantes sentinelles du sol béni de la Patrie et refuge sûr où venait s'abriter, confiante, la population avec ses biens, fuyant la furie des envahisseurs.

Par l'affermissement du pouvoir royal et l'apparition des bouches à feu, nos châteaux avaient, certes, perdu toute leur valeur militaire. Mais, jusque là, ils furent la plus haute aspiration d'une époque d'exceptionnelle activité guerrière, et la plus éloquente affirmation de notre force et de notre foi. Si donc quelques-uns ne s'imposent à notre admiration que par la beauté de leur ensemble et l'harmonie de

leurs lignes architecturales, par leur situation souvent incomparable, il y en a d'autres auxquels s'attache le charme des légendes populaires ou la richesse de leur histoire.

Et, quelles délicieuses légendes, quels remarquables événements vivent encore aujourd'hui dans le souvenir de tous les Portugais ! Telle, par exemple, la légende du château de Monsâo qui, investi par les Castillans, ses défenseurs décimés par la maladie au cours d'un long siège, le manque de vivres rendant sa situation désespérée, vit surgir, en cette heure si grave pour les Portugais, la fameuse Deusladeu Martins. Par une résolution énergique et avisée, elle fait cuire quelques bains pétris avec un peu de farine qui lui restait et, du haut des remparts, les jette avec arrogance à l'ennemi en disant:

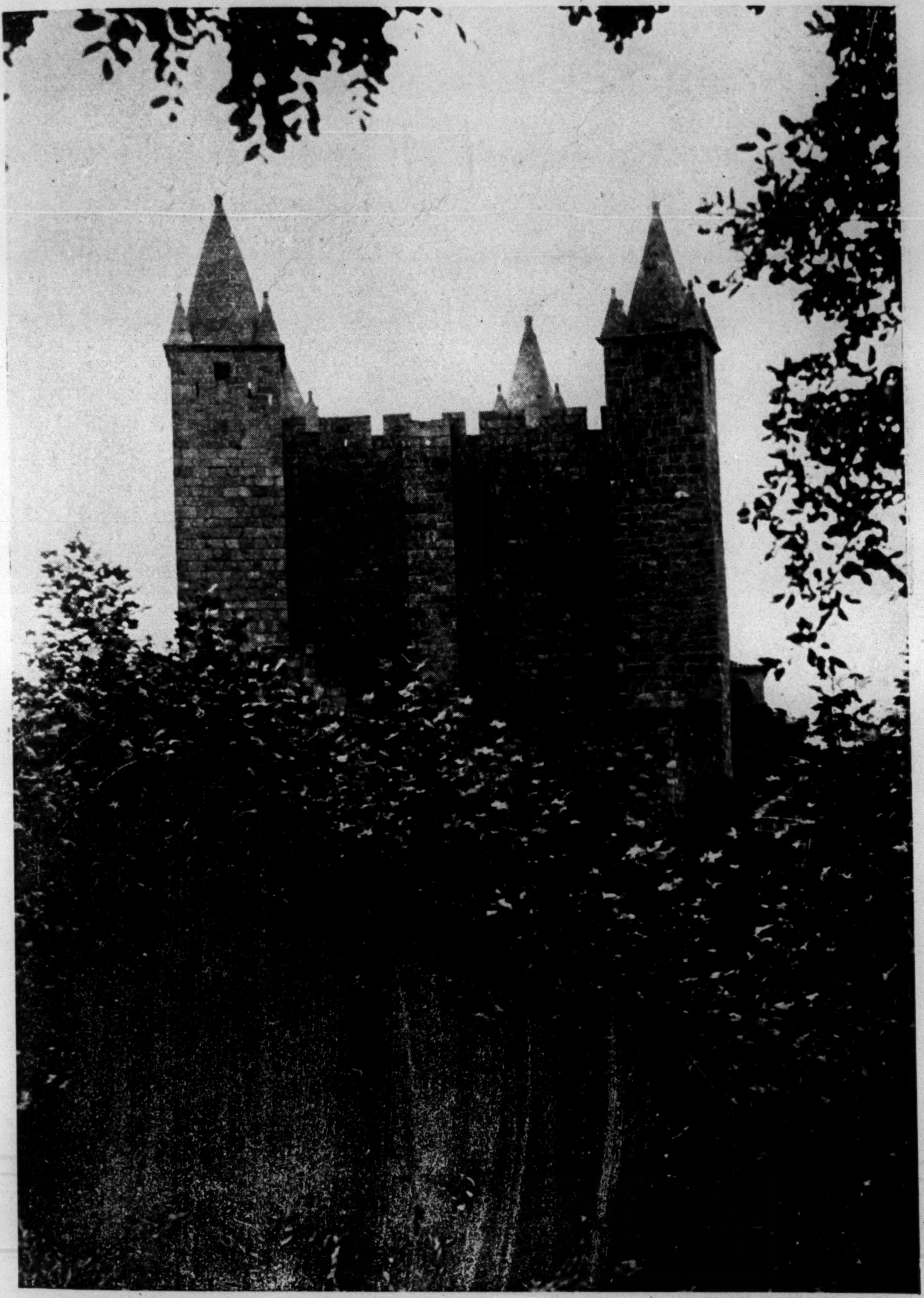
— Vous avez voulu nous vaincre par la faim, ne pouvant nous conquérir par la force des armes. Plus humains que vous et, Dieu merci, bien pourvus, vous voyant affamés, nous vous envoyons ce secours, et vous en donnerons plus si vous le demandez !

Grâce à la finesse de cette femme héroïque qui s'était si bravement battue avec les Castillans, les assiégeants, croyant la place bien approvisionnée et manquant eux-mêmes de vivres, se retirèrent découragés.

Non moins curieux est le trait de loyauté et d'honneur que la tradition attribue à Martim de Freitas, le célèbre « alcaïde » (1) du château de Coïmbre. On raconte que les soldats de l'infant Dom Alfonso encerclant de près le château, ni promesses, ni privations, ni combats, même ne purent amener les assiégés à la reddition. La triste nouvelle de la mort du roi elle-même n'ébranla pas la résolution du loyal « alcaïde ». Muni d'un sauf-conduit, il se rendit à Tolède ; et ce n'est qu'après avoir de ses yeux constaté la vérité de cette nouvelle et avoir mis la clef du château entre les mains froides du roi Dom Sancho qu'il se décida à rendre la place et à donner cette clef à Dom Afonso. Mais il refusa de continuer à remplir les fonctions d' « alcaïde » que le nouveau roi, ému par tant de loyauté, lui offrait avec beaucoup d'insistance.

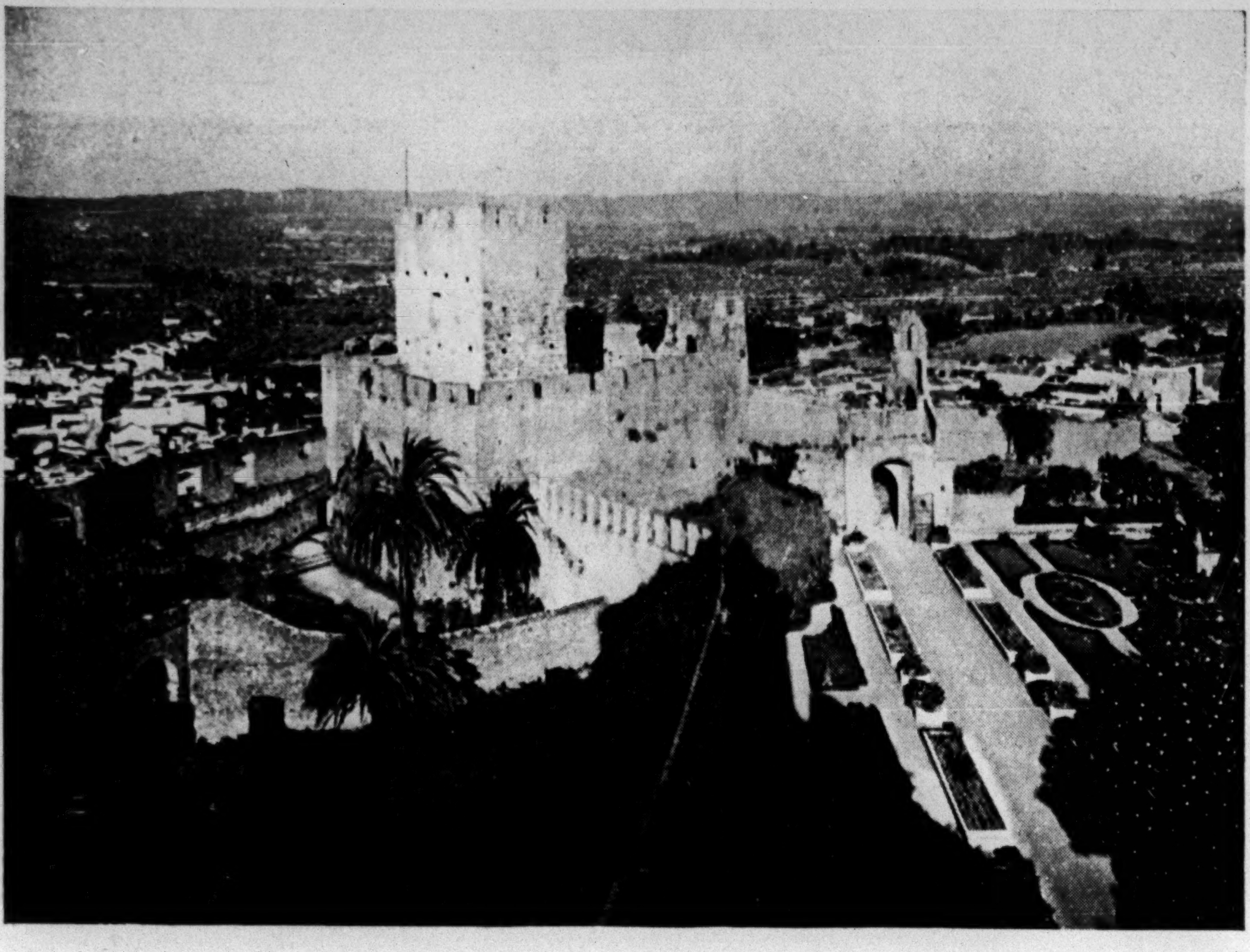
---

(1) Gouverneur.

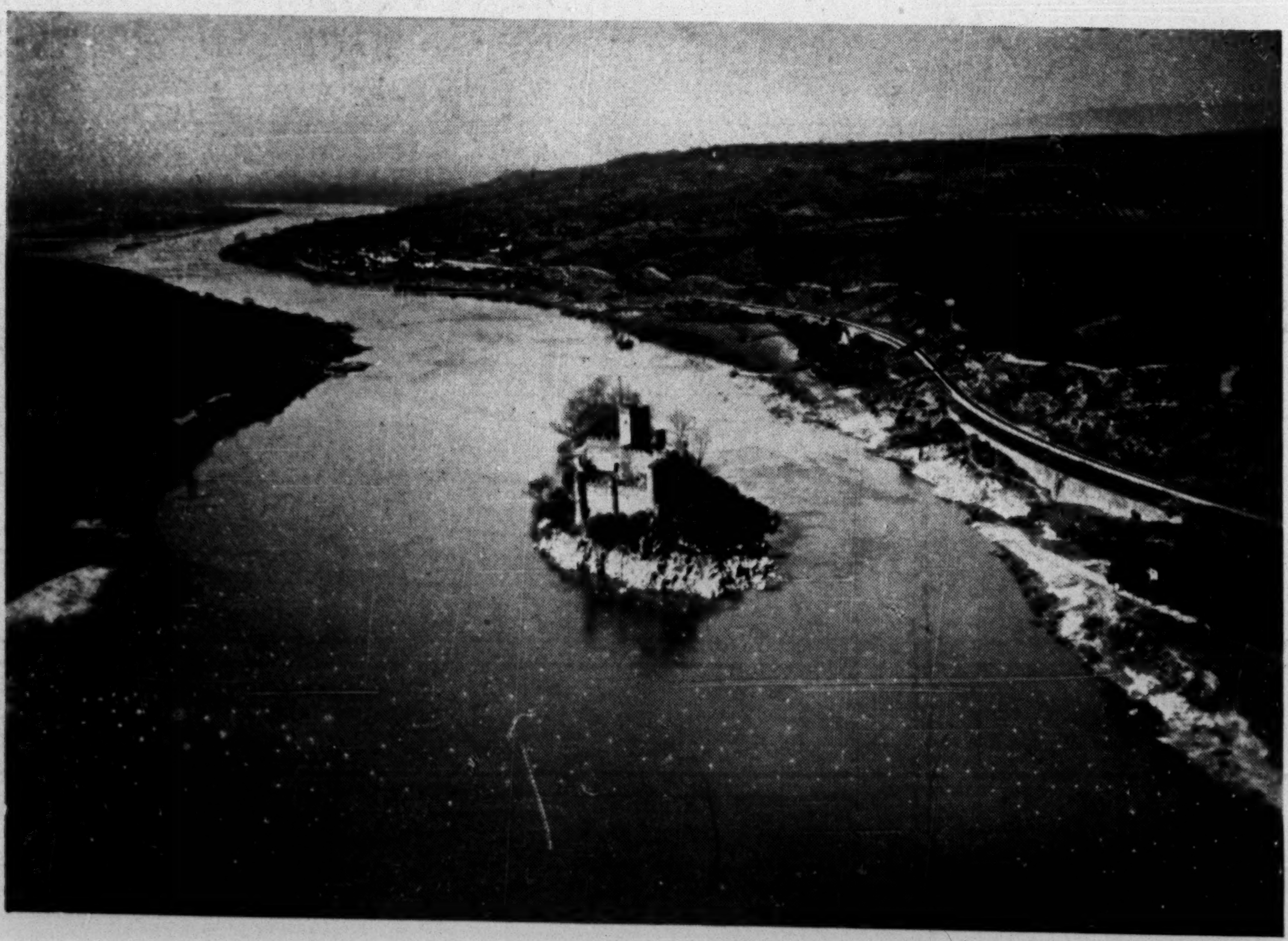


Le château-fort de Feira, construction datant de la fin du XIVme siècle sur une ancienne forteresse du XIme siècle. Beau et puissant monument de l'architecture militaire de cette époque.

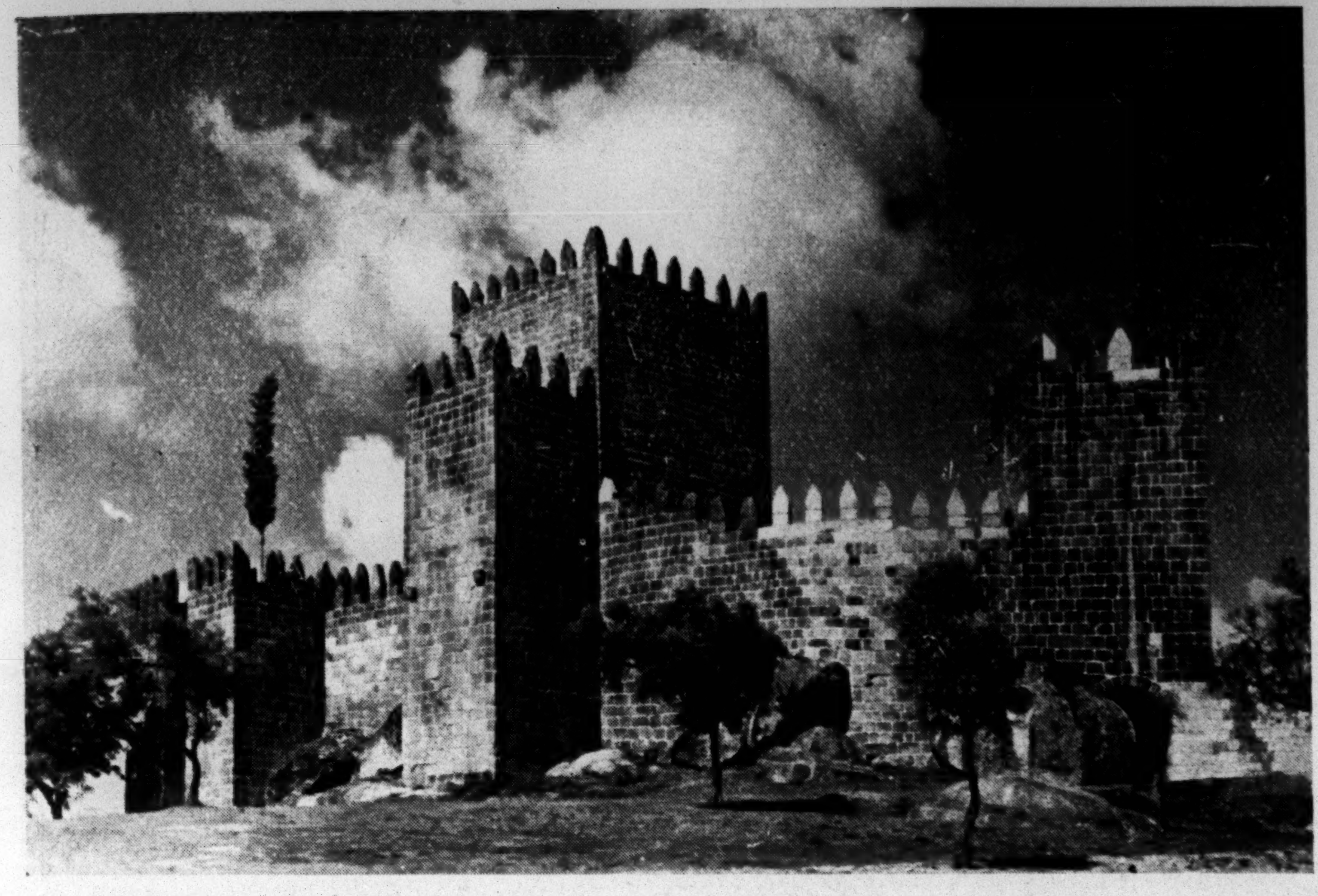
(Vila da Feira, à 42 kms. d'Aveiro).



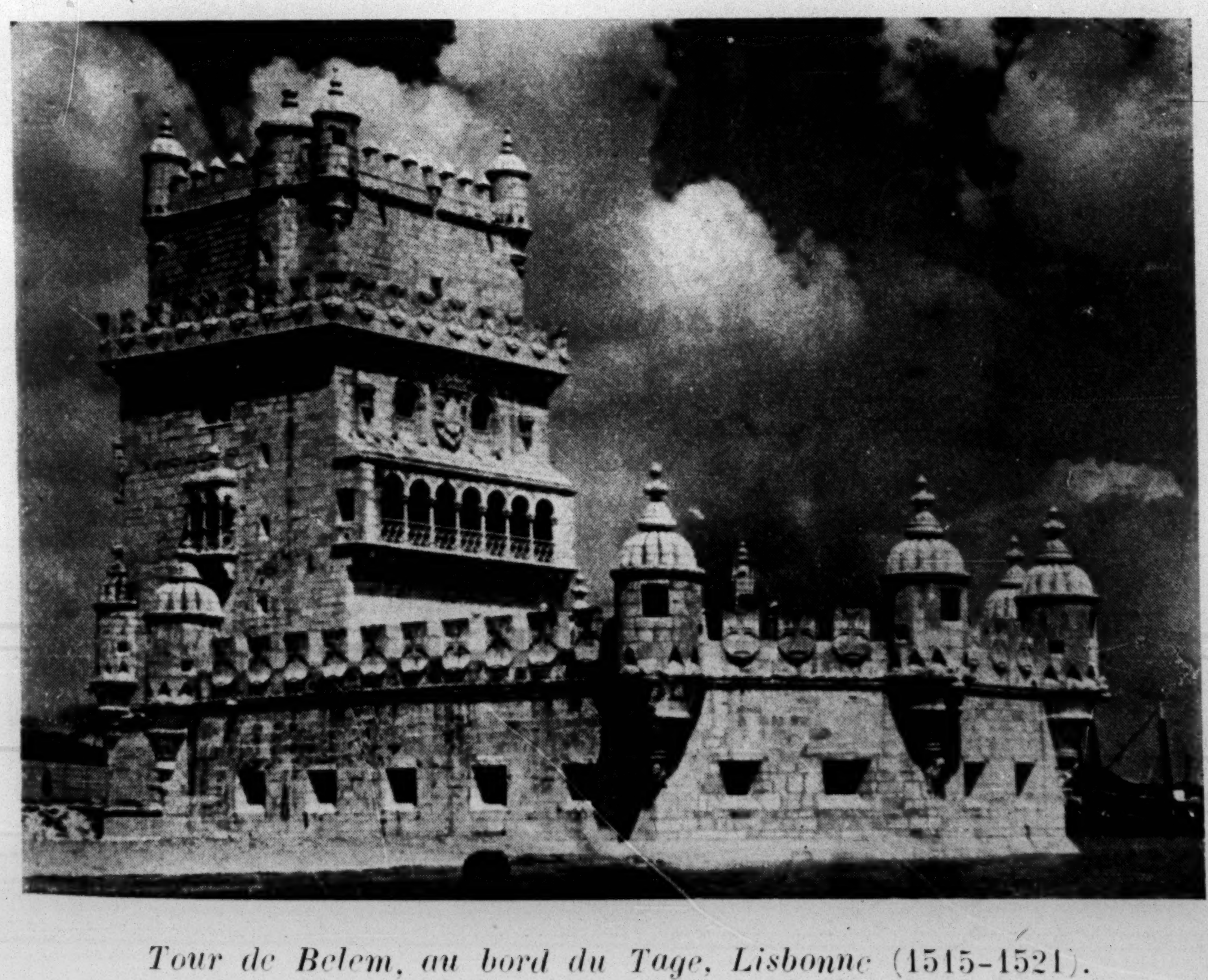
Château des Templiers, à Tomar. Fondé en 1160 par Gueldim Paes, grand-maître de l'ordre du Temple, au Portugal.



Château d'Almourol, situé sur une île au milieu du Tage. (A 105 kms. de Lisbonne, près de Tancos).



Château de Guimarães, siège de la cour de Dom Alfonso Henriques, premier roi de Portugal; on l'appelle le « berceau de la Monarchie ».
(Xme Siècle. A Guimarães, 56 kms. de Porto).



Tour de Belem, au bord du Tage, Lisbonne (1515-1521).

Château de San Jorge, à Lisbonne. Château romain, puis arabe.

Un autre acte digne de mention, que la tradition a conservé jusqu'à nos jours, est celui qu'évoquent les remparts du vieux château de Tôrres Novas, un admirable épisode du siège de cette forteresse par les Castillans. Ce fut au cours de ce siège, dans la lutte contre le vieux château de Tôrres Novas, et alors qu'ils avaient perdu tout espoir de le conquérir, que les Castillans parvinrent à s'emparer du fils du vaillant et résolu « alcaïde » Gil Pais. Le menant devant les remparts, ils proposent au brave « alcaïde » de livrer le château confié à sa garde en échange de la vie de son fils.

Nullement intimidé devant une si indigne et inhumaine proposition, Gil Pais n'hésite pas un moment. Noblement, il répond à l'ennemi qu'il fasse de son fils ce que bon lui semblera puisqu'il en est le maître ; quant à lui, pour son honneur, il ne peut que défendre la place au nom du roi son maître, à qui il a fait serment de la garder.

A cette réponse si digne et patriotique, les Castillans pendirent sauvagement le pauvre garçon et, levant le siège, poursuivirent leur marche.

Que de légendes, que d'épisodes tout aussi beaux pourrait-on narrer si la place le permettait ! Les châteaux de Portugal furent le théâtre de scènes de bravoure et d'héroïsme, de traits d'abnégation et de loyauté qu'on ne saurait trop rappeler comme des leçons frappantes de grandeur morale et patriotique. Mais, à quoi bon faire connaître plus de châteaux portugais ? Le peu que nous en reproduisons ici, exemplaires d'une rare beauté et pages admirables de notre histoire, ne sont-ils pas plus que suffisants pour souligner la valeur et la richesse de nos monuments historiques, et plus que suffisants pour évoquer dans toute sa grandeur le passé glorieux du Portugal ?

Jorge LARCHER.

Madère

Le voyage à Madère est une récréation délicieuse. Des eaux transparentes étreignent cette île, vestige de l'Atlantide. C'est un bloc volcanique, une terre étrange, un énorme et brutal rocher de laves refroidies, resté planté là, tout seul, entre les Açores et les Canaries, entre l'Afrique et l'Amérique, après l'écroulement du continent pré-historique.

Avant même d'arriver à Madère, et de débarquer dans la baie de Funchal, capitale de l'île, véritable parc d'attractions sensationnelles, et parfois effrayantes pour les touristes, l'on côtoie le petit îlot de Porto-Santo, situé à une soixantaine de kilomètres de Madère, et qui fut la limite méridionale du monde connu des plus anciens navigateurs, — et l'on aperçoit les « îles désertes », gros rochers volcaniques et nus, et peuplés seulement de lapins et de chevreuils.

Le paquebot se rapproche bientôt des pentes ravinées et des contreforts abrupts, tombant nets, à pic, dans une mer profonde à même la côte d'une haute montagne, toute piquée de villages clairs entourés de champs d'un vert vif, et que les géographes appellent le « Monte ». Au sommet d'une pointe, une immense statue aux bras écartés : c'est un Christ de pierre qui bénit les voyageurs.

Doublée la pointe de Garajau, la baie de Funchal se découvre dans toute sa beauté; eau bleue, limpide comme du cristal. La ville s'étale en amphithéâtre blanc sur le vert inimaginable du sol. En haut, les régions désertes des sierras.

Le navire est à peine accosté que, comme cela se voit à Las Palmas, à Ténériffe et ailleurs, des dizaines de barques légères, chargées de petits paniers d'osier contenant des bouteilles de vin, des nappes, draps, châles, mouchoirs en dentelles du pays, de

cages d'oiseaux, — de bouquets de fleurs, de paniers de fraises, assiègent de toutes parts sa coque. L'échelle amenée, c'est un véritable assaut de vendeurs criants, vous attrapant par les bras, vous hurlant des prix en tout espèce de monnaies. C'est la foire, un souk extraordinaire qui s'ouvre sur le pont, préface turbulente et onéreuse, pour qui se laisse trop tenter, des marchés et des souks que l'on visite au Maroc.

Funchal frappe le touriste qui y débarque par le contraste existant entre les couleurs gaies de ses maisons, les teintes vives de sa végétation, et le noir des galets qui pavent ses rues étroites. Dans le « Jardin Public », comme dans les jardins des grands hôtels, poussent des arbres et des plantes de toutes les espèces. Mais l'attention du touriste est aussi retenue par les ateliers de broderies, de marqueterie et de vannerie qui abondent dans la ville; par la cathédrale, d'une architecture austère, et par la place du Chafariz où se tient, une fois par semaine, un marché des plus pittoresques.

LEGENDES

Madère fut découverte, en 1418, par les marins portugais Joâo Gonçalves, Zarco et Tristâo Vaz. L'île n'était alors qu'une forêt vierge compacte, forêt à laquelle elle doit son nom, Madeira, en portugais, signifiant la forêt, et tellement compacte même, dit la légende, que pour la défricher un peu, on fut obligé d'y mettre le feu. Et l'incendie dura ou, plutôt, eût duré sept ans. Ce dut être un feu particulièrement fort et dévorant, car Madère est un des pays des plus humides du monde. Il y pleut pendant la plus grande partie de l'année. C'est ce qui explique l'exubérance de sa végétation. Un écrivain anglais a dit d'elle : « Madère émerge de l'Atlantique telle une fantastique émeraude d'un incroyable gaspillage de lapis-lazuli. » Elle est d'un grande beauté, et possède ce qui est plus précieux encore que la beauté : le charme.

Il ne vous étonnera pas d'apprendre que les Anglais attribuent à un Anglais la découverte de Madère.

L'histoire, ou plutôt la légende, rapporte que, sous le règne d'Edouard III d'Angleterre, un chevalier bri-

tannique aurait enlevé une belle jeune fille et fait voile avec elle vers la France, où il devait l'épouser. Drossé vers le Sud par une terrible tempête, son navire aurait fini par aborder à Madère, où les deux amants auraient fait souche, si bien que le chevalier et la belle jeune fille seraient ainsi les ancêtres des Madériens. Légende, tout purement, comme sont légendes, d'ailleurs du même ton, et à base d'enlèvements, tels ou tels récits ayant trait à la naissance du peuple corse.

Or, les Madériens n'ont pas du tout le type anglais. S'ils ne sont pas toujours gais, comme dit la chanson française, ils n'en sont pas moins, foncièrement, au physique et au moral, de très authentiques Portugais.

Leur île, au climat idéal, qui ne connait qu'une température moyenne de 18°, du 1er janvier au 31 décembre, se présente au voyageur y arrivant du large comme une grande montagne toute verte. Verte de palmiers, de bananiers, d'anones, de manguiers, de goyaviers, sur le rivage; — verte, plus haut, de chataigniers géants, de pins, de chênes et d'eucalyptus, et sur le sol de laquelle les botanistes, pour qui elle est le plus riche terrain d'observations et d'expériences, ont trouvé toutes les plantes de toutes les parties du monde : d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, des régions tempérées ou tropicales, (sauf l'olivier, trop amoureux des climats secs) de la campagne provençale et du bassin méditerranéen.

Madère, véritable « Luna-Park » de l'Atlantique africain, permet à ses visiteurs de comparer, en une seule promenade de trois heures, les joies de l'automobile, du chemin de fer à crémaillère, du sleedge et du char à bœufs, et de déguster, en l'une de ces accueillantes bodegas, si largement ouvertes aux voyageurs, ces fameux vins de Madère faits, aux plus lointaines origines, avec des raisins importés des îles grecques ou de la Rhénanie. Sans doute, y a-t-il des vignes à Madère, mais pas de grands vignobles. Des treilles sur les maisons et sur les vérandas derrière lesquelles toutes les femmes et jeunes filles du pays brodent quelques-unes des plus fines dentelles du monde.

LES VINS DE MADERE

D'ailleurs, si la vigne fut, jadis, importée à Madère d'aucuns affirment qu'elle l'est parfois encore, bien que les fabricants de vins s'en défendent avec la plus vaillante énergie. En tous cas — je cite ce témoignage de Claude Farrère — « le sol de l'île lui communique au bout d'une dizaine d'années, ses vertus, et elle donne alors ce vin miraculeux que je mets au-dessus de tous les Portos, de tous les Xérès, de tous les Marsalas du monde. »

De bonne heure, le vin de Madère acquit une renommée affirmée, au XVI^e siècle, par un personnage de Shakespeare.

Quand ils eurent conquis Madère, les Portugais, voulant encourager l'agriculture, sans faire concurrence à leurs propres productions continentales, introduisirent dans l'île la canne à sucre de Sicile et les ceps de Candie. Et, pendant longtemps, les navires anglais embarquèrent à Lisbonne, pour Southampton pour Londres ou pour Liverpool, des sucres et du vin faits avec les cannes et les vignes de Madère, ce qui humiliait fort les Gênois et les Vénitiens qui, jusqu'alors, avaient détenu le monopole de ces industries.

Puis, pendant soixante ans, de 1580 à 1640, Madère passa, avec le Portugal, sous la domination de l'Espagne et le commerce de ses vins connut alors une première éclipse. Sans doute continua-t-on d'y faire du vin, mais la viticulture n'y fut plus encouragée, bien au contraire. L'Espagne produisait alors, en effet, comme aujourd'hui, à Xérès, près de Cadix, et aux îles Canaries, d'importants tonnages de vins, à peu près semblables à ceux de Madère. Elle ne voulait pas leur opposer une concurrence redoutable.

Le sucre demeura la principale production de Madère jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Puis, grâce à certaines dispositions d'ordre économique prises par Charles II, roi d'Angleterre, qui interdit l'exportation vers les Indes Orientales et le continent américain de toutes les denrées cultivées ou manufacturées en Europe, à moins qu'elles ne soient convoyées par des navires britanniques, sauf pour les vins de Madère et des Açores, le commerce des vins de Madère prit un développement des plus importants, et ne cessa de s'accroître.

Aujourd'hui, c'est vers la Suède, le Danemark, la Norvège et la Finlande que se font les plus fortes exportations de vins de Madère. Les pays scandinaves en achètent les meilleurs qualités, alors que la France ne consomme guère, comme vin de cuisine, pour les « sauces Madère » que les qualités inférieures.

Le succès du commerce du vin de Madère, durant la première moitié du XIXᵉ siècle, eut, brusquement, une fin tragique en 1852 quand les vignobles de l'île furent tous complètement contaminés et perdus par une maladie connue sous le nom de « Oïdium », raconte une chronique anglaise des vins de Madère.

Pendant les premières années qui suivirent l'apparition de l'épidémie, personne ne sut comment réagir et de nombreux vignerons renoncèrent à la culture. Aujourd'hui, depuis que l'on a découvert que le sulfatage peut combattre efficacement l'oïdium, les vignobles sont en grande partie replantés de vignes de Verdelho.

Le commerce de Madère avait à peine eut le temps de réparer le désastre causé par l'oïdium, qu'une nouvelle et plus foudroyante épidémie s'abattit sur l'île. Il ne s'agissait plus d'une végétation parasite, mais d'une invasion d'insectes. Le phylloxera s'installant au pied des ceps suçait leur sève vitale et les tuait net.

Vaincre ce nouveau fléau parut impossible. Un seul remède s'imposait : importer d'Amérique, terrain d'origine du phylloxera, des ceps américains qu'un long contact avec le parasite devait avoir à peu près immunisé.

Les plants américains offrirent un double avantage aux viticulteurs qui étaient assurés, pour quelques années du moins, contre le phylloxera, et pouvaient espérer un plus grand rendement que des vignes du terroir. Toutefois, les vins qu'ils produisaient étaient très acres et ne se bonifiaient pas en vieillissant.

Cependant, en employant, par greffes, les plants américains, plus résistants à la maladie, on s'assurait le bénéfice d'une grande vitalité en gardant les qualités des espèces originaires de l'île.

Quand les raisins sont mûrs, habituellement en septembre, ils sont récoltés et portés à la plus proche « lagar », cuve de bois qui est emplie, sans distinction, de raisins blancs et de raisins noirs. Ils sont fou-

lés par une demi-douzaine d'hommes qui dansent, pieds nus, aux sons d'une guitare jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un gâteau de pulpes humides de pépins et de rafles.

Tout le jus de la vigne ayant été transvasé dans un grand foudre en chêne, ou dans des outres en peaux de chèvres, les résidus humides sont pressés sous une planche de bois forcée par une énorme poutre qui tourne autour d'une gigantesque vis, en bois également.

Le vin nouveau, ou « Mosto », est conduit aux entrepôts de Funchal aussi vite que possible. Les foudres sont transportés soit par les sleedges, que tirent des bœufs le long des routes caillouteuses, soit par la mer.

Le Mosto, dans les caves, fermente et devient le « Vinho claro » ou vin nouveau.

Le vin nouveau est alors traité par la chaleur dans des chambres chaudes portées à la température de 100 à 160° suivant divers procédés. Le principe est que plus la température est élevée, moins long doit être le temps de fermentation, et réciproquement. Le vin cuit est alors recueilli sous le nom de Trasfegado.

Alcoolisé, fortifié par une addition de 10% d'alcool pur, il devint le « Vinho generoso ».

Les vins généreux doivent être mélangés entre eux et avec les vins plus anciens et de crus différents, puis abandonnés à ce grand maître, le Temps, pour se bonifier.

Les autorités portugaises exercent une étroite surveillance pour éviter la fraude. Les entrepôts sont continuellement inspectés de sorte que chaque propriétaire est contrôlé par la douane et les réserves sont vérifiées périodiquement. Les vins ne peuvent être admis dans les entrepôts qu'en la présence d'un inspecteur du gouvernement et tous les vins doivent passer par la douane où des échantillons sont prélevés pour des analyses.

Les vins de différents districts et de différents crus sont si variés, et les quantités de chaque qualité sont si petites, que les vins de Madère sont difficilement contrefaits. Chaque propriétaire a sa qualité qu'il maintient par un coupage judicieux de crus variés afin de conserver un vin d'égale teneur.

La longévité des vins de Madère est étonnante. Un vin vieux de plus de cent ans n'offre aucun signe d'infériorité. De tels produits sont très rares, mais Madère, qu'on peut appeler le pays du vin vieux, justifie la réputation que le passé lui a donnée.

LES ATTRACTIONS DE MADERE

Madère, Luna-Park ? Rien ne me paraît plus juste. On quitte le navire, mouillé en rade, à bord d'une chaloupe qui nous dépose sur un quai où viennent nous recevoir des marchandes de fleurs, en costumes nationaux, à larges robes rouges à volants, et en petites bottes blanches : des marchands de dentelles et de meubles en osier... et des conducteurs de chars à bœufs. Car ici, le pavage des rues et le macadam sont remplacés par de petites, toutes petites pierres rondes, noires, primitivement pointues, mais dont les saillies se sont peu à peu érodées et arrondies sous le frottement des patins des sleedges et des chars à bœufs, communément appelés carros.

Madère n'a pas, ou si peu que rien, de routes plates et droites. Des pentes raides, partout. La ville de Funchal elle-même est faite de rues à obstacles, dont l'une, particulièrement raide et tortueuse, est très expressivement nommée la rue des Difficultés. Cela fait assez penser à quelque illustration destinée à accompagner le joli conte d'Alphonse Daudet, le *Curé de Cucugnan*. Je n'imagine pas autrement les chemins que dut emprunter, pour aller rechercher ses ouailles, le malheureux curé descendant du Paradis au Purgatoire et du Purgatoire en Enfer.

Pendant fort longtemps, le bœuf fut le seul animal de trait rapide à Madère. On l'attelait pour les montées. On le supprimait à la descente. Chars et traîneaux redégringolaient tout seuls de la montagne à la mer. Aujourd'hui, Madère a quelques automobiles. Mais dans cette île qui ne vit que du tourisme et de ses industries, on a conservé tout un attirail et tout un programme d'attractions minutieusement exécuté à l'occasion de l'escale de tout grand paquebot. Voici ce programme. Vers neuf heures du matin, débarquement de la caravane. On monte en auto, sur le « Pico dos Barcellos », d'où l'on jouit d'une vue très étendue

et vraiment admirable sur le versant méridional de l'île et sur le petit archipel des « îles désertes ». Une demi-heure après, on vous ramène à Funchal. On vous entasse dans le chemin de fer du Monte qui, tout soufflant et peinant sur sa crémaillère, vous dépose, vingt minutes après le départ, sur un petit plateau taillé à mille mètres d'altitude. Pendant tout le voyage, des gosses courent tout le long de la voie ferrée, qui réalise pourtant de fort appréciables pourcentages de côtes, et vous lancent des fleurs. Vous déjeunez en haut, dans un fort élégant restaurant où un jazz vous étourdit. On vous installe ensuite, par deux ou par trois, suivant votre corpulence, dans ces fameux sleedges, sortes de paniers carrés, montés sur patins, et que vont retenir deux Madériens, vêtus de toile blanche, chaussés de petites bottes de cuir et coiffés de canotiers. En moins d'un quart d'heure, vous rentrez à Funchal. Mais le bois des patins chauffe ? Qu'à cela ne tienne ! Le graissage est prévu. Deux ou trois fois, pendant ce voyage, l'un des deux pilotes tire, de sa poche, un chiffon graissé et le pose par terre. Votre tobogan, en l'écrasant, se retape, se ragaillardit et se refroidit. L'opération est faite pour chaque côté séparément et le chiffon est soigneusement récupéré.

Cinq minutes d'arrêt à Nossa Senhora do Monte, village agrippé au flanc de la montagne, à 600 mètres d'altitude, et dont la petite église conserve, à côté d'une statue miraculeuse, le tombeau du dernier empereur d'Autriche, Charles, qui fut exilé à Madère, où il mourut en 1922.

Et les sleedges reprennent vers Funchal leurs courses vertigineuses.

Le programme de ces attractions est couronné par une promenade en ville, dans les chars à bœufs d'un pittoresque un peu macabre. Ils ressemblent à des corbillards.

Le temps de faire quelques emplettes, d'acheter de ces dentelles ravissantes, laborieusement brodées par toutes les femmes du pays, d'échantillonner, de quelques bouteilles de Madère, nos caves de gourmets, et le navire repart... C'est le soir.

Alors, le coup d'œil est féerique. Un morceau de ciel clair s'agrafe à la montagne. Partout, les feux des

maisons accrochées au Monte, et, en bas, le collier des lumières de Funchal.

Madère illuminée et quittée dans les cris de ses vendeurs et camelots agrippés jusqu'à la dernière minute, dans leurs barques chargées à couler, aux échelles du navire, en marche, déjà, vers d'autres horizons, est l'un de mes plus brillants souvenirs.

Maurice RICORD.

3^{me} PARTIE

Cluny et le Portugal

Il n'est certes pas possible de s'étendre ici suffisamment sur les origines et les ascendances européennes de la fameuse abbaye de Cluny. Cependant, nous estimons pouvoir répéter avec l'historien français André Chagny qu'il appartenait à l'Ordre de Cluny de remplir « la mission de conserver au monde, avec toute son extraordinaire variété, l'héritage religieux, politique et scientifique des temps carolingiens ». En effet, l'abbaye de Cluny fut un des guides de la Chrétienté surtout à l'époque où le Portugal est devenu une nation ; à cette époque aucune puissance ne pouvait lui être comparée ni en prestige, ni en grandeur. Son influence s'étendait à toute l'Europe, et l'Eglise trouvait en ces « moines noirs » les meilleurs agents de son rayonnement à l'extérieur.

On a beaucoup écrit sur le véritable caractère des relations de la Papauté avec l'Abbaye. Il nous semble, à nous, en dernière analyse, qu'elles se sont alors prêté réciproquement les plus inestimables services. Rome apportait à Cluny, aux heures d'incertitude, la sanction décisive de son autorité ; Cluny assurait à Rome, aussi souvent que les circonstances l'exigèrent, le concours précieux de son pouvoir établi sur toute l'Europe. C'étaient deux forces prodigieuses en étroite collaboration. Rome prisonnière de son rôle de la défense du Spirituel ; Cluny, par la nature même de sa mission, plus en contact avec les pouvoirs temporels ; mais dominées l'une et l'autre par une même idée : la réorganisation d'une société à laquelle il appartenait de réagir contre les influences dissolvantes qui la pressaient de toutes parts afin d'assurer la paix et, avec la paix, l'équilibre qui lui était indispensable.

La formation du Portugal, comme le fit observer le professeur Mendes Corrêia, venait « de très loin » :

elle ne lui donnait pas « l'aspect juridique, la forme extérieure d'un Etat autonome, d'un royaume avec son monarque », mais accusait déjà nettement sa physionomie générale. C'était sur cette magnifique matière première qu'allait s'exercer l'influence stimulante de l'Eglise. Nous pourrions peut-être, pour la définir, adopter la distinction suggérée par le Dr. Bernado Coutinho : l'influence de l'Eglise dans la formation du Portugal fut tour à tour directe et indirecte. « Indirecte quand elle prit pour instrument la congrégation de Cluny, directe quand le Pape l'exerça par ses légats, reconnaissant l'indépendance du Portugal contre les efforts du Léon et de la Castille. » Distinction évidemment subtile, parce qu'il n'est pas facile de tracer une ligne de séparation entre les forces en jeu dans la formation de notre autonomie. Mais nous pouvons fort bien l'accepter comme base de discrimination entre les divers agents qui servirent successivement un si haut dessein.

Si la direction de Cluny était sensible en toutes les affaires de l'Europe, elle ne se manifesta en aucun lieu avec plus d'intensité que dans la péninsule hispanique.

Le mouvement de la reconquête obligea plus d'une fois les pays espagnols à solliciter l'aide de l'Eglise et, nous ne l'oublions pas, le concours de la France qui elle, ainsi que le souligne quelque part le professeur Jorga, se trouvait à l'arrière-plan de tous les mouvements politiques de l'époque. Le progrès de la reconquête plaçait les conducteurs de la lutte contre les Sarrazins sous la dépendance visible de Cluny, car c'est par l'intermédiaire de la fameuse Abbaye que furent obtenus tous les secours nécessaires.

Cluny donna aux guerres de la reconquête le caractère spirituel qui lui manquait à l'origine ; mais en même temps, avec cette intuition extraordinaire, elle donna à la Péninsule un ordre politique qui, à notre avis, dénote clairement la méthode appliquée dans les Etats du Nord-est et de l'Ouest de l'Espagne.

Quelques historiens notoires, comme le professeur Erdmann, considèrent que le seul objectif de l'Eglise, pouvait être « une concentration de toutes les forces pour combattre les Infidèles ». Pourtant, cet objectif n'était nullement contraire à ce que nous appelons l'ordonnance politique de la Péninsule puisque —

comme le dit Menendez Pidal — le fractionnement de l'Espagne ne fit que multiplier et stimuler d'efficaces initiatives.

Quand, à propos de la politique adoptée dans la péninsule par l'Eglise, ou par ses intermédiaires clunisiens, on marque un certain étonnement de ce qu'il n'a pas été essayé d'assurer l'unité nécessaire à la lutte contre les Sarrazins, cette objection nous paraît toujours puérile. Parce que, en premier lieu, l'Eglise ne pouvait favoriser des aspirations qui n'avaient encore aucun contenu réel; ensuite, parce que la proximité de l'ennemi réunissait invariablement sous la bannière de la Foi tous les Etats chrétiens de la Péninsule. L'unification politique n'était pas une condition indispensable de l'unité spirituelle, et on comprend ainsi parfaitement que, dans les Croisades de l'Occident, l'Eglise n'ait pas eu d'influence sur les particularismes péninsulaires.

Les intérêts et les vœux de la France concordaient alors pleinement avec l'action de l'Eglise.

Les Etats de Léon et de la Castille étaient déjà forts et puissants quand, au milieu du XI[e] siècle, la reconquête s'ébauchait dans le nord-est de l'Espagne. La France concentra d'abord, naturellement, son attention sur les régions septentrionales de la péninsule et s'appliqua à les organiser et à consolider leur autonomie. « Des vingt-sept croisades françaises qui, — rappelle Boissonnade —, vinrent dans la péninsule ibérique entre 1017 et 1148, vingt-deux avaient pour objet la libération des Chrétiens de Navarre, d'Aragon, de Catalogne, des Baléares, de Valence et de l'Andalousie orientale. » Mais, outre son activité militaire, la France se souciait aussi de pénétration spirituelle. De la métropole de Cluny partaient des légions de moines enflammés de zèle apostolique à qui incombait la réforme des monastères d'Espagne, se faisant agents « de la civilisation chrétienne et française ». Sans que pour cela on doive oublier, comme le souligne encore Boissonnade, une autre de leurs qualités, celle de promoteur d'une « discipline politique et sociale ».

Ce fut cette triple action — (militaire, religieuse ou diplomatique, selon les circonstances) — qui fit, des Etats du sud des Pyrénées, de fortes unités de l'équilibre péninsulaire et qui conduisit à la proclamation

de l'indépendance du Portugal, fondée déjà solidement sur ses propres tendances.

L'époque dont nous parlons, suivant une observation de l'éminent historien A. Fliche, fut précisément celle où la Bourgogne prit une part importante dans les négociations du *regnum francorum*. Eudes 1°, frère du comte D. Henri, était un ami dévoué du roi de France et intervint souvent dans sa politique diplomatique. Il accompagna les comtes Henri et Raymond quand ceux-ci, aux environs de 1087, partirent pour la Péninsule avec l'expédition qui, sur l'ordre de Philippe Ier, accourut à l'appel d'Alphonse VI après le désastre de Sacralias. Et, avec les deux comtes de Bourgogne, il rendit visite à la reine D. Constança, qui était la tante des princes et la nièce du grand Abbé Hugues de Cluny.

Durant la visite qu'ils firent en Léon, le mariage de Raymond avec Urraca fut conclu sur l'heure, et selon toutes probabilités également, celui de Thérèse avec le comte Henri. Un historien espagnol note, non sans une ironie amère, que ce fut « l'unique résultat de la Grande Croisade ». Nous, Portugais, nous devons considérer qu'elle fut pour nous de la plus exceptionnelle importance.

Il ne m'appartient évidemment pas de raconter dans les limites d'un court article, l'histoire de la vie et de l'œuvre du comte Henri de Bourgogne ; nous connaissons d'ailleurs les termes dans lesquels fut conclu avec son cousin Raymond le partage des territoires que leur léguait leur beau-père: personne n'ignore la sagacité avec laquelle on entreprit alors la création d'une Eglise portugaise capable de consolider sa politique autonome ni comment, après la mort d'Alfonso VI, on usa de la diplomatie la plus intelligente pour maintenir l'équilibre dans la péninsule. Tout, dans l'action du glorieux prince, toujours aidé et averti par Cluny, justifie le jugement que formula à son sujet le grand historien portugais Herculano, quand il affirme que ce prince venu dans la péninsule y fut le véritable fondateur de notre indépendance.

Henri de Bourgogne, appuyé sur la volonté des Portugais et servi par la situation extrêmement propice du territoire qu'il gouvernait, sut tirer des circonstances extérieures tout ce qui pouvait y favoriser la

nationalité naissante. Il a ainsi posé, lui-même, la première pierre de ce qui devait être sous peu le Portugal, et il réalisa cette œuvre avec une ardeur et une fermeté si grandes qu'après huit siècles, c'est encore sur elle que repose le plus solide et le plus beau des édifices.

Luiz Vieira de Castro,
de l'Académie d'Histoire.

Quelques Aspects des Rapports Intellectuels franco-portugais

Cher Jean Ballard,

Vous m'avez demandé de résumer, pour un numéro que je me félicite de vous voir consacrer aux Centenaires Portugais, quelques aspects des rapports intellectuels entre la France et le Portugal.

Vaste besogne, pour laquelle un de vos Cahiers tout entier ne suffirait pas ! Au surplus, besogne préparée déjà par de nombreux travaux antérieurs qu'il n'est point nécessaire de rappeler ici. Je pourrais suggérer à vos lecteurs de se reporter aux traités d'histoire ou de littérature comparée qui, avec un inégal bonheur, ont résumé le développement des faits historiques au Portugal, depuis les huit siècles dont on fête précisément l'aube en 1940; ou leur conseiller — pour aboutir plus vite — de se reporter d'abord à l'article essentiel que G. Le Gentil, doyen des études portugaises en France, publia voici une dizaine d'années (1). Il y résume avec autant de science que d'appréciable concision cent aspects de ce problème, et passe en revue tous ceux de nos compatriotes qui, depuis Henri de Bourgogne, se sont consacrés au Portugal ou attachés en France à étudier les choses portugaises et à les faire comprendre dans notre pays: moines bâtisseurs ou guérisseurs, clercs humanistes, premiers épistoliers contemporains du Roi-Soleil, encyclopédistes soucieux des mœurs des nations étrangères ou émus par l'injustice de la Providence. (2).

A cette revue rapide s'ajoutent sans cesse des noms

---

(1) *Bulletin des Etudes Portugaises* de l'Institut Français au Portugal — Lisbonne 1932, 1er Volume — Fasc. I.

(2) Cf. *Voltaire:* « Le tremblement de terre de Lisbonne », Paris 1756.

et des faits nouveaux. Voici deux ans qu'Hernani Cidade, titulaire de la chaire de littérature française à l'Université de Lisbonne, présenta dans la *Revue de Littérature Comparée* (1) Dom Bluteau qui fut l'un des prophètes actifs de l'Encyclopédie française en terre portugaise.

G. Le Gentil a précisé le rôle de Nicolas de Grouchy comme traducteur en 1553 des « *Premières Lettres de l'histoire de l'Inde* » de Fernand Lopes de Castanheda, cent ans après leur publication à Lisbonne (2).

Récemment Henri Lacape, précisant dans un travail trop peu remarqué (3), quelques aspects du rôle qu'avaient joué Richelieu et les Français dans le mouvement de Restauration de 1640 (4), — dont les fêtes de 1940 rappellent pompeusement le troisième centenaire, — a en outre apporté à son tour une utile contribution à l'étude, toujours inachevée, des *Lettres à la Religieuse Portugaise*, que prisait fort Rousseau. On sait que la solution du mystère de ces Lettres échappe toujours aux chercheurs ; leurs thèses et leurs efforts ont apporté une appréciable contribution au progrès des contacts, sur le plan des idées et des sentiments, entre nos deux pays.

S'agit-il du fameux Jacome Ratton, ce curieux commerçant français, naturalisé portugais, dont le rôle fut grand dans la capitale reconstruite par Pombal ? Son nom n'est-il pas resté celui d'une place de Lisbonne ?

Depuis la guerre de 1914-1918, l'étude des rapports intellectuels entre nos deux pays s'est poursuivie en fonction de l'initiative portugaise ; il y faudrait tout un chapitre d'énumérations, de notes bibliographiques et d'analyses, dont la sécheresse obligatoire me désarme d'avance. Français au Portugal, Portugais amis ou férus de culture française, lusophiles ou « francésistes »... que de thèmes à développer sous cette vaste rubrique !

Voulez-vous donc, mon cher Ballard que, pour n'ou-

---

(1) N° spécial, consacré au Portugal — Paris, 1937.
(2) Cf. *Bulletin d'Etudes Portugaises* — fasc. I, 1937.
(3) « La France et la Restauration Portugaise », Paris 1940.
(4) Cf Eduardo Brazao — « Relance da historia diplomatica do Portugal » Lisbonne 1940.

blier point l'an 1940, nous prenions le problème sous l'angle de l'heure ? Laissez-moi dire à vos lecteurs, avec un peu de pédantisme, que rien ne vaut une bibliographie, que rien ne la remplace, et que, depuis un an, grâce à l'*Institut Portugais pour la Haute Cúlture*, grâce au *Secrétariat de la Propagande Nationale*, grâce aussi, un peu, à l'*Institut Français*, le Chanoine Bernardo Coutinho (1), a pu enfin publier l'instrument nécessaire à l'histoire des rapports entre nos deux pays. Sa « Bibliographie franco-portugaise » (2) énumère, depuis 1468, quelques 2.912 titres d'ouvrages et articles français sur le Portugal. On a dit, on redira, les insuffisances de ce premier essai, basé essentiellement sur les richesses de notre Bibliothèque Nationale ; on n'en dira pas assez les mérites. Sans un tel instrument de travail, comment retracer l'histoire et la courbe des liens entre les élites spirituelles, les cent hasards et curiosités inattendus qui multiplient les passerelles entre ces deux domaines ?

Je ne résiste pas au désir de dire à ceux de mes lecteurs qui n'auront pu encore consulter en détail ce savant ouvrage que, dès 1468, le Portugais Vasque de Lucène, précepteur à la cour des Ducs de Bourgogne au temps de Charles le Téméraire, traduisait en français « La vie d'Alexandre le Grand », de Quinte-Curce, — d'après un manuscrit dont la Bibliothèque Nationale conserve plusieurs copies — qui devait être rééditée en 1534 à Paris ; qu'en 1560 commençait à Paris, chez Estienne Groulleau, la publication en 24 livres successifs de « l'*Amadis des Gaules*, mis en françoys par le Seigneur des Essarts », sujet passionnant pour l'étude des grands thèmes médiévaux à circulation internationale ; et que, dès 1580, Simon Goulard publiait pour Antoine Chuppin une première *Histoire du Portugal, contenant les entreprises, navigations et gestes mémorables des Portugallois, tant en la conqueste des Indes orientales par eux découvertes, que guerres d'Afrique et autres exploits de* 1485 *à* 1578, pre-

(1) Professeur au Grand Séminaire de Porto, auteur déjà connu de travaux littéraires, notamment sur Camoëns et la France — Cf. article paru dans le N° consacré au Portugal par la *Revue de Littérature Comparée*.

(2) 409 pages — Porto 1939.

mier traité d'une série où l'histoire écrite à la mode scolastique, classique ou encyclopédique, apporta à notre pays et aux Portugais eux-mêmes, un tableau des hauts-faits et des valeurs de leur passé.

En feuilletant cette Bibliographie, nous pourrions peut-être en 200 pages de votre revue esquisser le début d'une histoire des rapports intellectuels entre nos deux pays. Voulez-vous que nous la considérions comme faite, que nous considérions comme acquise l'affirmation qu'entre la France et le Portugal les liens de curiosité, de connaissances, ont mûri la conscience d'une sincère et réciproque solidarité, établie à travers les siècles par l'œuvre d'hommes de cœur et d'esprit ? Le sentiment d'une certaine communauté dans les façons de voir et de sentir, et de grandes aspirations d'intérêts supérieurs, est indéniable et, si j'en avais le loisir, c'est ici que commencerait cette étude...

Si l'on évoque les entreprises bourguignonne et clunysienne du XII[e] siècle — époque où le sentiment national n'avait pourtant pas la même netteté et la même importance que de nos jours, tout en s'affirmant déjà de façon sensible — on comprend que nos sculpteurs ou nos humanistes médiévaux aient pu, dans une grande époque d'internationalisme spirituel et chrétien, se trouver à l'aise dans les ateliers ou les chaires de Lisbonne et de Coïmbra, comme leurs confrères portugais s'adaptaient au Collège de Guyenne, dont un Gouveia fut le réformateur.

Si l'on tient compte du rôle, dans les comptoirs de Bordeaux et du Havre, des Portugais venus de gré ou de force (1), on imagine le progrès chez nous des thèmes portugais et d'une certaine lusophilie à quoi la littérature fait écho. Molière, dans les *Plaisirs de l'île enchantée,* loue les oranges de Portugal que Le Grand-d'Aussy relate avoir vues sur sa table, et que Colbert citera dans ses lettres.

A partir du classicisme et de l'Encyclopédie, le problème se nuance. La légende de Pedro et d'Inez de Castro, chapitre sanglant de la haine et de la méfiance qui se sont cristallisées, de siècle en siècle, entre le Portugal et l'Espagne, avait été adaptée à la scène française par Houdard de la Motte (1723). Ce dernier, en

(1) Cf. A. de Carvalho *Histoire de la Colonie de Bordeaux au XVI[e] Siècle,* Aveiro.

quête de livret, avait mal pressenti le véritable caractre de ce drame. Il l'avait réduit aux proportions d'une intrigue amoureuse de cour, au goût du jour (1).

J. X. Valladares, dans sa *Sylva Poetica*, inaugure à Lisbonne (1739) une critique littéraire néo-classique, inspirée de Boileau, avant la fondation de l'Arcadie lusitanienne (2). Scribe empruntera à l'histoire portugaise deux livrets d'opéra, de même que Meyerbeer situera Vasco de Gama dans son *Africaine*. Par hasard ou par caprice, Mme de Staël ajoute à la suite de ses adorateurs le duc de Palmela, qu'on a voulu retrouver dans « Corinne » sous les traits de lord Oswald. Savez-vous que les lettres de cette amoureuse professionnelle au beau duc attendent dans les vastes salles de la bibliothèque du Palais Palmela, près de Lisbonne, qu'un courageux éditeur les sauve de l'oubli et... des vers d'Estremadura ? Nous préférerions, quant à nous que l'on pût retrouver les lettres du duc, si d'aventure elles ajoutent à des thèmes sentimentaux quelque écho de la vie « lisboète » de ce temps, quelque appréciation sur les contemporains ou sur les problèmes où, peu à peu, s'enlisait la Monarchie.

Cependant, en 1898, de grands noms français, Sully-Prudhomme, Saint-Saëns, Loti, Massenet, Daudet, Mallarmé, souscrivaient à côté de la reine Amélie, un recueil d'hommages pour le quatrième centenaire de Vasco de Gama et de la découverte de la route maritime de l'Inde (3).

De bien curieux problèmes apparaissent, dès qu'on approfondit un peu ce mystère. Voici une lettre de la reine de Portugal, Marie de Savoie-Nemours, à propos du mariage de Constance de Rohan avec le comte de Ribeiro Grande (4). La reine nous fait part de ses observations sur les maris d'Espagne et d'Italie et constate qu'elle-même est « aussi maitrisse icy que la reine d'Espagne l'est peu en Espagne », et elle fait un charmant éloge de son jeune candidat — le neveu de l'archevêque de Lisbonne — à la main de sa cousine, la princesse de Soubise, « charmante et non pa-

(1) Cf. Marcel Dany : *Inez de Castro, Bulletin d'Etudes Portugaises*. Tome IV, Fasc. 1, 1937.

(2) *Bulletin d'Etudes Portugaises*. Tome VI. Fasc. 2.

(3) Cf. Lionel de Roulet, dans le « *Journal de Faro* », avril 1940.

(4) Publiée dans le *Bulletin des Etudes Portugaises*. Tome VI. Fasc. 2, 1939.

reille amie ». Ou bien, cette « Relation du voyage du marquis de Torcy en décembre 1684, de Lisbonne à Madrid » — relation curieuse et précise, qui décrit les étapes, les entremêlant de souvenirs d'histoire. Malheureusement, son compagnon de route, qui signe Guillart, semble bien plus soucieux de l'état des forteresses et de l'attente d'engagements militaires entre les deux pays, que de tous les problèmes humains, esthétiques ou moraux que poserait cette pittoresque randonnée.

J'oserai presque dire que l'essentiel reste encore à écrire sur ce sujet. Il s'agit, en somme, de rechercher, de savoir ce qui explique particulièrement les contacts entre la France et le Portugal, ce qui a fait, de siècle en siècle, et continue à faire de nos jours, — en dépit de graves difficultés, tour à tour historiques, économiques ou politiques, — le facile établissement, l'essor, la profondeur de la compréhension entre nos deux peuples. Les affinités qui portent les Portugais vers la France sont beaucoup plus accentuées, il faut le reconnaître, qu'en sens inverse.

Cette inégalité même, cette sorte de déséquilibre, dont nous sommes bénéficiaires, n'est pas sans poser quelques problèmes pour l'avenir, car les peuples, comme les individus, se lassent d'aimer sans être aimés, et plus d'un Portugais de marque nous reproche courtoisement, mais à bon droit, que notre pays, béatement satisfait de savoir qu'on l'aime, semble ignorer de plus en plus qu'il lui faudrait savoir étudier et apprécier ses amis étrangers. Je voudrais conseiller à vos lecteurs, et tout d'abord à tels de nos gens de lettres, de lire de près — car nous l'avons traduite en français pour eux, — la toute dernière conférence de José Osorio de Oliveira, l'un des esprits les plus lucides de l'actuelle génération portugaise (1). Il y résume avec à propos les étapes de sa prise de connaissance de notre culture. Il y explique pourquoi il en est tributaire sans en être féru, comment il y consent sans perdre sa conscience de Portugais, et, surtout, il précise avec opportunité (avec peut-être le soupçon d'exagération qu'explique une légitime amertume), que ses confrères et lui ne trouvent pas, auprès de nos gens

(1) *Une culture française,* publié dans le Bulletin d'Etudes Portugaises T. VII, Fascicule 1. Lisbonne, 1940.

de lettres, le désir de compréhension, qui seul encouragera demain l'élite portugaise à rester passionnément attachée à la culture française.

Si j'en avais le loisir, et la place dans vos colonnes, c'est précisément l'aspect positif de ce problème que je voudrais souligner. On pourrait se demander, à juste titre, pourquoi les Portugais, alliés séculaires de l'Angleterre, solidaires d'elle par toutes les attaches de leur commerce et de leur vie économique, ne lui réservent pas le dixième des échanges intellectuels qu'ils conservent et intensifient avec la France ? Trouvent-ils dans notre tempérament, dans notre caractère national, fait de confiance, d'un peu d'imprévoyance et de scepticisme souriant, les bases d'une sympathie séculaire ? Il y a là, certes plus de traits communs réels que dans le parallèle esquissé sur les rapports luso-allemands par le professeur Gustave Cordeiro Ramos, dans le volume publié l'année dernière par l'*Institut Ibero-Américain de Berlin*. Il y souligne, après avoir invoqué l'ancienneté des relations d'ordre militaire, puis scientifique et littéraire, entre l'Allemagne et le Portugal, qu'elles peuvent s'expliquer par « certaines affinités entre les deux pays ; ainsi, le goût de l'aventure, la curiosité pour les pays et les êtres étrangers, un vigoureux idéalisme, allié à un grand sens des réalités, un sentiment chevaleresque et une conception héroïque de la vie » (p. 128). Entre la France et le Portugal, la chaîne est plus solide !

Comment expliquer, si l'on ne tient compte d'affinités moins doctrinales, moins générales, plus sensibles et plus vivantes, entre l'âme portugaise et l'âme française, le cas de ces milliers de Portugais de presque toutes les classes qui, malgré la différence des cultures, apprennent le français et continuent à le parler, à préférer parfois nos journaux et nos livres aux leurs, et semblent tous habitués à comprendre les nuances de notre pensée aussi bien que nous-mêmes, à se sentir à l'aise dans nos problèmes littéraires ou nos débats politiques ? Les grands mots de Culture Occidentale, de formation chrétienne, de solidarité latine ou méditerranéenne n'aident que partiellement à résoudre ce problème. Il y a incontestablement dans l'âme portugaise — si l'on donne à ce mot toute l'imprécision de sens qu'il conservait pour Des-

cartes — un élément impondérable et tout-puissant qui, en dépit de mille difficultés et d'impardonnables erreurs de notre part, conserve, en cet an de grâce 1940, à notre passé et à nos créateurs, à nos représentants de choix, comme à la moyenne de nos insupportables touristes et de nos enquêteurs superficiels, une réserve de compréhension, une possibilité de sympathie, un renouveau d'affection qui caractérisent tout spécialement les rapports entre nos deux peuples.

J'ai conscience, mon cher Ballard, d'avoir à peine effleuré le problème, mais comment l'approfondir dans l'impitoyable brièveté de délai que vous me fixez ?

Laissez-moi conclure par un souvenir tout récent.

Nous venons d'inaugurer à Leiria, grâce à des concours portugais dévoués, une exposition de livres français (1). Imaginez une grosse bourgade admirablement tenue, au pied d'un château-fort qui fut la première résidence somptueuse des rois de notre dynastie de Bourgogne ; une cathédrale trapue, qu'encadre, au printemps, la verdure d'admirables arbres de Judée. Au détour des rues qui y mènent on s'attend à voir apparaître l'abbé Amaro, héros d'un curieux roman du grand narrateur portugais, Eça de Queiroz, roman paru à Lisbonne sous le titre : « La faute de l'Abbé Amaro » — un peu avant que Zola n'ait publié à Paris : « La faute de l'abbé Mouret », au thème et à la tendance singulièrement parallèles.

Derrière l'abside de cette cathédrale, une bibliothèque municipale, — ses fenêtres largement ouvertes sur le pittoresque vacarme d'un marché régional — vient d'exposer publiquement pour ses citadins une collection d'ouvrages classiques français qui, certes, ne ferait pas pâlir d'envie notre Bibliothèque Nationale, mais qu'il serait difficile de rencontrer dans bien des cités françaises de même importance.

Pourquoi toutes ces éditions de bon goût, venues des fonds de couvents, du legs de quelque chanoine ou prieur de campagne, des confiscations de l'Inquisition ou de l'évêché, ou grâce à quelque avisé donateur ? Pourquoi, d'auteur en auteur, et de siècle en siècle, cette continuité dans les curiosités ? Pourquoi, si l'on

---

(1) Cf. le Catalogue publié par la *Biblioteca Erudita* de Leiria, 53 pp. Leiria 1940.

en croit les rayons innombrables chargés de rituels, de sermonnaires et de centaines de livres d'éducation et de réflexion religieuses, le clergé de tout un diocèse s'est-il plongé dans l'étude de nos idées dans les textes français, en langue française, à l'époque où l'Europe frémissait de l'impiété de notre Encyclopédie ? Pourquoi les moins brillants, les moins passionnants de nos auteurs ont-ils, ici comme dans tant d'autres bibliothèques portugaises, trouvé une si large audience?

Eça de Queiroz devait se plaindre de cette manie de culture française ; et parmi tant d'autres aujourd'hui, Osorio de Oliveira, réfutant précautionneusement le soupçon de « francésisme » que l'on pourrait formuler à son égard, atteste, une fois encore, qu'il y a bien quelque chose de spécifique, d'unique et d'exclusif dans l'inter-pénétration et dans l'attachement séculaire de nos deux mondes spirituels.

A l'heure actuelle, le Portugal exalte, dans le calme intérieur et la confiance en son destin pacifique, huit siècles d'une histoire à laquelle, de page en page, nous sommes associés. La constatation de cette solidarité est réconfortante; espérons qu'elle éclairera en nous la conscience de nos devoirs.

Il y a quelques semaines paraissait à Lisbonne (1) un recueil d'*Hommages à la France*, associant des noms aussi différents que seraient chez nous ceux de Mauriac et Durtain ou Duhamel ; Abel Bonnard, Eve Curie, Jacques Thibaud, le Gouverneur général Brévié, André Siegfried, viennent d'être l'objet de témoignages d'estime et de sympathie qui, au delà des phrases et en dépit de la neutralité, attestent la communion spirituelle de nos élites, entre le 3 septembre 1939 et le 30 mai 1940.

L'Association des Artisans de Coïmbra, le Club Sportif de Leiria, le Séminaire Episcopal de Porto, l'Association d'entr'aide à la Croix-Rouge française en Algarve et cent autres faits, témoignent tour à tour de leur chaude sympathie pour notre pays en guerre. L'Académie des Sciences célèbre Racine, et même Dupont de Nemours... Nous ne saurions, sans

(1) Seperata du Bulletin de l'Institut Français, t. VI, fasc 2. Lisbonne 1939.

injustice et sans péril, ignorer plus longtemps cette émouvante fraternité.

Je voudrais, pour conclure, exprimer ici un vœu, par l'intermédiaire de vos Cahiers.

Que cette guerre malheureuse ne nous fasse pas oublier les frontières de nos conquêtes spirituelles, et que, si nous devons craindre qu'elles soient parfois menacées — en partie par notre faute — nous sachions garder le souvenir constant et agissant de ce qui les a permises et justifiées.

Raymond WARNIER,

Lisbonne, 30 *mai* 1940.

La Vocation Universaliste du Portugal

Avoir duré huit siècles à travers les convulsions de l'Europe occidentale, il y a là, à coup sûr, pour un peuple, motif à réjouissance et fierté. Nul témoignage plus explicite ne saurait être souhaité de son droit à l'existence, et mieux, du caractère propre, autonome, original, de ce que j'appellerai sa « conscience de soi ». Mais il est des vieillards qui se survivent, de vieilles gloires qui prolongent leur souffle parce que la Mort, — ou le Destin — les ont oubliés dans quelque coin. On les honore comme des reliques, et dans « reliques », sous le vénérable sens religieux, reparait parfois l'acception primitive de « débris »... D'un tel hommage, on le conçoit, le Portugal vivant n'a cure. Or, il y a quelque péril à hypnotiser uniquement l'attention sur le mérite de cette durée indépendamment de tout ce qui lui confère un sens universel, une valeur dynamique et encore actuelle, une présence toujours efficace dans le cadre de l'humanité; bien autre chose, en somme, que le simple fait de permanence brute. Par ailleurs, les centenaires sont le plus souvent des égoïstes ou des ascètes, c'est-à-dire des êtres qui se sont isolés, et dont leur éloignement du monde a économisé les forces vives. Les plus étrangers à l'histoire portugaise sentiront d'emblée combien cette définition convient peu au pays des Découvertes et de l'Evangélisation, à la patrie-mère du Brésil. Ces huit siècles d'histoire signifient plus et mieux qu'une aventure simplement locale ou même qu'une réussite d'un ordre strictement historique. Voilà ce qu'à mon gré il sied de rappeler à l'attention mondiale — de rappeler, ou d'expliquer, car l'actuel anniversaire glorifie

la permanence d'une tradition bien connue, voire méconnue, hors du domaine des pays de langue portugaise, et d'un terroir, qui, vu de l'extérieur ne semble, ni par ses dimensions, ni par ses ressources, justifier une telle ambition. Et comme, de surcroît — et j'en demande bien pardon aux bergsoniens — la notion de durée s'associe volontiers dans l'opinion commune à celle de la stabilité plutôt qu'à l'idée de mouvement, donc à quelque chose de statique et de limité, il y a quelque paradoxe, et dont il faut d'emblée prendre conscience, à exalter de préférence à tous autres aspects, dans le Portugal huit fois centenaire, sa vocation universaliste.

C'est ici qu'il conviendrait de préciser ce que, en dehors de toute rhétorique intéressée, on peut, on doit entendre par l'universalisme d'un peuple, et, par voie de conséquence, en marge des mythes plus ou moins abstraits qui l'offusquent si souvent, en quoi réside une vocation nationale.

Et tout d'abord, il est clair que l'universalisme d'une nation ne se mesure pas à son degré de présence matérielle dans l'univers humain, à l'espace qu'elle y occupe, même essaimée sur plusieurs continents, ni nécessairement à la trace matérielle qu'elle y laisse. Sans vouloir offenser personne, on sent bien à quel point il serait arbitraire de parler d'un universalisme anglais, hollandais, voire espagnol. Il y a un univers anglo-saxon, un domaine spirituel et esthétique engendré par la Castille ; il n'y a pas un « britannisme », un « hispanisme », assimilables par toutes les races et toutes les civilisations. Le véritable Anglo-Saxon, comme l'Espagnol de pure souche « se pose en s'opposant ». Il se conçoit différent de ce qui n'est pas lui, et l'étranger à son tour perçoit d'emblée cette différence, cette aura subtile qui, tout en le confirmant dans son invincible originalité, l'enveloppe et l'isole, quelque effort qu'il fasse pour se penser lui-même et s'offrir à autrui sous les espèces de l'universalité. Au rebours, l'Italie, synthèse d'une tradition organisatrice du monde, d'une vitalité ethnique actuelle et du prestige du Vatican, l'Italie des trois Rome — antique, fasciste et catholique — propose impérieusement un modèle d'universalisme dont on ne saurait nier la signification, et qu'il correspond

à un instinct naturel de la race, aussi vivace chez un Léonard ou un Vico, aux époques de décadence politique, que chez nos contemporains. Pour la France, on admettra sans peine que l'étendue de ses Empires passé ou présent ne donne pas la mesure de son universalité, que celle-ci résulte d'une présence par l'esprit, qu'elle se manifeste moins par conquête que par séduction, par organisation méthodique que par contagion intellectuelle; et qu'en tous cas, admise ou reniée, elle constitue le grand secret de son pouvoir de rayonnement dans le monde. On en vient ainsi à soupçonner que l'universalisme d'un peuple est fonction de sa manière d'*être* plutôt que de *faire*, bref, de facteurs extra-politiques et non matériels. Certes, la puissance est nécessaire à l'origine, pour donner l'impulsion à un essor qui établira, à travers les continents, les contacts nécessaires. Mais cette puissance n'est guère que l'instrument d'une vocation — nous reviendrons là-dessus — qui la transcende, qui lui est antérieure et qui peut lui survivre. Richesse ou prépondérance, voire même hégémonie, n'impliquent aucunement les garanties ou les conditions d'un universalisme. Les mêmes aptitudes — sinon les mêmes facilités — à se rendre universel, se retrouvent dans le Portugal — disons chez les Portugais — d'un XIXe siècle matériellement décadent comme chez les compagnons de Vasco da Gama. En revanche, une nation ne peut prétendre à exercer son pouvoir d'universalité que si elle est capable de s'assurer la permanence dans le temps, que si elle a su durer en demeurant vivante. Huit siècles d'une indépendance chèrement disputée, maintenue presque sans aucune éclipse, dans un cadre territorial stable et de bonne heure arrêté sous sa forme présente : c'était là, et plus encore pour un petit peuple, la condition préalable de son rayonnement, et surtout le prix auquel il devait acheter le pouvoir de manifester à travers le monde cette étrange aptitude qui lui est propre de se faire « tout à tous ». Les peuples à « systole et diastole », sans cesse incertains de leur propre devenir, n'ont pas le loisir, l'envie ni le moyen d'être présents au monde, d'universaliser leur exemple, d'accomplir leur vocation.

Mais qu'est-ce donc que la vocation d'un peuple ?

Mythe commode servant à tous les usages lorsque exploitée à de certaines fins, cette notion, correctement interprétée, n'en comporte pas moins un contenu riche et vivant. A l'expresse condition toutefois, d'en éliminer toute nuance de déterminisme géografico-historique. Vocation, voué: il semble bien que de tels mots, si on les accentue à faux, soient comme autant d'aveux d'une fatalité inéluctable pliant le libre jeu des facultés humaines à la rude loi de la nécessité ou des événements. A ce compte, le Portugal était voué à rayonner vers la mer, de par sa place sur la carte de l'Europe, l'interposition de l'Espagne longtemps hostile qui l'isolait du reste du continent, la nécessité de consolider sa sécurité en traquant l'envahisseur musulman jusque dans son repaire marocain, les besoins de son économie impliquant navigation et échanges, etc... Brochant là-dessus, quelques considérants sur un plus ou moins vraisemblable atavisme celtique d'attrait pour les espaces, sur l'obsession de la course aux épices, plus le relevé d'un certain nombre de circonstances historiques favorables: et le tour est joué. Que de tels facteurs aient contribué à donner l'impulsion première aux Navigations d'où sont issues les Découvertes, qui songerait à le contester ? Mais ce n'est point ici l'exégèse des Découvertes, tant de fois esquissée par des compétences plus autorisées, que je me propose de refaire. Entre l'exploration du monde par un peuple et la vocation universaliste de ce peuple, il y a une forte distinction à établir et dont beaucoup ne se sont pas avisés. Le Portugal était peut-être voué, au sens matérialiste du mot, c'est-à-dire condamné à découvrir le monde (je dis, peut-être, car d'excellents esprits ne se sont pas fait faute de montrer qu'il aurait très bien pu, qu'il était libre de se choisir une existence rurale et continentale, avec simplement quelques points d'appui voisins, qu'il lui était loisible de continuer la mise en valeur de son sol avec la pêche et le cabotage, et ainsi, de « végéter prospère », dans son coin, plus prospère même qu'après sa grande épopée). Mais, nulle nécessité extérieure ne le prédestinait à laisser une trace vivante et durable, à demeurer, comme je me suis déjà plu à l'écrire, « présent au monde » sous une forme efficace et contagieuse que la

ruine même de sa puissance n'a pu amoindrir. Faut-il répéter une fois encore que l'universalisme d'une nation ne correspond pas, n'est même pas le corollaire obligé de son rêve, ou de ses éphémères réalisations, d'empire universel ? J'irai même plus loin: ceci, qui est l'expansion, me paraît être la conséquence pratique et non la cause déterminante de cela, qui est la vocation vraie. En dépit des légendes romantiques un homme n'entre pas à la Trappe par désespoir d'amour. En dépit des légendes déterministes, un peuple ne s'universalise pas parce qu'à un moment de son histoire il y aurait été obligé pour vivre. La vocation d'un peuple, comme celle des êtres individuels, résulte d'une disposition intérieure, d'un don inné et gratuit, d'une sorte de grâce.

Cette grâce, c'est dans le peuple portugais vivant et contemporain que nous pourrons à loisir en déceler les signes et les effets. Puisque l'universalisme portugais subsiste, c'est que les vertus qui l'ont engendré ne se sont pas éteintes avec la gloire du XVIe siècle; et du reste, un tel rayonnement a besoin, pour se perpétuer, d'un aliment plus substantiel qu'une légende passée, et d'épiques souvenirs. Or, ce peuple de notre temps, je le vois partagé entre un provincialisme péninsulaire, qui tendrait à le replier sur lui-même et un exceptionnel pouvoir de migration et de transplantation. D'une part, le Portugais s'adapte avec la plus étonnante spontanéité aux climats, aux races et aux mœurs les plus divers, que ce soit en Afrique, en Orient, au Brésil, en France, et d'autre part, cette adaptation ne s'accompagne presque jamais d'un fléchissement de son attachement sentimental au terroir natal. L'équivoque *saudade* et son ambivalence reflètent à merveille cette dualité: on a *saudade* à la fois de ce qu'on cherche et de ce qu'on quitte, de l'avenir que l'on désire et du passé que l'on regrette, du foyer et de l'aventure. Mais attention à ce vocable d' « aventure »: gardons-nous de romantiser l' « aventure » portugaise: ce serait lui ôter sa profonde signification humaine. Qu'il y entre parfois une bonne part d'imagination, d'attrait pour l'inconnu, je l'admets. Ce sont là inventions d'intellectuel, ou du moins, qui impliquent un minimum de retour conscient sur soi-même. Or, la très grande majorité de ces « aventu-

riers » sont de solides paysans, bien souvent illettrés et que tous leurs instincts naturels sembleraient devoir immuniser contre une semblable inquiétude. Non, la faculté d'adaptation du portugais tient avant tout à une plasticité innée qui ne s'embarrasse pas de motifs vagues ou abstraits. Le Portugais ne craint pas l'aventure parce qu'il se sent capable de se réenraciner partout, sans jamais rompre tout à fait ses premières attaches terriennes et sentimentales avec la patrie d'origine. Il n'y a là-dessous, ni armature idéologique, ni empreinte d'un système de préjugés, d'habitudes ou d'illusions, mais une certaine manière d'être qu'on pourrait caractériser tout ensemble par une parfaite soumission à l'événement, une grande et objective bonne foi vis-à-vis des types de civilisation étrangers, et la prédominance des valeurs affectives.

Ce dernier aspect résume au fond, tout le reste. Comme d'autres sont des êtres de raison, ou de méthode, ou d'ambitions, le Portugais est un « être de sentiment ». Et si cette disposition entraîne plus d'une faiblesse, qu'il est le premier à reconnaître et à déplorer, elle me paraît du moins le secret de cet étrange mariage en lui de l'attachement fidèle avec la souplesse plastique, tel que je viens de le définir. Parce qu'il est fidèle, il garde un contact souterrain avec une réserve affective originelle, où il ne cesse de puiser de nouvelles forces et qui l'empêche de se « dénaturer », de se fondre dans la masse étrangère, au point de perdre l'originalité propre de sa race. Mais, parce qu'il est plastique, il porte en lui le double don de sympathie: celle que l'on éprouve, celle que l'on inspire (et d'autant mieux, qu'on a su par ailleurs demeurer plus loyalement soi-même). Le Portugais n'a pas besoin de se brimer ni de se comprimer pour s'adapter. Il prend spontanément la forme du milieu humain qui le reçoit, il l'accepte tel quel, il lui fait confiance, il ne se guinde pas sur une perpétuelle conviction de son éminente supériorité (il ne s'humilie pas non plus dans une perpétuelle illusion de sa propre infériorité; chose étrange, le complexe d'infériorité ne joue parfois, en présence de l'étranger, que chez le Portugais non expatrié, chez le Portugais de la Métropole, qui s'improvise alors toute une petite comédie pour surmonter ce trouble pénible à sa fierté,

et pour, comme on dit, « épater l'Anglais ».) Et ce milieu nouveau où il s'est transplanté lui paiera, en gratitude et en attachement, cette instinctive intelligence du cœur, cette loyauté dans les rapports ou les jugements, exempte de partis-pris raciaux, sociaux et intellectuels. Une amitié naîtra, qui consacrera, sanctionnera, enrichira d'un nouvel exemple le prestige de son peuple, démontrera une fois de plus, son aptitude *affective* à s'universaliser.

On a souvent signalé, parfois blâmé, l'indifférence portugaise — j'entends, l'indifférence populaire, réaction spontanée d'une immense majorité — à l'égard du préjugé de race. Ce n'est pas un simple trait de sensualité, ni même uniquement la conséquence d'une servitude imposée par les circonstances de la conquête coloniale. A s'associer avec une femme de couleur, le Portugais moyen n'a jamais vu et ne verra jamais malice, parce que le pigment de la peau n'atténue en rien à ses yeux la qualité de « semblable » qu'il confère sans y penser à tout humain, quelle que soit sa provenance, et aussi parce que cette compagne indigène ne représente pas pour lui le caprice d'un instant, mais bien le signe et presque la garantie, de son acclimatement, de son adhésion à un nouveau terroir (qui ne lui fera toutefois jamais renier du cœur le pays de sa naissance). Il fondera donc sous d'autres cieux, une famille, métisse de peau, mais portugaise et patriote de conviction, consolidant ainsi, du moins dans les colonies, plus efficacement que toutes les palabres, l'unité vivante et humaine du domaine national. Dès le XVIe siècle, Albuquerque faisait de ces mariages mixtes, sanctionnés et régularisés, le fondement d'une politique de fixation de ses comptoirs, lui qui n'avait pour faire face à l'énorme marée humaine de l'Inde, qu'une minuscule poignée d'hommes. Et pour fonder un peuple, en attendant une nation, point ne fut besoin aux pionniers du Brésil, de pratiquer, comme ailleurs, l'extermination de l'autochtone pour essayer de faire place nette. Le légendaire patriarche Joao Ramalho et sa tribu de rejetons indiens lusitanisés donne dès l'origine un exemple qui ne cessera d'être suivi à travers toute l'histoire coloniale, puis impériale du pays le plus vaste et le plus peuplé du Nouveau Monde Austral.

Ce n'est là, bien sûr, qu'un des symptômes, le plus grossier peut-être, de ce que j'appellerai l'instinct d'égalitarisme racial propre aux Portugais. Plus émouvant sans doute et d'une plus haute portée, est le fait que ce pays est le seul au monde qui n'ait, sous les climats les plus divers et chez les races les plus reculées, ni colonies, ni même au sens strict du mot, d'Empire, mais des provinces d'outre-mer. Ici, l'assimilation physique, malgré tout très partielle— disons: une instinctive fraternité, une familiarité attrayante et cordiale ont servi de base à l'intégration des éléments les plus hétérogènes en une même et indissoluble communauté morale. Veut-on plus bel exemple de vocation universaliste ? Ainsi, un Portugal recréé partout où le peuple portugais s'est maintenu sur la surface du monde; recréé dans la race, dans le sentiment, dans la solidarité charnelle et morale avec la Métropole; un Portugal suggéré à l'état de sympathie durable ou d'amicale légende, partout où le Portugais a passé jadis ou fait encore partie d'une autre communauté nationale: tel est le plus frappant symptôme de l'universalisme de ce peuple. Et certes, un tel universalisme offre un mystère assez difficile à concevoir pour un Allemand, un Anglo-Saxon, ou même un Français. Toute présence universelle implique à des titres divers, dans l'esprit de ceux-ci, la notion d'une supériorité, d'une mission à accomplir, d'un modèle à imposer ou à suggérer pour le prestige de la méthode, de la puissance, de la morale, ou de la culture: bref une manière d'agir sur le monde et de le transformer au profit d'un idéal préconçu. Le message portugais, à mon sens, est tout autre; à qui sait l'entendre, il propose un exemple plus qu'il n'impose une loi, l'exemple d'une étonnante réussite par la vertu d'une manière d'être, riche en valeurs affectives, d'une vocation instinctive et purement humaine.

Purement humaine ? Oui, si l'on oppose l'humain à l'abstrait, ou, au rebours, à l'économique: non, si on prétend en faire l'antithèse de *religieux* ou de *spirituel*. Car cet instinct charnel, ce don de sympathie n'est en somme que la forme rustique de la vertu chrétienne de charité, un instinct du « semblable » qui est encore, au sens évangélique du mot, le « pro-

chain ». Non pas le mythe cartésien de l'identité des esprits de la valeur une et universelle de la pensée rationnelle; ni l'égalité absolue des natures et des droits: ni rien qu'on puisse mettre en doctrine, hors la plus simple théologie de catéchisme. Ou, pour présenter la même nuance sous un autre jour, une telle aisance à se mouvoir dans le monde entier, non comme dans un empire à conquérir ou dans un domaine à exploiter, mais comme dans une sorte de patrie terrestre semblable pour tous, ne se conçoit que chez un peuple en qui la notion catholique de solidaire fraternité — fraternité dans le péché et dans la Rédemption, dans la faute et dans le salut — s'est naïvement transformée en une sorte de seconde nature. Saint François Xavier ne doute pas un instant que l'Orient ne s'ouvre à la parole du Christ, dès qu'elle lui sera révélée, Anchieta inaugure au Brésil l'apostolat moderne du gentil par la douceur, par une sorte d'assimilation réciproque. Ces illustres modèles du XVI^{e} siècle sont autant de signes du sens chrétien de la vocation portugaise, moins par le fait lui-même que par l'esprit et les moyens mis en œuvre. On sent à quel point ils s'écartent de la tradition de Croisade. Certes, le Portugal a tenu dans l'histoire des Croisades une part glorieuse, depuis la reconquête de son propre sol sur l'Infidèle musulman jusqu'à l'obsession, si notoire chez Albuquerque, de le prendre à revers par l'Inde, en le traquant dans son propre repaire, et jusqu'à l'équipée marocaine, folle, mais héroïque du Roi Sébastien. Ce sont là, si j'ose dire, servitudes de l'époque, devoirs ou rêves inspirés par de passagères circonstances. De cette volonté belliqueuse d'imposer la foi par la violence, peu de chose a subsisté dans l'œuvre missionnnaire qui se poursuit, rien ou presque, dans l'instinct populaire. Non parce que la foi s'est attiédie, mais parce qu'ayant nourri et coloré le tempérament d'un peuple, elle a reçu à son tour l'empreinte de ce peuple, qui n'a jamais vu en elle un défi jeté à la face du païen, mais une évidence allant de soi; et que, tous, également enfants de Dieu, sont aptes et comme prédestinés à reconnaître. Ceux-là même qui, au Portugal se croient le plus éloignés d'un tel idéal en sont, bon gré mal gré, et contre leur propre volonté consciente, imprégnés jusqu'aux

fibres. Les plus rudes, sans y prendre garde, *éprouvent* spontanément ce qu'en d'autres pays seules certaines élites ont pu *concevoir* à force d'intelligence ou de ferveur religieuse : le sentiment anti-juridique, anti-métaphysique, le sentiment altruiste et charitable de la fraternité humaine sur la terre et par le Christ. Un tel don ne pouvait manquer de fructifier au centuple: c'est lui qui, aux instants les plus sombres ou les plus humiliés de la vie nationale, a maintenu et perpétué le prestige portugais, un prestige étayé, certes, par le souvenir durable d'un glorieux passé, et l'effort discipliné du présent, mais qui emprunte sa valeur d'universalisme à des vertus moins militantes et moins pratiques; la simplicité, la cordialité, la douceur, l'art de se donner et d'attirer à soi: bref, à la séduction d'une humanité éminemment chrétienne. C'est cette humanité qui m'apparaît, pour l'avenir comme dans le passé, la vocation la plus manifeste du peuple portugais: et qui donc, devant le spectacle du présent, oserait prétendre qu'un tel exemple est dénué de sens ou de portée, qu'il ne rayonne pas sur nous comme une leçon — comme une espérance peut-être ?

Pierre HOURCADE.

Hommages à la France

I

LA FRANCE QUE NOUS AIMONS

Il n'y a qu'une époque de crise, de grande crise comme celle que nous vivons, pour nous porter, ou nous obliger, à cette bonne pratique : l'examen de conscience.

Entourés par le tumulte des forces étrangères, angoissés par la douleur et l'inquiétude de notre univers habituel, chacun de nous a réellement besoin de se préciser et de connaître de façon aussi complète que possible, ses préférences, ses goûts, ses sympathies et ses antipathies. Il n'est pas d'autre moyen d'établir un point fixe, un but solide et sûr vers lequel nos dispositions et nos décisions puissent converger, nous permettant ainsi de conserver le minimum de cohérence nécessaire au repos et à l'équilibre moral. Que la mer s'élève donc, que ses ondes nous environnent, que la tourmente nous trouble le sentiment et la vision, mais que, au milieu de la tempête, nous prenions le chemin de toujours et imaginions, si nous ne la découvrons pas, l'étoile conductrice des âmes sans crainte. Cette noblesse intime ne nous fait pas défaut — tout le reste est de peu d'importance.

Peut-être dans l'intention d'aider à la maintenir, les « Nouvelles Littéraires » ouvrent en ce moment une sorte d'enquête parmi les écrivains, les savants et les philosophes étrangers, leur demandant d'expliquer les raisons de leur amour et de leur admiration pour la France. Quelques-uns ont déjà répondu, et ils sont unanimes à affirmer que la France est le

pays de l'intelligence claire, de la juste mesure dans les sentiments, d'un extraordinaire rayonnement civilisateur pour l'esprit européen et non européen, de la Raison, bien que d'un dévouement passionné à la justice, et que de là lui viennent son prestige et sa gloire la plus haute. Prestige et gloire où se joignent et se confondent les principes, les suprêmes facteurs de la civilisation et de la culture. Aimer la France, c'est, pour les habitants des régions les plus variées du globe, faire preuve de lucidité et de jugement critique, démontrer une sensibilité compréhensive et du goût pour les incomparables et supérieures expressions de la vie.

Les Portugais, dans leur presque totalité, méritent d'être compris parmi ces êtres conscients. Ils aiment la France par tradition et par instinct, et aussi pour la fraternité des solides et belles vertus communes aux deux peuples. Cela ne suffit pas, pourtant, dans les moments troubles et douloureux que nous traversons. Il est nécessaire de comprendre, d'approfondir plus que jamais les bases et les causes de notre affection. C'est le Professeur Fernando Emidio da Silva, de grand renom dans les sciences juridiques et les Lettres portugaises qui, publiant une causerie faite à l' « Heure de l'Art luso-française » d'avril dernier, trouva la meilleure définition : « La Culture française: l'excellent pain de l'esprit ». Là nous rencontrons, énoncées et exposées avec une persuasive clarté, les quatre sortes de raisons qui, aux yeux de l'auteur, justifient amplement la francophilie nationale. Il n'est en effet de la part de la France aucune ambition qui constitue pour nous une menace ou un péril ; et il y a son humanisme, son universalisme, et son christianisme qui, latent ou manifesté, l'influence et l'imprègne tout entière... En outre, le sentiment des proportions, la sagesse, la vocation héroïque alliée à la joie de vivre, que sais-je ! « La culture française », conclut le Dr. F. E. da Silva, « lumière forte et claire qui fut créée pour éclairer le monde ». Exactement. A qui aime la France et d'un cœur sincère et anxieux la désire libre, prospère et triomphante, le panégyrique médité et éloquent de F. E. da Costa est un réconfort, et un nouveau stimulant d'espérance et de confiance. Et, pour qui ne l'estime pas ou la dédaigne, un solide

et lumineux faisceau d'arguments, qui ne laisse place ni aux doutes corrosifs, ni au scepticisme et aux critiques des personnes mal informées (1).

João de BARROS.

II

Oh ! comme j'aimerais vous dire tout mon amour pour la France où j'ai vécu trois douces et courtes années, la « doulce France » de tant de mes auteurs de chevet (en pêle-mêle de dilettante) : le *bon* La Fontaine, la *terrible* Colette (que Ferro me pardonne) dont je n'oublierai jamais le *Sido*, mon cousin La Varende, notre cher Péguy (oh ! sa passion typographique !) Rimbaud et Apollinaire (aventure, évasion !).

Oh ! raisonneur solide, cher Duhamel, anti-yankee comme le gentleman du sud — n'est-ce pas notre grand Eça de Queiroz qui disait qu'il n'y avait plus de civilisation depuis l'Empire romain et les planteurs de New-Orléans (je cite de mémoire).

M'amie la France, — douce sœur latine dont le paysage et les lettres, les poètes et les paysans, les artistes et les traditions nous comprennent et nous attendrissent !...

Francs, frères d'armes de la prise de Lisbonne « aux infidèles », frères d'armes en Palestine (avant les Juifs) !

Amis : Massis et Daniel-Rops, Maurras et les Daudet (oh ! pas seulement le fils, voyons !)

France, oh ! France dont la seule bourgeoisie nous permet d'admettre et d'aimer la bourgeoisie !

Douces et belles collines de la campagne française, horizons purs, verdure, petit vin blanc, vieille fermière, l'abbé qui passe, le clocher et le fou du village — et dans ma mémoire, après un petit tour du monde, c'est la pointe sèche qui reste la mieux encadrée, le plus beau et le plus *équilibré* de mes « souvenirs de voyage » — Amie France !

Chères vieilles éditions des voyages de Morand, des premiers Maurois, des quelques Mauriac !

Douce intimité française — oh ! mes amis de

(1) Publié dans le *Diario de Lisboa* du 10 octobre 1939. (Traduit par Et. T.)

France ! — que ne connaîtra jamais (le pauvre !) mon richissime compatriote, « de aquem ou de alem Atlantico », allant en France, deux *seasons* par an, tous les ans, vieux connaisseur du *Louvre* dans tous ses rayons de nouveautés, n'ayant jamais visité le Louvre, habitué de Montmartre et du French-Cancan, n'ayant jamais prié au Sacré-Cœur ni dans les autres églises de Paris, — oh ! la douceur des églises de Paris, des églises de France, les plus dévotes du monde, — s'il n'y avait la petite chapelle blanchie à la chaux de mon patelin natal...

Comte d'AURORA.

III

POURQUOI J'AIME LA FRANCE

Nombreuses sont les raisons qui m'ont toujours porté à aimer la France, patrie de Racine, le technicien magique de la langue française, de Montaigne, de La Bruyère, de Rousseau, de Michelet, de George Sand, d'Anatole France, de Proust, de Gide et de tant d'autres, la France dont j'ai fréquenté les universités et où j'ai appris tout, tout ce que je sais.

Pour ceux qui me connaissent et écoutent mes conversations, cet aveu public d'amour est inutile ; mais, aux heures d'incertitude, aux heures de profonde agitation ou d'angoisse, il est toujours agréable de savoir quels sont les vrais amis, ceux qui sont capables de tout donner et sacrifier à la minute suprême.

C'est un des motifs pour lesquels j'ai plaisir à répéter en ce moment ce que j'ai toujours affirmé toute ma vie.

Paris est pour moi la capitale du monde, la capitale de l'Europe ; pour moi, et pour ce réformateur hindou qui, au XIXe siècle, déclarait aux Parisiens qui l'écoutaient étonnés : « Oh ! je sens que c'est ici que bat le cœur du monde ! »

Paris est bien le cœur du monde. Lorsque j'y retourne, dans l'espoir de vacances dont je n'arrive jamais à jouir, j'ai la certitude que j'entre dans un autre monde, bien différent de tout ce que je connais, avec ses légions de peintres, de philosophes, de musi-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

ciens, d'écrivains, de poètes, d'hommes de science venus par tous les chemins de la terre, avides de liberté, la liberté qui fut autrefois le philtre magique d'Athènes !

Je dois à la France ma conscience d'homme, la raison de mon sens critique et intérieur !

J'ai appris à voir les choses et les êtres dans les livres écrits par les maîtres français, et je suis fier de la certitude que j'ai de n'avoir jamais eu besoin d'autres auteurs, à part les anglais et les américains, pour satisfaire les nécessités de ma vie professionnelle ou la curiosité de mon esprit.

La France est toujours au fond de ma conscience et de mon cœur. Lorsque mes yeux de Portugais ne fixent pas le Portugal, ils songent à Paris, à la grande ville, compagne de mes longues heures d'étude, et où, dans ses jardins pleins de brume, ma femme a essayé ses premiers pas.

Tous mes auteurs préférés sont français, classiques et contemporains ; ils se rejoignent sans solution de continuité.

L'histoire de la France, de même que celle du Portugal, me donne toutes les leçons de grandeur dont mon esprit a besoin.

Ma culture est française par décision unanime de mes sentiments et de mon cœur !

Dr Augusto d'ESAGUY.

Les Etudes Portugaises à Montpellier

Voisine de la Péninsule ibérique dans l'orbite politique, économique et intellectuelle de laquelle, au Moyen Age, elle fut longtemps entraînée, ville dont Mistral endoctrina l'élite lettrée (c'est sur la fameuse promenade du Peyrou que retentirent pour la première fois les strophes de l'*Hymne à la Race latine*), université où, pour toutes ces raisons, les études hispaniques et la linguistique romane sont particulièrement en honneur, Montpellier se devait d'accueillir avec un spécial intérêt l'enseignement du portugais. Elle n'y a point manqué et ainsi se trouvent renouées après quatre siècles bientôt, les relations qui furent si fécondes entre la patrie de Francisco Sanches, illustration de l'école médicale montpelliéraine, et la capitale du Bas-Languedoc au temps où juristes et médecins portugais venaient y étudier ou y professer, adoptaient, de retour dans leur pays, nous apprend un troubadour du XIVe siècle, le camail doctoral *al uso bom de Mompilher* et donnaient le nom de la savante et hospitalière cité, rivale de Paris et de Bologne, à une rue de Coïmbra.

La langue de Camoëns a commencé à être enseignée à Montpellier, en 1934, par le charmant écrivain Vitorino Nemesio, professeur à la Faculté des Lettres de Lisbonne. Deux ans durant, ses conférences furent très goûtées ; à peine entré en fonctions, son talent et son affabilité suscitèrent tant de sympathies que les lettrés de notre ville lui offrirent un banquet. Ils lui gardent un souvenir fidèle.

A la rentrée de 1936, le signataire de ces lignes prit sa succession. Et peu après, sur la proposition de trois grands amis du Portugal, M. le doyen Fliche, l'hispaniste Jean Amade et le romaniste Jean Bourciez, la Faculté des Lettres obtint du ministère de l'Education

Nationale que le portugais puisse être présenté comme seconde langue à l'oral du certificat d'études pratiques de la licence d'espagnol, au même titre que l'allemand, l'anglais ou l'italien, cependant qu'il était admis comme première langue aux épreuves du baccalauréat et que l'on créait un certificat d'études supérieures portugaises et brésiliennes.

Du coup, le nombre des étudiants portugais augmenta considérablement et depuis n'a fait que s'accroître : plus de trente, cette année-ci, se sont inscrits, chiffre élevé pour une discipline qui en est à ses débuts, surtout si l'on tient compte de la mobilisation des jeunes gens de plus de vingt ans.

Constatation non moins éloquente : aux sessions des examens de juin 1938 et 1939, c'est le portugais qui est venu en tête de toutes les secondes langues choisies par les candidats au certificat dit d'études pratiques des différentes licences de langues vivantes.

Pour tant qu'il en coûte à notre modestie, nous ne pouvons passer sous silence l'assiduité avec laquelle un nombreux auditoire a suivi pendant l'hiver 1938 notre cours public sur *Camoëns et le Portugal de son temps,* introduction à ceux que nous comptons faire sur l'histoire des navigations et de la colonisation portugaises.

Hautement significatives aussi les manifestations d'amitié luso-languedocienne telles que la présence de M. Pariselle, recteur de l'Académie de Montpellier, aux fêtes du IV^{e} Centenaire de l'Université de Coïmbra ; la remise, le 3 novembre 1938, de l'épitoge de docteur H. c. de notre Université à l'historien Damiao Peres ; la visite que nous fit en janvier 1939, M. R. Warnier, à la faveur de laquelle le directeur de l'Institut français au Portugal nous parla, avec son brio habituel, de ce pays, « d'Hier à aujourd'hui » ; un peu plus tard, encore, la visite du Dr. Celestino da Costa, doyen de la Faculté de Médecine de Lisbonne et directeur de l'« Instituto para a Alta Cultura », qui dans un français impeccable, sans l'aide d'une note exposa au corps médical montpelliérain les résultats de ses derniers travaux ; tout récemment enfin, le voyage de M. le doyen Fliche au Portugal, d'où l'éminent médiéviste, qui s'y est vu honoré des marques d'estime les plus chaleureuses, a rapporté le « capelo » doctoral de Coïmbra,

cette Coïmbra dont une rue du quartier de notre Cité universitaire a reçu le nom il y a quelques mois et qui, pour répondre à l'hommage de notre municipalité, a restitué sa désignation ancienne et vénérable à la « rua de Mompilher ».

A cet actif « intercâmbio » préside, avec le concours de M. R. Warnier, l' « Instituto para a Alta Cultura », qui ne cesse d'envoyer des livres destinés à la bibliothèque de l'Institut d'Etudes Portugaises (lequel sera installé à la rentrée prochaine dans la nouvelle et très moderne Faculté des Lettres) et permet, chaque été, à des étudiants de l'Université de Montpellier de suivre les cours de vacances de Coïmbra ou de Lisbonne.

Telle est la bonne besogne qui s'accomplit dans le Languedoc méditerranéen pour la diffusion de la culture portugaise.

J.-B. AQUARONE.

Chargé de cours de Portugais à l'Université de Montpellier.

Une Chaire Portugaise

AU CENTRE UNIVERSITAIRE MEDITERRANEEN

On sait qu'un des buts principaux du Centre Universitaire Méditerranéen, fondé à Nice en 1933, par le décret constitutif du 18 février, et depuis de longues années préparé par les Conférences d'Enseignement Supérieur instituées dans cette ville dès 1923, est de développer les relations internationales, dans l'ordre intellectuel, et de conduire ainsi les peuples à une meilleure entente spirituelle.

C'est ce qu'exprimait, avec sa précision habituelle, M. Paul Valéry, professeur au Collège de France, administrateur du Centre, dans son magistral rapport de base, lorsqu'il affirmait que, en plus et au-dessus de sa fonction d'enseignement, le nouvel Institut avait un autre objet d'intérêt national et international, qui consiste à tenter de faire de Nice, capitale méditerranéenne, le lieu privilégié de certaines manifestations de haute culture.

« Rien de plus significatif, à notre époque, écrit l'éminent académicien, que la tendance qui s'y observe un peu partout à constituer l'Esprit, à lui donner un statut propre, des droits et une mission bien déterminée. Cette tendance est une réponse (demeurée jusqu'ici vague et incertaine) aux menaces de toute espèce que l'état des choses et le proche avenir prononcent contre l'existence et le développement des formes les plus exquises ou les plus abstraites du travail intellectuel. La rigueur des conditions de la vie, la précision croissante du mécanisme social, ne laissent reconnaître à l'intelligence que ses titres utilitaires immédiats. En ce qu'elle a de plus élevé, elle est, en

effet, imperceptible par nature à la Politique comme à l'Economie ».

A la séance solennelle de rentrée du Centre Universitaire Méditerranéen, le vendredi 23 février, je ne craignais pas de déclarer, à mon tour, que la dure réalité actuelle, loin de donner un démenti à ces paroles, les rend plus que jamais opportunes. C'est au plus fort du déchaînement des appétits matériels que l'Esprit reprend ses droits, parce que la matière, naturellement servile et asservie, à l'heure même où elle paraît dominer, tend à sa fin régulière, qui est de périr, alors que l'Esprit, qui ne peut déchoir, doit définitivement survivre et triompher.

Voilà pourquoi le Centre Méditerranéen, en pleine tourmente, a voulu continuer son œuvre qui n'est entachée d'aucune opinion de parti, et n'a aucune servitude envers qui que ce soit. Le lundi 27 mai, après une série très brillante et féconde de cours et de conférences, souvent adaptées aux problèmes actuels, il consacrait sa dernière séance à la glorification du plus grand des artistes romantiques, Niccolo Paganini, en accord avec nos voisins gênois, qui devaient devenir, à quinze jours de là, nos ennemis.

Le travail international du Centre se poursuit donc, malgré les obstacles matériels, et en dépit de l'angoisse qui nous étreint, au lendemain d'une défaite, qui se résoudra peut-être en victoire. Une de ses activités les plus efficaces et les plus désintéressées est précisément cette collaboration franco-étrangère, qui est assurée par les diverses chaires fondées sous les auspices des divers gouvernements, depuis un lustre environ.

Des différentes chaires étrangères qui font sa parure, les chaires Eminesco, Léonard de Vinci, Petöfi, Mieckiewiecz et Rembrandt, la *chaire Camoëns* est la seconde en date, et non la moins importante. Elle est née de la rencontre du signataire de ces lignes et de R. Warnier avec M. Celestino Da Costa, doyen de la Faculté de Médecine de Lisbonne, président de la Junte pour l'Education Nationale du Portugal, à Nice et sur la Côte d'Azur, pendant l'été 1936. D'heureuses négocations, entre notre Gouvernement et celui de Lisbonne, après des entretiens avec MM. Max Sorre, alors recteur de l'Académie d'Aix, et Cavalier, directeur de

l'Enseignement supérieur, aboutirent à la création de cette chaire, qui a déjà reçu d'illustres représentants de la culture portugaise. L'inauguration eut lieu à Nice le samedi 9 avril 1938, sous la haute présidence de M. le Dr Celestino Da Costa et du délégué de M. Gau, recteur de l'Académie d'Aix, président du Conseil d'administration du Centre. M. le Préfet des Alpes-Maritimes, Henry Mouchet, avait à ses côtés le représentant du député-maire Jean Médecin. L'Université d'Aix-Marseille était représentée par MM. Cornil, doyen de la Faculté de Médecine, et Emile Cahen, professeur à la Faculté des Lettres, membres du Conseil de l'Université. M. le Consul De Magalhes et M. le Professeur I. Davoine, directeur des Etudes Etrangères du Centre, entouraient l'orateur officiel, M. Vieira De Almeida, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Lisbonne, qui, après avoir été présenté par le Directeur du Centre, fit une excellente conférence inaugurale sur « Antero do Quental et la poésie portugaise au XIXe siècle ».

Parmi les érudits français qui donnèrent leur concours à la nouvelle chaire lusitanienne, il convient de citer l'actif directeur de notre Institut français au Portugal, M. Raymond Warnier, et MM. Marcel Bataillon et Le Gentil, professeurs à la Sorbonne, qui traitèrent tour à tour des mystiques espagnols et portugais, et de Gil Vicente, l'homme du Moyen Age et de la Renaissance.

L'année qui vient de s'écouler, malgré ses heures tragiques, n'a pas été moins féconde pour la Chaire Camoëns, puisqu'elle a vu successivement des manifestations d'une haute valeur culturelle de mars à mai. M. R. Warnier, en projetant le film « Huit siècles d'histoire portugaise », a évoqué la part de la France dans l'histoire du passé portugais, et il a expliqué à un très nombreux auditoire, très sympathique au Portugal, pourquoi et comment ce peuple fête en 1940 son double centenaire.

Pour la première fois, une série de leçons, analogues à celles de M. le professeur Alain Guillermou dans la Chaire roumaine, faites par M. le professeur Aquarone, chargé de cours de langue et littératures portugaises à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier, eurent lieu dans une des salles du

Centre, avec le plus grand succès, pour illustrer Camoëns et le Portugal de son temps. Le tout fut couronné par trois conférences magistrales d'éminents maîtres portugais, MM. le Dr Medeiros Gouvea, secrétaire de l'Institut portugais pour la Haute Culture, et Vitorino Nemesio, professeur à l'Université de Lisbonne, sur le Portugal et son humanisme, et sur les Açores, expérience humaine dans l'Atlantique.

Nous regrettons que M. l'Ingénieur Leite Pinto, député à l'Assemblée Nationale de Lisbonne et si ardent défenseur de la culture et de la civilisation lusitaniennes à l'étranger, n'ait pu nous donner ses belles conférences sur la découverte du monde par les Portugais, prévues à notre programme. Nous pensons avoir l'honneur et la joie de l'accueillir l'année prochaine à ce Centre qu'il a tant contribué à faire créer.

Enfin, nous espérons recevoir au Collège International de Cannes (cours de la Faculté des Lettres d'Aix), des étudiants et boursiers portugais, pour compléter, par la collaboration de la jeunesse, l'œuvre de rapprochement intellectuel entre la France et le Portugal, à laquelle, pour sa part, le Centre de Nice n'a cessé de travailler.

Maurice MIGNON.

4^{me} PARTIE

L'Exposition du Monde Portugais

Pour la première fois, une grande Exposition d'histoire a lieu. A vrai dire, seuls les concours nationaux ou internationaux d'ordre industriel, commercial ou colonial ont été organisés jusqu'ici.

La première à avoir un caractère de grand documentaire de la civilisation, l'Exposition du Monde portugais est une exposition d' « esprit », un mémorial de l'expansion de vingt siècles portugais. Bien qu'étant une manifestation nationale — où le Brésil est représenté à nos côtés comme un prolongement et une projection du génie lusitanien — notre grande Exposition historique de Belém a un caractère universel. Elle ne se borne pas à être le souvenir des hauts faits, des grandes figures créatrices de la civilisation huit fois séculaire que le Portugal représente dans le monde ; elle évoque aussi l'ombre de la civilisation atlantique, ses empreintes dans tous les coins de la terre, le sens noble et glorieux de son action intercontinentale.

Le Portugal appartient au petit nombre des peuples qui ont écrit l'histoire du monde. L'Exposition de 1940 s'applique à être le témoin documentaire, la synthèse par l'image de cette histoire. Coup d'œil sur le passé, son caractère n'en est pourtant pas exclusivement érudit et moins encore archéologique. Bien au contraire, elle apporte une leçon d'énergie, une perspective du génie portugais à travers tous les stimulants de sa grandeur, un bilan des forces spirituelles. Autant dire que l'Exposition, loin de constituer un musée de choses mortes, est un exemple et une exaltation des forces permanentes et immortelles de notre race.

La guerre nous a surpris dans la réalisation de cette grandiose manifestation nationale et le Gouvernement s'est vu contraint d'en poursuivre ou suspendre les tra-

vaux. Il a été décidé qu'ils seraient poursuivis et que les fêtes commémoratives, parmi lesquelles l'Exposition, auraient lieu aux dates arrêtées et ne subiraient d'autre modification que celles imposées, soit moralement, soit matériellement, par les appréhensions et les restrictions que l'immense tragédie comporte, même dans les pays qui se trouvent, du point de vue géographique et, dans une certaine mesure, du point de vue politique, à l'écart de la conflagration.

C'est pour plusieurs motifs que cette décision a été prise : d'abord, parce que la signification nationale et symbolique des fêtes était incompatible avec un ajournement; ensuite, parce qu'il était impossible d'établir avec quelque logique des prévisions justifiant la durée de cet ajournement. Mais d'autres motifs, plus impérieux encore, s'ajoutèrent aux premiers. L'état avancé des travaux comportait des frais et des engagements qui rendaient plus dispendieuse et, peut-on dire, plus difficile leur suspension ou leur démolition que leur achèvement.

Et il y a surtout l'immense signification nationale que l'exposition acquiert tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du fait d'avoir lieu en une époque si agitée. C'est un exemple de confiance, de solidarité civique, de solide et saisissante paix intérieure et de conscience historique.

La projection morale et politique des fêtes, surtout celles de l'exposition, en tant que leçon d'optimisme et de foi au milieu des nuages de l'heure actuelle, est peut-être plus étendue qu'elle ne le serait en une période internationale normale. Et si elle ne les infirme pas, du moins, par sa portée morale, cette considération atténue et modifie les raisons d'ordre économique qui rendent incontestablement plus précaires l'exploitation et l'effet publicitaire des Commémorations et du Grand Concours de Belém réalisés à l'heure et dans le cadre voulus.

*
* *

Afin d'embrasser dans toute son ampleur l'expression du génie portugais, l'Exposition comprend trois grands chapitres dont l'ensemble constitue l'essence et la synthèse de l'esprit qui a présidé à son organisa-

tion, sous les directives du Chef du Gouvernement, grand créateur historique et politique de l'événement national des Commémorations : la partie historique, dont les principaux pavillons sont les Palais de la Fondation, de la Formation et Conquête, de l'Indépendance, des Découvertes, de la Colonisation, des Portugais dans le Monde, lequel est relié au Pavillon du Portugal de 1940; la section d'ethnographie métropolitaine (Centre Régional), où se trouve une reconstitution des « Villages Portugais » dans leurs détails les plus divers; la section coloniale, installée au Jardin Colonial, avec reproduction des principaux aspects de la vie dans nos possessions d'outre-mer ; la curieuse reconstitution d'une rue de Macao, des villages indigènes, etc. Le Brésil a son Pavillon qui nous apporte le concours de ce glorieux prolongement de notre civilisation atlantique. Auprès du Pavillon de la ville de Lisbonne, il y a le Pavillon d'Honneur, le Palais des grandes fêtes de l'Exposition, avec sa salle de réception, son théâtre, etc. Outre la reconstitution moyenâgeuse de la Maison de Saint-Antoine, le public y trouvera un quartier de la vieille Lisbonne lui présentant quelques-unes des faces les plus significatives de notre activité commerciale et industrielle.

Mouillée dans le Tage, la nef « Portugal » fera revivre dans toute leur couleur, leur suggestion et leur tradition les grands galions portugais du XVII^e siècle.

Ce n'est pas à moi de citer les noms des auteurs de ces réalisations. Un groupe d'architectes, d'ingénieurs, de sculpteurs, de peintres, de modeleurs, sous la direction si compétente de l'ingénieur Sa e Melo, commissaire-adjoint, et de l'architecte en chef, le brillant artiste Cottinelli Telmo, ont apporté une haute démonstration de nos ressources en arts plastiques par la création et le fini de la partie artistique de l'Exposition. Une remarquable pléiade d'esprits cultivés, Gustavos de Matos Sequeira, Afonso de Dornelas, Julio Caiola, Pastor de Macedo, Leitao de Barros, Norberto de Araujo et Fontoura da Costa, pour ne nommer que ceux-là, a orienté les reconstitutions historiques auxquelles l'érudit et regretté commandant Quirino da Fonseca a apporté son concours jusqu'à sa mort. Antonio Ferro, avec sa haute capacité, et ses distingués collaborateurs du Secrétariat de la Propagande Na-

tionale dirigent la section d'Ethnographie Métropolitaine (Centre Régional). Le Capitaine Henrique Galvao est le prestigieux réalisateur de la section d'Ethnographie Coloniale.

Les limites étroites de ce préambule ne me permettent pas de citer d'autres noms ni d'allonger cette liste de collaborateurs qui ont signé les travaux de l'Exposition et au mérite desquels le public a eu l'occasion de rendre hommage. Je leur dois à tous, comme Commissaire général, le témoignage de ma reconnaissance pour l'effort qu'ils ont accompli.

Je dois cependant faire mention spéciale de l'orientation supérieure que Monsieur le Ministre des Travaux Publics a imprimée à toute la grande œuvre constructive et décorative de Belém. Et je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance à la direction et aux membres de la Commission Exécutive des Commémorations des Centenaires pour la solidarité et la confiance qu'ils m'ont témoignées dans l'accomplissement de ma tâche, en soulignant particulièrement la coopération savante et enthousiaste de son éminent Président M. Julio Dantas. Le Conseil Municipal de Lisbonne a complété le cadre de l'Exposition et l'a relié à la ville.

Dans le paysage évocateur de Belém, à l'ombre des Hiéronymites, auprès de ce Tage qui fut la grande route de notre civilisation, se dresse la « Cité Historique » du Portugal. Au milieu de la sombre tourmente qui secoue le monde, cette « Cité » symbolique qui commémore les dates sacrées de la Fondation et de l'Indépendance, témoigne de la conscience nationale et de la foi par lesquelles la Patrie, forte dans le passé glorieux qu'elle célèbre, affirme son inébranlable confiance dans l'avenir.

Augusto de Castro.

Commissaire Général de l'Exposition du Monde Portugais

L'Empire Colonial Portugais

Quand on étudie le Portugal, il est difficile de ne pas être frappé par le caractère exceptionnel de son histoire. En disant cela, je ne pense pas seulement à l'étonnante série d'exploits grâce auxquels, il y a quatre siècles, ce petit peuple, qui ne dépassait guère un million d'habitants, devint un des maîtres du monde. Car, de notre temps même, n'avons-nous pas vu surgir au Portugal un système de gouvernement original, qui, marqué du génie à la fois puissant et discret du président Salazar, n'a d'équivalent dans aucun autre pays ? De même, on ne sait pas assez que le Portugal est la nation la plus ancienne de l'Europe, et que, dès 1250, il était constitué à l'intérieur de frontières qui, depuis lors, n'ont pour ainsi dire pas varié. Et si l'on aborde le domaine colonial, on constate que l'empire portugais, qui est le troisième du monde par son étendue, est en outre, et de beaucoup, le plus ancien de tous, puisque, à la fin du XVIe siècle, les Portugais étaient déjà établis dans les territoires et sur les points qu'ils possèdent encore aujourd'hui.

Le premier trait de l'empire portugais actuel, c'est qu'il est, comme le nôtre, essentiellement africain. En Océanie, il ne compte que la colonie de Timor, qui couvre à peine 20.000 kilomètres carrés. En Asie, les Portugais ne disposent plus que de la ville de Macao en Chine, et de quelques comptoirs aux Indes. Mais en Afrique, avec l'archipel du Cap Vert et les îles de S. Tomé et Principe, avec le territoire de la Guinée, on trouve les deux énormes masses de l'Angola et du Mozambique, qui représentent à elles deux plus de deux millions de kilomètres carrés, et qui forment aujourd'hui les deux bases de l'empire portugais. On remarquera seulement que, à la différence des nôtres, ces

possessions se trouvent exclusivement en Afrique noire.

Un autre trait de l'empire portugais, c'est la proportion relativement forte des colons européens qui résident en Afrique : sur une population qui, au total, n'atteint pas huit millions, on note plus de 90.000 Européens, soit exactement 1,14 % ; c'est le sextuple de ce que l'on relève dans les colonies britanniques ou françaises d'Afrique noire ou du Congo belge. Ces 90.000 Européens sont la projection, en quelque sorte, d'une population métropolitaine qui ne compte que sept millions, tandis que les 156.000 Anglais, Français ou Belges établis dans les colonies d'Afrique noire représentent plus de 90 millions d'Européens. Le Portugal a donc fait en Afrique noire un effort de peuplement auquel aucun autre ne peut être comparé. Et c'est pourquoi M. Salazar a pu dire qu'une colonie portugaise, « ce n'est pas une contrée que l'on exploite, c'est le Portugal qui revit ».

Mais ce peuplement européen ne fait aucun tort aux droits et aux besoins des éléments indigènes, d'autant plus que la politique du Portugal — et c'est le troisième trait sur lequel il faut insister — apparaît résolument assimilatrice. Elle ne l'est pas, toutefois, sans prudence ni discernement. L'Acte Colonial promulgué en 1933, qui constitue maintenant la charte de l'empire portugais, contient cette sage disposition (article 22) : « On aura égard... au degré d'évolution des peuples indigènes, et des statuts spéciaux établiront pour ceux-ci, sous l'influence du droit public et privé portugais, des régimes juridiques ménageant tous ceux de leurs usages et coutumes, individuels, domestiques et sociaux, qui ne seront pas incompatibles avec la morale et les principes d'humanité ». Comme on l'a écrit dans le compte-rendu officiel du récent voyage du Président de la République portugaise en Afrique, « on prétend... obtenir l'assimilation des indigènes en vue de les élever jusqu'aux bienfaits d'une vie civilisée et digne, sans tomber dans l'erreur d'un « géométrisme » idéologique incompatible avec les réalités ambiantes ». Mais, cette réserve faite, une des forces de l'empire portugais, et qui explique probablement sa durée, réside sans doute dans la place qu'il a su faire à la population indigène et dans le respect

avec lequel il a appris à la traiter. Nous disions tout à l'heure, avec M. Salazar, qu'une colonie portugaise, c'est le Portugal qui revit ; mais il n'y revit pas simplement dans les Portugais qui s'y trouvent établis, il y revit par les indigènes eux-mêmes que l'on intègre peu à peu dans la communauté portugaise.

Le chef-d'œuvre actuel de cette colonisation portugaise paraît bien être l'Angola. Le Mozambique, au contact du Natal, du Transvaal et des Rhodésies, a subi fortement l'influence anglo-saxonne. L'Angola a mieux conservé les caractères de la colonisation nationale. La population indigène y est faible : on évalue la densité à quatre habitants au kilomètre carré. C'est le point le moins favorable — et que, du reste, on retrouve dans beaucoup d'autres pays d'Afrique noire. Mais cette insuffisance n'a pas empêché un vaste effort et de grands travaux. C'est ainsi qu'en sept ans, de 1926 à 1933, on y a construit plus de 10.000 kilomètres de routes, et en 1937, ce réseau routier comptait plus de 37.500 kilomètres ouverts en toute saison à la circulation automobile. Le chemin de fer de Lobito, qui relie le Congo belge à la mer, à travers l'Angola, desservi par des locomotives de quatorze essieux, franchit au moyen d'une crémaillère de quatre kilomètres l'abrupte barrière des collines côtières et atteint en territoire portugais une longueur de près de 1.350 kilomètres. Dès la première année, outre le minerai du Katanga, il a transporté 67.000 tonnes de maïs. Le maïs est, en effet, une des principales exportations de l'Angola, avec les diamants, le sucre et le café. Grâce à ces exportations, et en dépit d'une crise grave de 1930 à 1938, la situation économique et financière de l'Angola s'améliore si rapidement que l'aide de la métropole devient peu à peu insignifiante.

Mais, au-dessus de toute cette prospérité matérielle et à sa base, il y a quelque chose qu'a bien mis en relief un excellent connaisseur de l'Afrique noire, M. Jacques Weulersse : « ... le fait essentiel, écrit-il, est que, par métissage ou par simple acclimatement sans mélange de sang, il s'est constitué une communauté nouvelle, marquée du sceau indélébile de la civilisation européenne et qui se montre parfaitement adaptée au milieu physique et humain, où elle vit et fait souche ». Et il ajoute : « ... quelle surprise et quelle

révélation de rencontrer soudain au fond de la brousse ces villages européens de colons qui se considèrent comme fixés dans une nouvelle patrie, et dont les nombreux enfants sont aussi parfaitement acclimatés que les petits indigènes avec lesquels ils jouent ! » C'est ce que le même auteur, l'opposant à la colonisation par l'argent, appelle ailleurs la colonisation par le travail. Un pareil jugement permet de souscrire à celui que portent les autorités portugaises quand elles écrivent ce qui suit : « En présence des résultats obtenus, il est évident que l'on tombe dans une illusion naïve ou intéressée lorsque, comparant l'étendue des territoires d'outre-mer avec la superficie de la métropole, on semble craindre que les Portugais, faute de ressources démographiques ou financières, ne soient point capables, malgré toute leur bonne volonté, de réaliser une œuvre de grande envergure. L'erreur manifeste d'un tel point de vue part de l'idée fausse que l'on ne colonise qu'au prix d'investissements énormes, en employant des sommes astronomiques, plus ou moins dilapidées par des administrations irresponsables. On ignore ou l'on feint d'ignorer ce dont est capable l'effort d'une race qui porte dans son sang l'aptitude à coloniser, qui hérita d'étonnantes facultés d'adaptation, qui sait tirer le plus grand parti de la collaboration indigène, et qui toujours, en tout lieu, avec des moyens matériels très restreints, à force d'énergie, a surmonté tous les obstacles que la nature ou les hommes lui opposaient ».

Robert Ricard.

Professeur à l'Université d'Alger.

Politique Coloniale du Portugal

L'expédition de Ceuta a été expliquée primitivement par une survivance de l'esprit chevaleresque du Moyen-Age ; la conquête de la ville n'aurait été pour le roi, désireux d'armer chevaliers ses trois fils aînés (D. Duarte, D. Pedro et D. Henrique) qu'un haut fait de plus, un tournoi.

Cette explication erronée et facilement réfutable réduirait singulièrement l'attache traditionnelle du Portugal au Maroc pour n'en faire qu'une aventure d'un intérêt restreint.

M. Luiz Teixeira de Sampaio remarque judicieusement dans sa monographie « avant Ceuta » que analysée à la lumière des époques antérieures, la conquête de Ceuta cesse d'être un exploit imprévu et fantasque de notre histoire pour devenir un anneau de la chaîne d'or de nos traditions ».

Et M. Fortunato de Almeida (Histoire du Portugal, vol. II, p. 23) trouve la véritable explication quand il affirme que « repousser les Maures de l'Algarve d'outre-mer (N. du T. : le Maroc) comme ils l'avaient été deux siècles auparavant de l'étroite bande de territoire portugais de la Péninsule, ce fut, justement, renouer la tradition nationale de défense de la civilisation chrétienne contre l'Islamisme ». (1)

---

(1) Le notable historien ajoute : — « L'idée de répandre le christianisme dans les territoires africains et, peut-être, le désir que, très probablement, avait déjà l'Infant D. Henrique d'explorer la côte occidentale de l'Afrique devaient contribuer à faire approuver le projet.

M. Fortunato de Almeida insiste sur l'idée que « ce projet de la conquête de Ceuta doit déjà se rapporter à l'expansion portugaise d'Outre-Mer ». A notre avis, nous sommes inclinés à penser que le plan d'exploration de la côte africaine, dont le but était de trouver un passage entre l'Atlantique et l'Océan Indien, a commencé à prendre corps dans l'esprit de l'Infant, précisément à l'aide des renseignements recueillis à Ceuta. Nous savons maintenant que longtemps avant des bateaux portugais étaient parvenus à la hauteur des Iles Canaries.

De sorte que l'expédition de Ceuta fut la continuation de la longue campagne qui assura la conquête du territoire national ; il semble toutefois que c'était également une action de défense péninsulaire, les Maures restant malgré tout l'ennemi héréditaire : on n'avait certes pas oublié à cette époque, que c'était du Maroc, et de Ceuta en particulier, que les armées de Tarique avaient attaqué la Péninsule.

C'est aussi pour cette raison qu'auparavant, les Portugais s'étaient trouvés aux côtés des autres nations péninsulaires à Navas de Tolosa, en 1212, et au Salado en 1340. N'oublions pas qu'on pratiquait encore une politique péninsulaire, qui comportait tout naturellement, dans les moments critiques, des mouvements de vive solidarité : c'est ainsi que cessa la guerre entre le Portugal et la Castille.

L'Algarve conquis, grâce à sa proximité, et sa possession assurée, le Portugal, dès lors, n'eut plus de frontière avec les Musulmans. Il ne pouvait, bien entendu, se désintéresser entièrement de la guerre qui, en Castille, devait se prolonger jusqu'aux rois catholiques. Car, si la Castille avait laissé envahir ses frontières et s'était fait battre par quelque ennemi, du même coup, le Portugal se serait retrouvé devant le péril qu'il avait eu maintes fois à écarter.

Voilà des raisons qui sont suffisantes, semble-t-il, pour justifier l'expédition à Ceuta, et légitimer l'intérêt traditionnel que le Portugal a porté au Maroc.

Lorsque le roi, qui se trouvait à Ceuta, « admira la ville, raconte Damiao de Gois, et la noblesse de son passé, il comprit la grandeur de l'exploit accompli par son grand-père, le roi D. Joao, qui enleva une cité indispensable au bien et à la sécurité, non seulement de ses royaumes, mais à celle de la Castille et de toute la Chrétienté ». Plus tard, lorsque le roi D. Sebastião prit connaissance des lettres du gouverneur de Tanger, D. Duarte de Menezes, qui l'informait du prochain établissement des Turcs au Maroc, il écrivit au Grand Veneur Manoel de Melo, en avril 1576, lui conseillant « de se renseigner scrupuleusement sur les intentions de voisins si puissants et de tâcher de savoir si leurs guerriers qui devaient convoiter les ports de ce royaume et ceux de l'Afrique, étaient bien montés en galères. S'ils parve-

naient à s'en emparer (ce qu'à Dieu ne plaise !) ce serait une catastrophe irréparable pour toute l'Espagne ».

La préoccupation du roi était grande — cette préoccupation qui devait le mener jusqu'au désastre d'Alcacer-Quibir. Sa gravité échappe à ceux qui méconnaissent les idées dominantes de cette époque-là et en particulier la politique invariable de la Maison d'Aviz.

Que penser de D. João III ?

Ce grand roi, à la tête d'un vaste empire, s'est vu contraint à la dispersion de ses forces et le sage abandon de quelques places fortifiées au Maroc lui a permis de disposer de ressources suffisantes pour poser les fondements du Brésil et donner une plus grande impulsion à son œuvre de colonisation.

Toutefois, il n'oubliait pas les dangers que représentaient, non seulement pour le Portugal, mais pour toute la Péninsule, l'occupation de ces places fortifiées par l'ennemi, et conscient de ce péril, il invita Charles-Quint à s'intéresser à l'occupation du Maroc. Mais l'Empereur, absorbé par la politique européenne, ne voulut pas s'intéresser à cette expédition. (L'Espagne, pays méditerranéen par excellence, a toujours montré des intérêts plus européens que le Portugal, qui n'a devant lui que l'Atlantique, avec intérêts sur tous les continents).

Quoi qu'il en soit, la politique africaine de la dynastie d'Aviz est actuellement confirmée et reconnue par la France et par l'Espagne.

Les intérêts espagnols et français au Maroc sont des intérêts européens — les événements récents l'ont montré — et en les défendant, dans l'Afrique du Nord, il faut reconnaître que ces deux peuples défendent les plus hauts intérêts de la civilisation. Il va de soi qu'on ne saurait craindre actuellement un risque d'invasion : l'esprit européen s'étend jusqu'en Afrique ; l'Europe, comme jadis l'Afrique romaine et chrétienne, a dépassé de nouveau la Méditerranée, et l'Outre-Mer est empreint de son esprit.

Ce n'est pas là le moindre service que les deux grandes sœurs latines aient rendu à la civilisation ; toutefois que l'on m'excuse d'avoir la fierté de rappeler qu'il y a cinq siècles, les Portugais ont été les

premiers à ouvrir les sillons que la France et l'Espagne d'aujourd'hui suivent et multiplient.

Bien que depuis l'abandon de Mazagan, au XVIIIe siècle, nous n'ayons plus de possessions au Maroc, notre cœur et nos souvenirs y sont toujours. Et quand nous apprenons avec quels soins l'administration française recherche et défend les vestiges de notre domination, on comprend bien l'émotion qui nous étreint.

C'est plus qu'une simple curiosité, mais un sentiment d'amour fraternel, celui qui unit deux nations nées de la même culture et de la même civilisation.

Manuel MURIAS,
de l'Académie d'Histoire.

Notes sur les Grandes Découvertes Portugaises [1]

L'étude du rôle des Portugais dans les grandes découvertes a fait depuis quelques années des progrès considérables, grâce à l'effort conjugué des savants étrangers et portugais. Chacun d'eux y a contribué dans son domaine. Le rôle des lusitanisants et des spécialistes français ne saurait être négligé, notamment celui de M. Eugène Déprez, professeur à l'Université de Rennes, qui a résumé ses vues sur cette question dans le Bulletin d'Etudes Portugaises (tome V, fascicule I, tirage à part : L'essor atlantique du Portugal).

Au Portugal, les études se sont poursuivies méthodiquement, et à l'Exposition du Livre portugais à Berlin l'année dernière, de nombreux documents ont été réunis autour de cette question.

La légende de l'aventure des découvertes portugaises a été modifiée il y a 25 ans environ par la découverte dans les milieux scientifiques de l'importance de la science nautique portugaise.

Pendant plus d'un siècle on a pu lire dans les études historiques et les manuels que les conquistadores et les navigateurs n'avaient été que des aventuriers partis au hasard à la recherche des terres qu'ils avaient vaguement vues citées dans les livres grecs. A partir de Humboldt, les historiens allemands ont monté de toutes pièces une théorie selon laquelle c'est la science astronomique allemande qui avait créé l'astronomie maritime des Portugais. Selon la thèse de Humboldt, l'astronome allemand Régio Montanus avait été le fondateur de cette science et le navigateur allemand Behaim l'avait in-

---

(1) Texte établi d'après des notes rédigées par M. l'Ingénieur Leite Pinto pour des conférences faites par M. R. Warnier à la Chaire Camoëns, Centre Méditerranéen de Nice, 1940. (cf. Ingénieur Leite Pinto : Introduction aux Grandes Découvertes Portugaises, série de conférences faites à la Sorbonne, 1930-31, 2e édition, Coimbra 1936).

troduite au Portugal dans la seconde moitié du 15e siècle. Cette thèse allemande a provoqué la parution de divers traités chargés d'érudition germanique et avait permis, lors du partage de l'Afrique à la conférence de Berlin, aux délégués allemands de justifier la pénétration allemande en Afrique à peu près en ces termes : « S'il est prouvé que les Allemands n'ont rien découvert en Afrique, il est vrai pourtant que c'est grâce à la science astronomique allemande que les Portugais ont pu effectuer leurs découvertes. »

En 1907, lors du Congrès des professeurs de géographie à Nuremberg, on inaugura solennellement une statue à Béhaim (l'introducteur au Portugal des éphémérides de Régio Montanus et des instruments de navigation). Or, la vérité est toute différente. Comme on le sait, la science grecque a pénétré en Europe par l'intermédiaire de l'Espagne musulmane. L'Europe barbare a reçu par le califat de Cordoue tous les travaux astronomiques, mathématiques et philosophiques de la Grèce antique. Pendant les deux premiers siècles de l'Islam, les Arabes (et l'on comprend sous ce nom tous les peuples soumis à l'autorité politique de Damas, Bagdad ou de Cordoue: Persans, Syriens, Arabes, Berbères, Africains, Marocains, Espagnols) se bornèrent à traduire les œuvres grecques, après quoi ils abordèrent leurs commentaires et enfin créèrent une science. Dans le domaine de l'astronomie, de la trigonométrie et de l'arithmétique, les Arabes ont été créateurs de nouveaux procédés. Il suffit de rappeler que nous leur devons l'écriture des chiffres dits « arabes » et le procédé de calcul sur papier. La civilisation de l'Espagne musulmane avait atteint un degré élevé. Du Xe au XIIe siècle , l'Europe était pauvre, ignorante et barbare en comparaison de la péninsule hispanique. Au XIe siècle, le Califat de Cordoue se scinda en une mosaïque de petits royaumes qui n'étaient rivaux que sur le terrain de la civilisation. Chaque cour avait ses médecins, ses astronomes, ses poètes et ses philosophes. On compte par centaines les intellectuels qui nous ont laissé des œuvres de valeur. La science astronomique péninsulaire est riche d'un monument capital : les « Libros del Saber d'astronomia » dont le roi Alphonse X de Castille dirigea la publication pendant plus de vingt ans. C'est une véritable encyclopédie astronomique écrite par les astronomes de la cour du roi savant, astronomes chrétiens, juifs et mahométans. Le roi Alphonse X de Castille était le grand-père du Portugais Denis qui fonda l'Université de Lisbonne en 1290. Du règne de ce roi portugais datent des manuscrits astronomiques *écrits en portugais*, et contenant des tables calculées au Portugal comportant les coordonnées

du soleil et des étoiles; c'est-à-dire qu'à l'époque où la « Germanie » était encore à demi sauvage, le Portugal avait déjà une tradition astronomique séculaire.

Quand en 1912, M. Bensaude écrivit le livre qui devait faire s'effondrer la thèse allemande, le professeur Bopp de Heidelberg écrivit que ce livre était « un grand espoir pour les races latines ». Selon la science allemande, la thèse de Humboldt était exacte. Les Portugais s'étaient servi pour le calcul des latitudes sur mer des éphémérides de Régio Montanus. M. Bensaude n'a trouvé dans aucune édition de ces éphémérides aucune table qui puisse servir au calcul des latitudes. Il demanda au professeur Moritz Cantor d'Heidelberg de lui indiquer ces tables. Cantor répondit que, seul le professeur Furster de Berlin était au courant. Celui-ci, à son tour, renvoya M. Bensaude au professeur Gunther de Munich, ce qui revient à dire que ni Humboldt, ni une dizaine d'historiens allemands n'ont jamais examiné les éphémérides de Régio Montanus. Du moment que ce livre ne comporte pas de tables de déclinaison, il n'entre pour rien dans la question du calcul des latitudes, sans l'aide duquel les voyages au sud de l'Equateur n'auraient pu être réalisés.

C'est de la même façon que, depuis 25 ans, quelques historiens et astronomes portugais et espagnols ont démontré l'inexactitude de toutes les thèses allemandes établies avec des buts politiques ou de propagande, et qu'ainsi les découvertes portugaises ont pour base *la science péninsulaire* et elle seule.

A l'exposition du monde portugais de 1940 sont exposées des *centaines* de livres d'astronomie et routiers de navigation qui montrent que les découvertes n'ont pas été faites au hasard mais selon un plan scientifique préconçu.

*
* *

L'Europe a commencé au XII^e^ siècle à établir le plan de son expansion religieuse et économique. Des missionnaires franciscains et des marchands italiens avaient, pendant deux siècles, apporté en Europe des informations concernant d'autres mondes plus riches et plus puissants dont les richesses devaient être exploitées et les immenses populations christianisées.

L'Infidèle encerclait la petite Europe et menaçait de l'absorber. Il fallait chercher des alliés, trouver des mains chrétiennes qui puissent attaquer les infidèles de flanc et aider les Croisades. D'où les efforts du Prêtre Jean, roi légendaire et puissant qui gouvernait une multitude de peuples dans l'immense territoire du côté des Indes.

Le Portugal, puissance atlantique par excellence, avait au début du XV^e^ siècle, assuré un régime de paix intérieure.

A cette époque l'Europe entière était en guerre. Les Etats chrétiens étaient dressés les uns contre les autres. On peut dire que le Portugal ayant, une fois de plus, vaincu la Castille, était parmi les rares Etats qui ne fussent pas aux prises avec des luttes externes ou internes. Une noblesse exubérante avide de guerre, cinq Infants et un Duc, tous fils du roi, avaient hâte d'être faits chevaliers. Une volonté de croisade et cette expansion religieuse animaient toute la nation de puissants intérêts économiques, qui réclamaient de nouveaux marchés et de nouvelles matières premières.

La science astronomique et géographique péninsulaire affirmait que de nouvelles terres et le Prêtre Jean se trouvaient au delà de l'Océan. L'Océan était sillonné par des navires portugais depuis que le Portugal était Portugal.

C'est pour toutes ces raisons que le Portugal se lança sur mer et inaugura l'ère de l'hégémonie européenne sur le Monde. Si l'on laisse de côté les expéditions atlantiques aux Canaries, à la côte d'Afrique voisine, on peut dire que l'expansion européenne à travers le Monde a commencé par la conquête de Ceuta par le Portugal, le 21 août 1415.

L'expansion portugaise a été, dès la première heure, une expansion selon un plan prévu d'avance. Rien n'a été fait au hasard. L'aventure n'apparait que dans les détails, mais non dans l'ensemble de cette œuvre. La conquête de Ceuta commença à être étudiée en grand secret en 1412. Dès cette date on construit des bateaux. On en achète, on les arme, on réunit les équipages et les vivres. Les préparatifs furent poursuivis secrètement, mais plusieurs rois chrétiens et musulmans en furent informés et envoyèrent leurs espions au Portugal. Contre qui était dirigée cette puissante flotte ? Contre la Catalogne, Grenade, Gibraltar ou la Sicile ?

On connaît les lettres que l'espion de Fernand I^er^ d'Aragon écrivit à son roi et on peut d'après elle se faire une idée de l'importance de l'escadre et de la minutie des préparatifs. Ceuta une fois conquise, la conquête du Monde par l'Europe commença.

Les Portugais avant tous les autres européens s'installent au Maroc, découvrent et peuplent Madère et les Açores et successivement contournent l'Afrique et y pénètrent.

Voici quelques dates. Tandis que l'Infant don Henrique le Navigateur dirige les découvertes, nous dirions aujourd'hui pendant qu'il était le ministre d'outre-mer, c'est-à-dire jusqu'en 1460, on découvre et on exploite la côte d'Afrique, jusqu'à la

latitude 8° nord. En 1470, les Portugais franchissent l'Equateur. En 1482, ils atteignent le fleuve Zaire (Congo). En 1448, Bartholomeu Dias double le Cap de Bonne-Espérance. En 1498, Vasco de Gama réussit à atteindre par mer les Indes.

Ensuite, c'est toute une épopée : c'est la pénétration de l'Afrique en tous sens, l'influence portugaise en Abyssinie (où elle durera deux siècles), l'établissement d'un Empire économique basé sur la possession de forteresses échelonnées le long de la côte asiatique, de la Mer Rouge et du Golfe Persique à l'Insulinde et jusqu'en Chine. En 1549, Fernand Mendes Pinto, soldat d'aventure, rencontre au Japon Saint François-Xavier, qui, sous la protection du Portugal, propage le christianisme en Extrême-Orient. Le paravent du Musée Guimet reproduit la scène de la rencontre des deux Européens à Nagasaki. D'autres paravents du XVI^e^ siècle de l'Université de Tokio attestent combien a été profonde l'impression causée par l'arrivée au Japon des Portugais.

D'autres dates encore, et d'autres noms : En 1500 Cabral s'empare du Brésil, ce grand pays cent fois plus vaste que le Portugal et que le Portugal réussit à occuper et dont il réussit à faire une nation de culture péninsulaire. En 1506, une flotte portugaise inspecte la côte occidentale de Madagascar, tandis qu'une autre commandée par Fernand Soares inspecte la côte orientale.

Ensuite, et pendant tout le XVI^e^ siècle, c'est la découverte de mille îles dans tous les océans, la découverte de l'Australie et du passage du nord-est, la pénétration dans le Thibet, la Mongolie, le Siam, la Perse et le Brésil.

Les ambassadeurs et les Jésuites portugais portent la bannière du Portugal et font connaître la griffe du roi de Portugal aux quatre coins du monde, en Afrique, en Asie, en Océanie. C'est là l'œuvre admirable de découverte du monde par la race blanche que commémore l'exposition de 1940.

*
* *

Le Portugal occupe encore aujourd'hui de vastes territoires dispersés à travers le monde et qui lui constituent le quatrième empire colonial après ceux de l'Angleterre, de la France et de l'Italie.

Selon la constitution, l'Acte colonial a donné comme mission organique à la nation portugaise d'appliquer la fonction historique de possession et de colonisation de ses domaines d'outre-mer et de civilisation des populations indigènes qui y habitent tout en y exerçant l'influence morale que lui confère

le patronat d'Orient. L'empire portugais d'aujourd'hui est vaste : 2.500.000 kilomètres carrés.

Il peut paraître extraordinaire qu'un peuple encore peu nombreux de nos jours (7 millions d'habitants sur le continent, 1.500.000 à l'époque des grandes découvertes), ait réussi cette œuvre immense.

La vocation missionnaire du Portugal s'est exercée dans cet Empire, à l'origine, grâce à l'ordre des Franciscains.

En 1219, moururent au Maroc les six premiers martyrs de la propagation de la foi. Leurs reliques furent transportées à Coïmbra et à la vue des ossements de ces six franciscains, le chanoine titulaire de Saint Augustin, Fernando de Boulhôes, se fit franciscain et partit comme missionnaire au Maroc.

Ce frère portugais fut Saint Antoine, connu en France sous le nom de Saint Antoine de Padoue, où il mourut. En 1421, le pape créait, par la bulle Romani Pontificis du 5 mars, l'évêché du Maroc où s'installa un franciscain portugais.

L'œuvre des missionnaires et celle des découvreurs ont été parallèles en Afrique, aux Indes, en Orient et au Brésil. Ensuite, ce fut l'œuvre des fonctionnaires et des techniciens qui firent de l'empire portugais une vaste mosaïque de peuples parlant la même langue et régis par la même constitution. Au point de vue économique, l'empire portugais accuse tous les ans depuis 1921, sauf une unique exception, un solde bénéficiaire de la balance de ces échanges commerciaux. Voici quelques chiffres qui résument l'activité culturelle, sociale et économique de cet empire.

Au point de vue scolaire :

	Cap Vert	Guinée	Angola	Mozambique	Inde	Macao	Timor
Lycées	2	1	3	2	1	1	
Ecoles Industrielles ou commerciales	2	1	7	7	2	1	1
Ecoles agricoles secondaires	1		3	3			
Ecoles d'Art et d'Education religieuse			5	5	2	1	1
Ecoles Professionnelles Supérieures			1	1			
Ecole Supérieure de Médecine					1		

Au point de vue scientifique :

Les Services d'Investigation et de recherche scientifique sont organisés de la façon suivante :

Laboratoire de chimie agricole	2
Laboratoires de pathologie végétale	2
Laboratoires de botanique	2
Station expérimentale pour le café	1
Stations expérimentales pour le coton	2
Stations expérimentales pour la Polyculture	2
Stations expérimentales pour la Pathologie vétérinaire ..	3
Stations expérimentales pour la Biologie maritime	2

Les services d'assistance agricole et pour l'élevage

Délégations agricoles	35
Stations d'améliorations des plantes	17
Stations d'améliorations des semences	15
Dépôts de machines agricoles	18
Stations d'élevage	21
Centres de désinfection	7
Stations de Zootechnie	18

En outre trois musées d'histoire naturelle.

Etat actuel des voies de communication (décembre 1939).

	Angola	Mozamb.	Autres Colonies
Routes	43.000 km.	35.000 km.	5.000 km.
Chemins de fer	2.720 km.	1.900 km.	250 km.
Rivières navigables	1.210 km.	857 km.	350 km.
Communications aériennes régulières	720 km.	800 km.	

L'ensemble des colonies dispose en outre des *Services Techniques* suivants :

Mines : 58 ingénieurs
Travaux publics : 65 ingénieurs
Santé : 350 médecins
Médecine Vétérinaire : 40 vétérinaires
Agriculture : 40 agronomes
Eaux et Forêts : 35 sylviculteurs.

Il convient d'ajouter 75 contrôleurs agricoles, 60 chefs de

service adjoints pour les services d'élevage, et 60 agents techniques du génie.

87 hôpitaux indigènes
12 hôpitaux généraux
8 hôpitaux pour fonctionnaires.

Le service de santé comporte en outre des hôpitaux, 78 postes médicaux, 123 postes de santé et de vaccination, 21 laboratoires d'analyses et 44 postes de lutte contre la maladie du sommeil.

L'Exposition du Portugal

A l'occasion de son double centenaire, le Portugal a mis sur pied une exposition dont l'intérêt dépasse aisément ses frontières, puisqu'elle constitue un hommage universel au génie conquérant de l'homme, et surtout à la grandeur qu'il met à *utiliser* ses conquêtes.

L'Exposition du Portugal évoque : 1° *La découverte du globe*, par le rappel des premières grandes expéditions maritimes des Vikings, de Marco Polo en Chine et au Thibet, de Vasco de Gama, de Colomb, de Magellan, ces grands découvreurs de mondes inconnus, dont le nom reste attaché à ces terres proches ou lointaines où, les premiers, ils portèrent leurs pas, les Açores, les Canaries, le Cap Vert et le Cap de Bonne-Espérance, les Antilles, l'Amazone, le Mexique, le Pérou, le Cap Horn, le Pacifique, le Japon, — enfin les Normands et les Anglais et leurs incursions en Terre-Neuve, en Amérique du Nord, en Australie, en Nouvelle-Zélande.

2° *Les grandes explorations*, par l'évocation de quelques grands noms de l'histoire aventureuse des hommes qui mirent toutes leurs aspirations dans la découverte de terres inconnues, Bougainville, Cook, Behring et Lapérouse au XVIIIe, Brazza, Livingstone et Barts au XIXe, et les explorateurs « scientifiques » du XXe siècle, Amundsen, Byrd, Charcot, Picard, etc...

3° *L'expansion civilisatrice de l'Europe*, qui est la conséquence immédiate et logique de ces explorations et de cet agrandissement continu du domaine ouvert à la curiosité et au labeur des hommes. Comment ne pas penser à la mise en valeur économique et culturelle des terres découvertes, au pétrole, au caoutchouc, à la création incessante de routes, de villes, et encore, du point de vue spirituel, à l'expansion catholique à travers ces mondes neufs, le rôle des missions, l'aide apportée par elles à ceux qui, tandis qu'elles s'occupent des âmes, s'emploient avec un même courage obstiné, à soigner les corps ?

Enfin, l'Exposition du Portugal comprend encore deux sec-

tions particulièrement importantes. La première, qui nous intéresse tout particulièrement, est consacrée au monde méditerranéen et à la civilisation romaine. La seconde, d'un intérêt plus général, à l'Empire français, et aux mondes anglo-saxon, espagnol et portugais.

Il n'est pas besoin, pensons-nous, d'insister sur l'intérêt de cette exposition, conçue dans un esprit de large synthèse, et constituant, dans son ensemble, une magnifique manifestation de culture universelle.

A. de CASTRO.

Les Prix du S. P. N.

Le Prix Camoëns

Le Secrétariat de la Propagande Nationale a eu l'heureuse pensée d'instituer, en 1934, *une série de prix littéraires destinés à encourager la production nationale dans les divers domaines : poésie, roman, nouvelles, essais, etc...*

On peut se féliciter du succès des concours annuels régulièrement assurés depuis cette date et qui ont encouragé en effet les auteurs et contribué à favoriser le progrès de genre littéraire, notamment l'étude historique, l'essai littéraire, etc.....

La fondation du Prix Camoëns est inspirée par un désir analogue : encourager les écrivains étrangers à publier sur le Portugal un hommage, en langue étrangère, offrir un tableau sincère et actuel de ce pays et le présenter au lecteur étranger dans une langue de grande circulation et sous l'autorité d'un nom connu.

Le livre de Gonzague de Reynold « Portugal », *qui fut le premier lauréat de ce prix et le livre de M. Gibbons, qui fut le second, sont parmi les meilleurs ouvrages écrits depuis la guerre sur le Portugal d'aujourd'hui.* (1)

---

(1) Le Suisse Gonzague de Reynold, départagea devant le jury du Prix Camoëns ses deux redoutables adversaires : F. Sieburg et Stefan Zweig. Catholique convaincu, n'a-t-il pas précisé, dès la préface de son « Portugal » qu'il était venu vérifier sur place la vertu efficace des doctrines de réorganisation politique à base chrétienne.

Son voyage, dont le livre reproduit l'itinéraire et condense les impressions, dégage des aspects généraux, traite des problèmes de doctrine et accroît une bibliothèque de reportages littéraires en langue française qui s'est enrichie depuis un siècle.

Si l'on peut y trouver long le prélude helvéto-franco-hispanique qui retrace son voyage depuis Fribourg vers le Tage, si l'on peut discuter certaines affirmations (N. II. cf. *Bulletin d'Etudes Portugaises,* T. IV. 2, p. 113.4) et un enthousiasme parfois plus convaincu que convaincant, on peut louer dans son exposé consciencieux un développement, plus méthodique que chez Sieburg, des aspects techniques, économiques et sociaux de la « Révolution nationale et de l'Etat nouveau » du professeur Salazar, évoquant les travaux documentaires, comme celui de Descamps (Paris 1936), sur ce problème, sans pouvoir lui objecter la facilité, le souci de brillant facile que, parfois, son métier de journaliste conserve, malgré la laborieuse révision de ses premières notations, à l'essai de Sieburg.

Le Temps, article de notre collaborateur Raymond Warnier, du 27 Mai 1938.

COMTE GONZAGUE DE REYNOLD — PORTUGAL

La civilisation portugaise (extraits) (1)

« Lentement, durant des siècles, des millénaires, la nature et les hommes ont préparé le Portugal. Ce pays de la plus antique civilisation a des origines dont la perspective se perd dans l'inconnu de la préhistoire. » (Page 144.)

« Ce qui a toujours poussé les Portugais, individuellement ou nationalement, vers l'héroïsme et la grandeur, c'est l'idée, c'est le besoin de mission. » (Page 165.)

« Nous sommes en présence d'une œuvre commune. Mais cette œuvre n'aurait pu être continuée, achevée, si les rois n'avaient pas su la rendre populaire, nationale.

.. ..

« Ils ont entraîné le peuple tout en l'unifiant. Ils ont ainsi transformé en nation déjà moderne — la première par ordre de date des nations modernes — un peuple médiéval que la dynastie bourguignonne avait déjà éveillé à la vie collective, politique, et qu'elle avait déjà commencé d'organiser. Mais la dynastie d'Avis a donné une vocation au Portugal, en échange de celle que le Portugal lui avait donnée ». (Page 208).

« Ce qui frappe dans l'histoire du Portugal, c'est la constante répétition du même effort ». (Page 211.)

Salazar et l'Etat nouveau

« La révolution nationale du 28 mai 1926 fut l'aboutissement d'un long effort vers l'ordre et la moralité publique. Effort d'un malade encore plein de réserves vitales et qui se défend, se débat longtemps contre un poison lent, avant d'arriver enfin à le vomir ». (Page 263).

« Le 18 avril 1925, trois officiers supérieurs tentèrent un nouveau coup d'Etat, sur un programme de restauration nationale, assez analogue en ses principes à celui de Salazar. Ils échouèrent et furent traduits en justice. Comme le gouvernement se défiait du tribunal militaire, il désigna pour fonctionner comme procureur de la République, un officier impartial et qui ne s'était jamais occupé de politique. Au lieu d'exiger la punition des conspirateurs, cet officier demanda leur acquittement : *Le pays est malade, ils ont voulu le sauver.* C'était le général Carmona ». (Page 264).

« Je dirais que Salazar est le dictateur malgré lui, le dic-

(1) 1937 — « Portugal », par le Comte Gonzague de Reynold, 1 vol. Ed. Spes — Paris.

tateur par devoir. Il ne tient pas à la dictature, il est dénué de toute ambition personnelle, il porte le pouvoir comme un chrétien sa croix : on le sait, ce qui lui vaut un immense prestige moral. Il est en droit d'exiger beaucoup des autres, lui qui exige tant de soi, et de tout demander, lui qui ne demande rien pour soi ». (Page 268.)

JOHN GIBBONS — I GATHERED NO MOSS

Le sens de l'Empire (extraits) (1)

« Le soir, chez moi, j'ai voulu voir les livres d'école des enfants. Ils donnent tous les mêmes leçons... Vous n'êtes pas si petits que ça. Et il y a en conséquence sur les murs et dans les livres des cartes qui montrent les possessions du Portugal d'outre-mer, constituant le troisième empire colonial du monde. La Grande-Bretagne, la France, et ensuite le Portugal... Les enfants doivent sûrement influencer leurs parents et les parents portugais n'achètent que des produits portugais... Et il en va de même pour l'histoire. Voici un tableau qui nous montre Vasco da Gama, l'homme qui donna l'Inde au monde. Soyez fiers de lui, petits Portugais... » (Page 52.)

Le « dictateur » Salazar.

« C'est une dictature, avec un dictateur qui ne croit pas aux dictatures — dans l'acception ordinaire du terme. Le Portugal de Salazar, ce n'est pas un Etat totalitaire, dans le genre de l'Italie fasciste ou du Nazisme allemand. Il ne croit pas que l'Etat soit le pouvoir suprême... Sa dictature n'a été qu'une mesure temporaire, avec le Dr Salazar comme professeur d'une classe exceptionnellement difficile et turbulente.

« L'homme est un universitaire et un ascète. Il n'a jamais porté d'uniforme, il fait peu de discours, il apparaît rarement dans un banquet et il est difficile de le voir en public. Tout le monde peut faire toutes ces choses, mais Salazar ne peut pas les faire lui-même car il est surchargé de travail. » (Page 99.)

---

(1) 1939 — *I Gathered no moss*, par John Gibbons, 1 vol., Ed. Robert Hale — Paris.

Chroniques

EXPOSITION DU LIVRE FRANÇAIS A LEIRIA

C'est le 8 mars qu'eut lieu l'exposition du livre français à la « Bibliotheca erudita », de Leiria, avec le concours de l'Institut Français au Portugal.

« On sait trop peu au Portugal, quelles richesses abrite derrière les frondaisons d'une calme placette, la « Bibliotheca Erudita », logée dans les bâtiments annexes de la cathédrale de Leiria. Et, pour le touriste retenu par cette cité colorée..., quelle surprise de découvrir, dans une antichambre poudreuse, toute une collection vierge de l'Encyclopédie de Diderot, et, au hasard des rayons chargés de vieux volumes, des centaines de livres français anciens ! Ils témoignent pour nous de la curiosité avertie, depuis des siècles, des intellectuels portugais de tous milieux pour ce qui se disait, se pensait et s'imprimait en France », écrit Raymond Warnier dans son avant-propos pour le catalogue de l'Exposition du Livre français. Magnifique exposition qui, décidée l'an dernier et réalisée en dépit des circonstances et des difficultés actuelles, témoigne de l'intérêt constant que la France et le Portugal portent aux choses de l'esprit.

L'admirable vieux fonds classique français est composé d'éditions originales de grands ouvrages des siècles derniers, qui proviennent pour la plupart, de couvents et d'écoles religieuses entre autres du couvent de Saint-Antoine, du Séminaire épiscopal, de la maison congréganiste de Portela, du couvent de Saint-Bernard, etc... Parmi les trésors que représentent ces 400 volumes, citons au moins l'édition des « Œuvres de messire Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux. » dédié à Sa Majesté l'Impératrice régnante Argentina, aux dépens de Jean-Baptiste Albrizzi, marchand libraire à Venise, 1736 (4 vol.), ces volumes proviennent du collège de Saint-Bernard. Un Massillon, ayant appartenu au couvent

des Frères Dominicains de la Trinité, a retenu notre attention, ainsi qu'une édition originale de « Buonaparte et des Bourbons », et les volumes du « Génie du Christianisme ou Beautés de la religion chrétienne », par François-Auguste Chateaubriand, sixième édition, à Lyon, de l'imprimerie Ballanche, père et fils — aux halles de la Guenette, 1809 (vol. 1, 3, 4, 5, 8 et 9), provenant de la bibliothèque du maître-de-chapelle de Leiria. Enfin, des exemplaires rares de Fénelon, de La Bruyère, de Fontenelle, de Montesquieu, Boileau, Rousseau, Voltaire.

Dans ces volumes figurent les noms d'éditeurs célèbres : Baptiste Coigrand, à Paris, Didot l'ainé, Ballanche père et fils de Lyon, Claude Herissant, Claude Philibert, à Genève, etc...

Toutes les éditions célèbres du XVIII[e] siècle sont représentées: celles de Liège, de Versailles, de Venise, de Paris, d'Amsterdam, de Leipzig et de Copenhague.

Honneurs soient rendus aux sages clercs des siècles passés qui nous ont gardé ces trésors et donné un témoignage probant des sources auxquelles s'abreuvait l'esprit portugais et de l'ancienneté des liens franco-portugais !

C'est pour faire connaître au public ces richesses anciennes que l'exposition a été organisée et réalisée grâce au concours de l'Institut français au Portugal; l'admirable vieux fonds français de la Bibliotheca Erudita, a été augmenté de 750 ouvrages modernes français comprenant des romans contemporains, des livres scolaires, des éditions classiques, quelques échantillons de ces collections d'histoire de l'humanité, qui sont l'un des orgueils de l'édition française contemporaine, et qui donnent une excellente idée de ce qui se publie actuellement en France.

Un important catalogue a été imprimé avec une préface de M. le docteur Alfredo de Carvalho. L'exposition avait été organisée avec beaucoup d'art et de science par le D[r] Alfredo de Carvalho, président de l'Alliance française de Leiria, et par M. Warnier, directeur de l'Institut français au Portugal.

A la cérémonie d'inauguration toutes les personnalités de Leiria se sont rendues dans les locaux de la commission du tourisme, puis à la Bibliothèque Erudite où avait lieu l'exposition. Notons également qu'une section d'ouvrages d'art et de tourisme a été aménagée dans les locaux de la commission du tourisme. Une conférence sur la « Littérature catholique en France, de Bossuet à Chateaubriand », a été faite ensuite au lycée de Leiria, par Mlle Bidal, docteur de l'Université

de Paris, en présence d'un nombreux public scolaire et de hautes personnalités locales : le gouverneur, le maire, un représentant de l'évêque de Leiria, etc...

Le soir, l'Alliance française offrait un banquet aux délégués français, parmi lesquels figuraient M. Deleau, représentant du ministre de France, M. Warnier, directeur de l'Institut français au Portugal. Des représentants des sections d'alliance française de Coimbra et de Torres Novas s'étaient rendus à Leiria à cette occasion, notamment le professeur Rocha Brito, de Coimbra et le Docteur Azevedo Mendes, de Torres Novas.

De chaleureux toasts furent portés à l'amitié franco-portugaise, et de nombreuses ovations à l'idéal que représente et défend la France. Le gouverneur civil de Leiria avoua que c'est par la lecture d'ouvrages français qu'il avait acquis le plus sûr de sa formation intellectuelle et que c'est là qu'il trouve encore ses meilleures joies.

M. Marçal, adjoint du maire, salua en M. Warnier le représentant de la culture française et exprima dans des termes vibrants de sympathie son admiration pour la France. M. Marçal avait fait illuminer le château de Leiria pour honorer ses hôtes.

M. Azevedo Mendes préconisa les bienfaits d'une alliance culturelle franco-portugaise. Enfin, M. Tinoco, proviseur du lycée de Leiria, qui a donné maintes fois des témoignages d'attachement à la France, prononça des paroles chaleureuses.

C'est ainsi que dans la vieille cité de Leiria, où le roi Denis écrivait autrefois ses vers d'amour et où étudièrent les moines érudits du Portugal, furent scellées une fois de plus, les attaches traditionnelles de la France et du Portugal.

CONGRESSO DA MOCIDADE PORTUGUESA
(LISBOA 1939)

Voici le rapport du premier congrès tenu à Lisbonne, du 21 au 28 mai 1939, de cette vaste organisation nationale de la jeunesse, réalisée par l'Etat nouveau.

On y trouvera le compte rendu détaillé des séances générales et des travaux des trois sections qui traitèrent successivement de :

1° *L'Education physique* de la jeunesse, dont le rapporteur général (ingénieur Leite Pinto) rappelle (p. 41), que l'éducation physique est subordonnée aux principes généraux de l'éducation, et vise à mettre en valeur les qualités physiques de la jeunesse, au profit de la société, de la nation.

2° *La formation morale* en fonction des principes sur lesquels repose l'Etat ; on y trouvera les considérations et discussions, en ce qui concerne l'éducation religieuse, que d'aucuns ont reproché à la J. P. de négliger (cf p. 113) — la conclusion insiste sur l'éducation morale, qui doit donner à l'enfant la conscience de ses devoirs envers Dieu, la société, autrui et lui-même, en s'adaptant au tempérament et aux tendances de chaque affilié.

3° La préparation de la jeunesse en vue de la *Défense nationale*, de l'activité civique et du service social, y compris la question de la préparation pré-militaire.

Le rapport publie pour chaque section, les motions présentées par les sections régionales (liste des sections et des délégués (p. 14-29) avec divers tableaux et statistiques résumant leur premier plan d'activité. (Voir par ex. p. 136 le vœu de la section d'Estramadure, écartant une solution « totalitaire », — p. 189, la discussion sur l'effort nécessaire pour « combattre l'excessif individualisme portugais, ennemi de l'ordre civique et social, et développer le sens... de la dignité de la personne humaine aux éléments de la collectivité nationale. »)

Les conclusions de chaque section, résument (p. 75-115 et 199), après discussion, les décisions prises en vue des travaux ultérieurs et de l'orientation de la jeunesse portugaise.

Il convient de souligner les conclusions de la troisième section (cf. l'édition séparée de ce rapport final. signé Leite Pinto, 12 pp. Lisboa 1939) : « Tous les membres de la J. P. envisagent la guerre comme un mal inévitable, qui pourra un jour atteindre la Patrie ; tous doivent être convaincus qu'ils peuvent être appelés à défendre la Patrie et la civilisation occidentale, ou même à faire honneur, les armes à la main, aux contrats d'assistance mutuelle conclus avec des peuples amis et savoir qu'ils devront faire même le sacrifice de leur vie pour prendre ainsi leur part à la victoire finale ». (p. 202)

Le rapport s'achève par le résumé (p. 235-242) des conclusions du progrès, lues par M. Leite Pinto à la séance de clôture du 26 mai qui constituent désormais la Charte-programme de la J. P. et par les discours de clôture du commissaire général et du ministre de l'Education nationale, qui souligne le rôle de la J. P. en fonction de la « famille, cellule sociale de la vie chrétienne, où l'autorité du père est marquée du sceau divin du créateur, et où la douce souffrance de la maternité est l'image même de la Création », et résume (p. 257) l'idéal humain de l'Ecole et de la J. P. « Organe de coopération circum-scolaire ».

R. W.

LA PAIX DANS LA PENINSULE IBERIQUE

L'Espagne sortait à peine d'une atroce guerre civile quand éclata, le 3 septembre dernier, le grand conflit dont l'Europe attend anxieusement l'issue.

On se souvient que l'Espagne nationaliste, aidée dans sa lutte contre les Rouges par l'Italie, l'Allemagne et le Portugal, parut alors dangereusement soumise à l'emprise des puissances de l'axe; combien d'opinions politiques et militaires, n'ont-elles pas formulé alors la crainte de voir l'Espagne et la péninsule ibérique servir de prétexte et de base à une attaque dirigée contre la France, grâce aux possibilités tactiques ou psychologiques créées par la guerre d'Espagne !

Au Portugal même, cette éventualité a été plus d'une fois anxieusement évoquée et discutée, et la politique intérieure n'était pas sans s'y mêler quelque peu. La sagesse des gouvernants semble avoir eu raison de ces menaces. Après avoir, dès le début des luttes fratricides de 1936, assuré le plus large appui au Général Franco, le Dr. Salazar, chef du Gouvernement Portugais, était fondé à faire valoir les services alors rendus à la cause nationaliste et à espérer qu'en échange son pays ne fût pas injustement entraîné dans une aventure sans profit. Le Général Franco, de son côté, qui assure méthodiquement la reconstruction d'un pays désorganisé par trois ans d'atroces luttes, déclara dès le début de septembre 1939 que la neutralité seule pouvait convenir à l'Espagne.

Dans certains milieux, tant péninsulaires qu'étrangers on s'est nonobstant ingénié de part et d'autre à brouiller les cartes, à mettre en relief des intérêts opposés, à évoquer par exemple les revendications espagnoles sur Gibraltar en face de l'alliance anglo-portugaise, et même à peser les probabilités et les chances de succès d'opérations diplomatiques ou militaires étrangères comme celles dont avaient tour à tour bénéficié les Etats Baltes, le Danemark ou la Norvège.

En dépit de ces manœuvres l'atmosphère des relations officielles hispano-portugaises est restée sereine. L'année dernière, le 17 mars 1939, un traité d'amitié et de non-agression avait été signé entre l'Espagne et le Portugal. Insuffisamment remarqué, notamment dans notre presse, ce traité présentait pourtant une extrême importance. Dans toute la mesure où en Europe les traités signifient encore quelque chose, il signifiait que l'Espagne franquiste et l'Etat Nouveau portugais s'engageaient à ne se prêter à aucune manœuvre ou pression étrangère qui transportât sur leur territoire la lutte extérieure et qui opposât

l'un à l'autre deux pays que venait de rapprocher la fraternité d'armes de la Phalange ou des Requétes espagnols et les volontaires portugais, les Viriatos et qu'effrayait au même degré la menace de bolchévisation de l'Europe et de communisme.

Répondant à tous ceux qui mettaient en doute la valeur de ce traité, des manifestations successives eurent lieu : échanges de visites officielles entre Madrid et Lisbonne, importante mission officielle portugaise à la célébration du défilé de la Victoire à Madrid, en avril dernier, réception cordiale à Lisbonne de l'escadre espagnole, échange de décorations entre les chefs d'Etat, affectueuses déclarations des délégués espagnols aux commémorations des centenaires de 1940, etc.,

Pour rassurer encore l'opinion publique, sans cesse alertée à nouveau, des déclarations précises ont été faites à plusieurs reprises, tant par M. Nicolas Franco, le propre frère du Général et son ambassadeur à Lisbonne, que par le chef responsable du Département portugais des Affaires étrangères, le Dr Salazar en personne. Enfin, pour affirmer à nouveau la sympathie solidaire des deux pays et leur commune volonté de ne se laisser entraîner dans aucune complication diplomatique étrangère, le Dr Oliveira Salazar et M. Nicolas Franco ont signé à Lisbonne, le 29 juillet, pour l'anniversaire du soulèvement de 1936, un nouvel accord, complémentaire du traité du 17 mars, et dont ce paragraphe résume parfaitement le sens :

« Pour rendre plus efficace le traité d'amitié et de non-agression entre le Portugal et l'Espagne, les gouvernements portugais et espagnol conviennent par le présent accord de se concerter quant aux meilleurs moyens de sauvegarder dans la mesure du possible leurs intérêts mutuels, chaque fois que seront prévus ou vérifiés des faits, qui, par leur nature, pourraient compromettre l'inviolabilité de leurs territoires métropolitains ou constituer un péril pour la sécurité ou l'indépendance de l'une ou l'autre des parties contractantes ».

Le leader du *Diario de Noticias* remarquait justement que « la Péninsule étant la dernière porte de l'Europe ouverte sur deux continents », la paix péninsulaire prenait, de ce chef, une importance exceptionnelle : c'est « le dernier lien entre l'Europe belligérante et les neutres ».

Egalement important est le paragraphe qui précise la non-incompatibilité de cet accord avec ceux liant chacun des deux contractants à des tiers : clause qui vise au premier chef, l'alliance anglo-portugaise et confirme l'entière loyauté de la position politique portugaise « garantissant dans les deux cas une neutralité sans ombre ».

Les commentaires espagnols et anglais du *Times* comme du *Ja* ou de *l'Alcazar*, ont d'ailleurs également souligné le fait. Ces commentaires permettent d'affirmer que les deux Etats de la péninsule, par cette nouvelle et catégorique déclaration, se confirment résolus à maintenir entre eux une paix confiante et contribuent ainsi à garantir l'Europe occidentale contre les périls d'une extension ou d'un rebondissement du conflit actuel.

R. WARNIER.

Les Livres

PROFIL DE SALAZAR, éléments pour l'histoire de sa vie et de son époque, *Luiz Teixeira*. (Ed. du S. P. N. 112 pp. Lisboa 1940).

Le professeur Docteur Oliveira Salazar, chef depuis une décade de l'Etat Nouveau portugais, n'aime ni la popularité, ni la publicité; c'est à côté de vertus plus éminentes, l'une de ses estimables originalités.

Il n'a donc, et on n'a guère autour de lui encouragé les témoignages consacrés à sa personnalité, quels qu'en soient d'ailleurs l'importance nationale et internationale, et l'intérêt que ce goût modeste de mystère contribue finalement à accroître.

C'est pourquoi les témoignages aidant à le mieux connaître, pour être moins fréquents, n'en sont que plus attrayants. M. Antonio Ferro, l'actif directeur du S. P. N. a lui-même raconté dans son *Salazar* (1) comment il avait dû, presque par surprise, et avec une louable opiniâtreté de journaliste, épier et happer les instants où il lui serait permis de recueillir la matière de ce premier portrait, dont on sait le succès tant à l'intérieur qu'au delà des frontières du Portugal.

Peu d'interviews, peu de portraits rapides ou médités s'y sont ajoutés depuis une dizaine d'années. On a retenu, au point de vue français, ceux qu'esquissèrent, avec un inégal bonheur, des voyageurs et intervieweurs tels que R. Recouly, Luc Durtain, J. de Lacretelle, Henri Massis, A. Villebœuf, R. Vallery-Radot, ou J. de Sauerwein.

Le meilleur moyen d'approcher la personne et la pensée de ce chef d'Etat solitaire et taciturne, que son peuple voit aussi rarement que les reporters hâtifs ou les enquêteurs patients, reste la lecture de ses propres textes, et n'est-ce pas là un trait digne de cet universitaire, devenu chef de Gouvernement tout en restant fidèle à ses convictions, aux idées mûries dans la solitude

---

(1) « Salazar, le Portugal et son chef » Grasset 1934 avec préface de P. Valéry.

de son cabinet et aux habitudes de travail acquises dans le cadre restreint de sa chaire à l'Université de Coimbra, où l'on imagine qu'il retrouverait avec aisance son passé studieux et efficace de maître de pensée d'une génération. Les deux recueils parus, avec quelque intervalle, l'un et l'autre d'abord en français (1) constituent pour l'historien futur de « l'Etat Nouveau » et de son chef actuel le recueil le plus précis et le plus complet des idées, des doctrines et des méthodes qui ont assuré au Portugal de 1940 la stabilité de sa vie politique, la sérénité de son sort présent, et la solidité réconfortante de sa situation nationale et internationale.

Réflexion qu'inspire et justifie la lecture du petit livre, assez nourri de détails et observations et de données précises, encore que sans soucis strictement chronologiques, que l'on doit à M. Luiz Teixeira : article de revue développé en chapitres que relie le souci d'esquisser la formation mentale et politique de son « sujet », exposé condensé et instructif des dates qui ont marqué le progrès de la pensée politique et économique de l'étudiant, du professeur, du doctrinaire et de l'homme d'Etat.

L'édition originale de cet ouvrage a paru en portugais en 1938 et a obtenu la même année le prix Ramalho Ortigão, l'un des prix du Secrétariat de la Propagande nationale. (Cf. notre Note ci-dessus sur ce sujet).

*
**

C'est moins une biographie qu'un aperçu de lecture facile et commode qui situe les facteurs initiaux : la jeunesse difficile et austère à Santa Comba, les années de travail au Séminaire de Viseu et celles d'apprentissage du métier de « guide » à l'Université de Coimbra, où la chaire universitaire et les exposés doctrinaux au « Centre académique de démocratie chrétienne » des étudiants se partagent le temps du jeune maître, tout ceci explique le soudain démarrage du jeune ministre des Finances, dont on a déjà conté à suffisance les débuts politique, la ferme volonté opposée aux mœurs de la capitale, les inévitables conflits et l'étonnant succès jusqu'à ce que la logique de sa volonté, la rigueur même de sa doctrine et de son attitude, la persévérance confiante de ses efforts, aient fait de Salazar le chef accepté, agréé et respecté du Gouvernement portugais régénéré au nom de principes sains et fermement affirmés, sans égard aux circonstances, aux faiblesses et intérêts in-

(1) « O. Salazar ». Une Révolution dans la paix. Flammarion 1937 et « Le Portugal et la crise européenne ». Flammarion 1940.

dividuels, aux conjurations d'intérêts particuliers ou aux fluctuations de la politique interne et externe.

Un tel livre ne se résume pas, et à vrai dire ne se juge pas : c'est un guide, un auxiliaire pour la compréhension d'une personnalité, de son œuvre et de son irradiation, que d'aucuns ont pu trouver miraculeuse, et qui est un bien beau motif de confiance en la vertu et la puissance de la personnalité humaine.

Si un compte rendu « critique » comporte une critique, celle qu'on se permettrait de faire à l'auteur est peut-être d'avoir passé un peu trop vite sur la période initiale pour laquelle il renvoie assez souvent à un texte, malheureusement peu abordable, (*Ma Réponse* 1919) ; sans attacher une importance exagérée aux influences et souvenirs de la jeunesse de chaque être, peut-être pourra-t-on trouver pourtant que cet essai d'explication de la personnalité de Salazar, que ce « profil », pour reprendre le terme même choisi par l'auteur, est insuffisamment soucieux de l'éclairage initial. Le Président Salazar ne le dit-il pas lui-même dans l'une de ses phrases — heureusement adoptées comme leit-motiv de chaque chapitre — : « Je suis redevable d'une grande part de ma formation à cette maison sans qui je ne l'aurais pas acquise » (p. 11). Cette maison, c'est le séminaire de Viseu, et l'auteur nous en restitue moins le cadre et l'ambiance que l'arrière-plan, fortement esquissé d'ailleurs, des préoccupations idéologiques de l'Europe autour de 1900. On eût aimé, à côté de cet utile décor, quelques précisions sur cette « maison » et la première formation spirituelle et morale du modèle de ce « profil » ; de même que sur les toutes premières années de sa vie dans cette austère et prenante région du Dão (chap. 1, p. 7 sq), où quelque nouveau biographe saura peut-être un jour nous mener avec encore plus de curiosité.

« Il grandissait dans l'ombre et étudiait dans l'isolement », dit justement de son personnage M. Teixeira, reprenant une phrase opportune de Frédéric Ozanan (p. 15).

On trouvera de même trop peu documenté le bref chapitre sur ses études à Coimbra, de 1910 à 1914 ; quel jeune chercheur nous dressera la si utile bibliographie des livres, portugais et étrangers, que, étudiant, Salazar lut alors avec un soin qu'attestent plus tard ses connaissances et la sûreté de son jugement ?

Le « jeune homme hanté par une idée sérieuse » (p. 21) va bientôt la développer devant des auditoires restreints, mais difficiles : un lycée de Coimbra, des parents d'élèves à Viseu, les auditeurs du C. A. D. C. ou les lecteurs des articles signés de

son pseudonyme Alves da Silva dans la revue « l'Impartial » éditée par ce Centre.

Puis c'est l'histoire de ses années de professorat à Coimbra (1917-1926), le « sacerdoce de l'enseignement », dira-t-il (p. 101), son unique apparition comme député à la Chambre de 1921, la définition progressive de ses idées politiques et sociales et ses thèses financières rigoureuses que semble formuler en précurseur Cunha Léal (p. 67).

Le Congrès eucharistique de Braga (1924) entend sa thèse déjà systématisée: est-ce par hasard, si plus tard c'est à Braga qu'il prononcera le plus magistral peut-être de ses discours de Chef du Gouvernement après y avoir défini le but que bientôt les circonstances devaient lui permettre de transformer en programme du Gouvernement :

« Ne pas aspirer au pouvoir comme à un droit, mais l'accepter et l'exercer comme un devoir ; considérer l'Etat comme le ministre de Dieu pour le bien commun et obéir de tout cœur à qui est investi de l'autorité ; ne pas oublier, si l'on commande, au nom de quelle justice on le fait ; et ne pas oublier, si l'on obéit, la vertu sacrée de celui qui commande — quelle révolution effrayante. C'est là le Pouvoir débarrassé de toute avidité ambitieuse, des obstacles importuns, des révolutions périlleuses ; c'est la libre autorité et le sujet respecté; c'est la loi humaine anoblie par la justice, le pouvoir limité par la loi de Dieu et par les droits de la conscience ; c'est l'ordre assuré par l'obéissance des âmes. »

Et après avoir posé les principes qui doivent diriger la possession de la Richesse et l'exercice du Travail, Salazar conclue :

« Donnez-nous ces âmes transformées par l'esprit chrétien d'obéissance, d'amour et de renoncement car la paix du Christ est parfaitement compatible avec le syndicalisme ouvrier, avec les nouveaux modes de travail, avec les nouveaux régimes de propriété, avec des organisations politiques très différentes. L'esprit les reconnaîtra toujours par leur modération, par leur justice, leur charité et par les concepts moraux qui dominent les aspects matériels de la vie ».

Par des épisodes bien choisis, par de courts extraits d'articles et déclarations publiques où s'esquisse le progrès d'une doctrine cohérente, par des touches qu'on eût voulues parfois plus historiquement précises, et parfois plus humainement pénétrantes, cet exposé dont une traduction française fort satisfaisante semble avoir adouci la rigueur trop abstraite et parfois un peu gauche du texte original portugais — aide à reconsti-

tuer un profil moral; avec les « Discours » déjà traduits, avec le livre d'ensemble plus biographique d'Antonio Ferro et quelques portraits isolés, voici une lecture instructive et désormais indispensable à la connaissance de l'homme et à la compréhension de l'œuvre que, de jour en jour, l'évolution des événements européens voit grandir dans l'estime de l'Europe troublée et dans l'attention élogieuse du monde pour celui « qui a donné au Portugal un sens plus élevé, plus grandiose et plus noble de la Nation » (p. 104).

R. WARNIER.

BIBLIOGRAPHIE FRANCO-PORTUGAISE, essai d'une bibliographie chronologique de livres français sur le Portugal, par *Bernardo Xavier C. Coutinho* (409 p. Porto, 1939).

M. l'abbé Coutinho vient de nous rendre un inappréciable service. En préparant une thèse de doctorat sur Camoëns en France, il a découvert les ressources insoupçonnées de nos bibliothèques. Encouragé par ses trouvailles, il a très vite dépassé le cadre qu'il s'était primitivement tracé. Avant tout soucieux d'être complet, il résistait aux sollicitations de ceux qui le pressaient de nous livrer, sous forme de contribution provisoire, les premiers résultats d'une enquête qui allait s'élargissant. Les conditions ingrates dans lesquelles il se résigna à imprimer ce travail brusquement interrompu par la guerre en expliquent les imperfections dont lui-même convient et qu'il serait souverainement injuste d'exagérer.

On lui reprochera peut-être d'avoir englobé dans une bibliographie française des œuvres écrites par des Portugais, des Espagnols, des Belges ou des Hollandais et jusqu'à des textes latins édités à Louvain ou à Rome : les chercheurs ne s'en plaindront pas. En outre, lorsqu'il arrive à la période récente, il aborde le dépouillement des périodiques, domaine où il est à peu près impossible de se fixer des limites infranchissables. Certains spécialistes pourront discuter sur le classement : vaine querelle puisqu'un index des auteurs et des anonymes répond à toutes les objections. Libre à chacun d'ordonner les matériaux dans un autre ordre. L'important est de savoir qu'ils existent.

M. l'abbé Coutinho nous libère, implicitement, d'une accusation répétée avec tant d'insistance qu'on avait fini par la prendre au sérieux. Il se trouve en effet des esprits chagrins pour prétendre que, dans le commerce intellectuel franco-portugais, il n'y aurait, d'un côté, qu'empressement, d'un autre qu'indifférence. Nous nous serions complu dans la réserve hautaine d'un

peuple trop fier de ses traditions. Or l'éloquence des chiffres nous rassure, car ces 2.912 articles, en admettant même qu'on doive, pour des raisons diverses, en retrancher une centaine, constituent un total impressionnant. Et nous pouvons attendre avec confiance que chacune des nations qui se vantent d'une sympathie moins parcimonieuse étale son bilan. Certes, on nous répondra que, dans cet amoncellement, il y a beaucoup de fatras. Mais une révision des valeurs, qui s'impose, prouverait que nous avons su joindre, plus souvent qu'on ne l'espérait, la qualité à la quantité.

Bornons-nous, sans anticiper sur les monographies, à plusieurs constatations sommaires. On sait en gros que nous avons manifesté, au XVI^e^ siècle, une très vive curiosité pour les mœurs des sauvages brésiliens, un respect avoué pour l'œuvre pédagogique des Gouveia, enfin une estime attestée par de nombreuses traductions pour la science d'un Garcie du Jardin, le botaniste des simples et des drogues. Mais le succès de l'*Amadis*, en attendant celui de l'*Astrée* qui se réclame de Montemayor témoigne de la faveur persistante du romanesque. La vogue des cosmographies montre que nos compilateurs, après la réclame de Vespuce, ont suivi avec une attention vigilante les progrès de l'expansion maritime. Enfin le nombre des publications consacrées au désastre d'Alcacer-Kibir et au conflit dynastique de 1580 prouve que le prieur de Crato a joué chez nous, consciemment ou non, le rôle d'un actif agent de propagande.

Le XVII^e^ siècle, qu'on aurait facilement réduit à deux événements littéraires, l'apparition des lettres de la Religieuse et l'engouement pour les *Révolutions de Portugal* de Vertot : se révèle — n'en déplaise aux auteurs de manuels scolaires — comme le grand siècle de l'exotisme. Ce n'est pas sans raison que Voiture se passionne pour Mendes Pinto. Aux récits de nos voyageurs, les Mocquet, les Pyrard, les Chardin, on joint toutes les traductions qui peuvent nous renseigner sur les Indes occidentales et orientales, sur l'Abyssinie, le Thibet, la Chine, le Japon, les Philippines, voire Madagascar. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que, après l'échec de la France antartique et de la France équinoxiale, notre mission colonisatrice a commencé avec Colbert. Sous Louis XIV, la politique des alliances et des mariages princiers va s'étendre à la Péninsule. Nous sommes étroitement mêlés, cette fois non seulement aux préparatifs de la restauration de 1640, mais aux troubles du règne d'Alphonse VI. Ajoutons que le Portugal intéresse à des titres divers Chapelain, Bouhours, Gomberville, Jean et Louis Racine. Enfin Baillet, apprécie Camoens et le P. Antonio Vieira compte chez nous des admirateurs.

C'est au XVIII[e] siècle que, grâce aux Anglais et aux Français, l'Europe découvre les *Lusiades*. On a longuement discuté sur l'*Inès* trop vantée de la Motte qui suscite des parodies, sur la critique étroite de Voltaire, sur les traductions lourdement ou élégamment infidèles de Duperron et de La Harpe. Les historiens, de leur côté, accordent quelque mérite à Lequien de la Neuville ainsi qu'à son émule intrigant, La Clède. Mais on ne saurait oublier la place prépondérante que le Portugal occupe dans nos controverses politiques et religieuses. Le tremblement de terre de Lisbonne a engendré toute une littérature tendancieuse et l'on s'est amplement querellé à propos des Jésuites, de leur empire du Paraguay, de la condamnation du P. Malagrida et de la disgrâce de son bourreau, Pombal, tyran éclairé dans un siècle raisonneur. Cet esprit d'intarissable polémique envahit la relation du ci-devant duc du Châtelet et l'abbé Reynal, — qui aura pour continuateur l'abbé de Pradt — inaugure la campagne anticoloniale qui doit aboutir à l'émancipation des républiques américaines.

Au XIX[e] siècle, on se contentait de signaler, dans le groupe des *poetae minores* de l'Empire, la naissance d'une sorte de culte préromantique de Camoens, associé au genre troubadour et bientôt fondé sur la solide érudition des Mablin et des Ferdinand Denis. Aux traductions, qui se multiplient, succèdent les adaptations, les imitations. Mais avec les échos des guerres de la Péninsule et la participation des légitimistes aux campagnes de D. Miguel, voici que la politique, plus que jamais absorbante, reprend ses droits. Sous l'influence des émigrés temporaires ou volontaires, comme le morgado de Mateus et le vicomte de Santarem, une partie de l'activité intellectuelle s'est déplacée. On imprime à Paris et notre langue devient, pour l'érudition historique, géographique ou philologique, un véhicule indispensable. C'est ainsi que le germano-brésilien Varnhagen édite à Vienne de savants mémoires en français. Autant qu'on en peut juger, la production récente, plus austère, donne le pas aux spécialistes sur les amateurs.

La bibliographie de M. l'abbé Coutinho, par son ampleur et la conscience dont elle témoigne, soutient avantageusement la comparaison avec les travaux d'un Francisque-Michel et d'un Bernardes Branco. Elle vient à son heure et représente une contribution opportune au double centenaire de la fondation et de la restauration, puisqu'elle exhume des titres que personne parmi les intéressés eux-mêmes ne songeait à faire valoir. On a beaucoup parlé, on parlera plus encore de l'expansion portugaise à travers le monde. Le profane serait tenté de la réduire à l'époque, souvent étudiée, mais non épuisée, des gran-

des navigations. Or, le mouvement inauguré en 1468, par le *Quinte-Curce* de Vasco de Lucena s'est poursuivi sans interruption jusqu'à nos jours, avec une intensité croissante. Qu'il y ait là une mine à exploiter, dans les Universités françaises, pour les candidats au diplôme d'Etudes supérieures ou au doctorat, on le conçoit aisément. Il ne s'agit pas toutefois d'un intérêt purement rétrospectif. Les Portugais doivent se rendre compte que certaines questions vitales, comme celles de l'orientalisme, de la diffusion de la littérature religieuse, de l'utilisation pour l'histoire nationale des mémoires originaux et des relations des voyageurs n'ont été qu'effleurées. Ils trouveront à glaner dans ce champ qu'ils croyaient en friche et des perspectives nouvelles s'ouvriront aux chercheurs.

G. LE GENTIL.

OS PRIMITIVOS PORTUGUESES 1450-1550, par *Reynaldo dos Santos* (57 pp. et CLXII pl. Lisboa 1940).

Cette importante publication, parue sous le vocable de l'Académie des Beaux-Arts de Lisbonne, sera l'un des précieux témoignages, sur le plan scientifique, de l'œuvre remarquable réalisée par la Commission Nationale des Centenaires de 1940.

On sait, et nous avons déjà eu l'occasion d'y faire référence dans ce Bulletin, que depuis une vingtaine d'années l'étude progressive des premières œuvres de la peinture portugaise groupées au Musée d'art ancien de Lisbonne avait mis en évidence leur importance, leur caractère autochtone, leur originalité et invitait à explorer en ce sens un passé dont on soupçonnait la richesse en visitant les monuments du passé portugais.

Patiemment recherchées, groupées au Musée des Janelas Verdes qui en comptait déjà environ 140 — dont la célèbre Adoration de St-Vincent (cf. pl. III à XXV) — par le regretté José de Figueiredo, dans les Musées de province, les églises et couvents, les palais ou collections diverses, elles ont permis dans le cadre des Centenaires, une imposante Exposition de 340 « Primitifs portugais » sur les quelques 600 œuvres dénombrées et sommairement recensées de cette période et elles ont en même temps apporté la preuve de la thèse pressentie par certains spécialistes et désormais évidente, qu'une Ecole de peinture « primitive » portugaise pouvait être identifiée, étudiée, exaltée.

Cet effort, doublé d'un patient travail de restauration, eut

ses heures glorieuses et dramatiques; tel le retour de Londres — où le Président Salazar les fit acheter bon prix et payer rubis sur l'ongle — de deux panneaux de Metsys complétant la série fameuse du couvent lisbcète Madre de Deus, ou le transfert au Musée de Lisbonne de telle œuvre que le Ministre de l'Education Nationale dut aller chercher lui-même et non sans peine au site traditionnel où voulait la conserver la tradition, la foi et d'aventure la superstition locale.

Ce labeur patient aboutit, le 11 Juin, à l'inauguration, au Musée des Janelas Verdes, dans un nouveau bâtiment heureusement aménagé à cet effet, de l'exposition impressionnante de 340 « Primitifs » énumérés en un Catalogue et que le présent ouvrage étudie de façon systématique dans leur devenir logique et leur valeur historique et artistique.

L'éminent critique d'art, Reynaldo dos Santos (1), Président de l'Académie des Beaux-Arts, qui a patiemment poursuivi l'œuvre dont le programme avait été tracé par José de Figueiredo (2) et assume avec zèle une lourde succession, présente dans une savante introduction doublée d'un long et bon résumé en français, les caractéristiques et souligne la double importance, sur le plan de l'histoire de la civilisation nationale et dans le cadre de l'histoire des beaux-arts en Europe de ce que désormais on doit appeler l'*Ecole portugaise de peinture* des XVe et XVIe siècles, contemporaine de l'âge d'or de la dynastie d'Aviz.

Ecole de « primitifs » si l'on veut, eu égard à l'absence d'Ecole antérieure qui lui servit de précurseur, mais que ni sa date ni son caractère n'associe aux « primitifs » encore passablement médiévaux de telles autres nations et à qui ne conviendrait pas non plus l'épithète de « Renaissance » puisque c'est une prodigieuse naissance, aux sources en grande partie autochtone et qui constitue le bilan artistique, la projection en peinture et l'immense apport artistique de l'étonnant essor que les arts et, avec eux, la civilisation portugaise toute entière de cette époque ont dû au grand fait historique et humain des Découvertes.

Ainsi — comme l'avait pertinemment précisé dans son lumineux Exposé du programme des Commémorations de 1940 le Président Salazar — l'Ecole de peinture primitive des XVe et XVIe siècles est un témoignage, et en même temps un facteur de

---

(1) Cf. notamment R. dos Santos: L'art portugais, avec XLIV pl. Plon, Paris 1938.

(2) Bulletin d'Etudes Portugaises Tome V fasc. 1, page 27 sq.

la vitalité créatrice à laquelle atteignit le Portugal à l'apogée de sa puissance, et de ses vertus civilisatrices rayonnantes.

On ne peut ici que signaler aux spécialistes le précieux et indispensable instrument de travail que constitue ce traité.

On ne pourra sans lui étudier les primitifs portugais que le musée d'art ancien de Lisbonne présente dans un cadre digne d'eux, et on ne pourra désormais, les ayant étudiés, négliger de leur assurer la place qui leur revient dans l'histoire de l'art occidental et européen contemporain.

La plupart des toiles reproduites sont à Lisbonne, à l'exception de quelques-unes, telle le fameux portrait de Jean Ier (à Vienne) ou le Retable, (conservé à Pise), d'Alvaro Pires d'Evora (pl. II). L'œuvre de restauration et de regroupement se poursuit d'ailleurs.

Aux noms déjà classiques de Nuno Gonçalves et Vasco Fernandes, s'ajoutent notamment ceux de Francisco Henriques, Jorge Afonso, chef d'un important atelier de Lisbonne, Cristovao de Figueiredo, Gregorio Lopes, auteur d'un très beau portrait de Vasco de Gama (pl. CXXVI), du Mestre de Sardoal de Gaspar Vaz auquel R. dos Santos attribue l'étonnant S. Pedro de St-Jean de Tarouca (pl. LXXVI), du Mestre d'Abrantes, etc.

Il convient, en félicitant les auteurs et réalisateurs de cette importante publication, d'observer que c'est la première et la plus considérable de ce genre réalisée entièrement au Portugal. Certes, le procédé de reproduction rend inégalement pour des œuvres de facture et de valeur diverses, et certaines planches n'atteignent pas à la perfection qu'eussent assurée certains ateliers étrangers. Néanmoins, par leur nombre, par leurs abondants détails, la plupart de ces planches seront d'un précieux secours pour les historiens de l'art et il faut savoir gré, à la Commission des Centenaires et au Dr. R. dos Santos d'avoir réussi à publier, en ce tragique été 1940 un si éloquent témoignage de la grandeur du passé de culture portugaise.

R. Warnier.

Olavo d'Eça Leal. — *Historia extraordinéria de Iratan e de Iracema os meninos mais malcriados do mundo.* Illustraçoes de Paulo. Lisboa. 1939.

Olavo d'Eça Leal était déjà l'auteur de quelques unes des plus belles pages sur l'enfance qu'on ait écrites en langue portugaise; son *Livro da Capa Verde*, dont il a publié divers ex-

traits, et qui malheureusement n'a pas encore été publié en volume, montrait quelle fraîcheur, quelle sobre et hardie originalité il apportait à la recréation de tout le monde enfantin vécu.

Maintenant c'est aux enfants eux-mêmes qu'il s'adresse. Cette *Histoire extraordinaire de Iratan et Iracema*, est une aussi grande réussite que son *Livre à la Reliure Verte*, bien que d'un genre tout à fait divers. Mais une même disposition d'esprit est à la source des deux. Si aujourd'hui c'est pour les enfants qu'il écrit, c'est aussi bien sur eux. Il ne parle plus d'un « vrai » enfant, ses créatures sont maintenant des êtres irréels fantastiques — impossibles. Mais elles sont toujours animées par un talent qui situe ce livre bien loin de l'habituelle littérature pour enfants : hélas, la plupart des auteurs qui s'adressent aux enfants procèdent comme s'il s'agissait de petits imbéciles, incapables de rien comprendre, incapables du moindre effort d'intelligence. Bien au contraire Olavo d'Eça Leal, s'adresse en même temps au goût des enfants pour le merveilleux et à leur subtilité. Il ne leur raconte pas de sottises pour les faire rire. Mais il ne tombe pas non plus dans le travers moralisateur. Sa réussite, c'est qu'il est arrivé à mélanger les deux éléments de façon à ce qu'ils ne font qu'un. S'il y a moralité dans son livre, elle est, si on peut dire, détournée, si heureusement camouflée qu'elle prend les dehors de... l'invitation à la désobéissance, par exemple.

Le livre de Olavo n'est pas un livre de morale déguisé. Voilà son plus grand mérite.

Ses personnages sont « les enfants les plus mal élevés du monde. » Ils font donc toutes sortes de choses défendues, comme il convient à des enfants de cette sorte, et l'auteur lui-même les suit; il est de leur côté contre les enfants très bien élevés, il est de leur côté contre les règles trop sévères. Il se moque avec eux, ou même tout seul, lorsqu'il ne serait pas bienséant que des enfants le fissent. Et le voilà parti contre toute forme d'hypocrisie et d'étroitesse d'esprit, soulignant toujours à propos tout ce qui prête à un commentaire ironique.

Son imagination est, pourra-t-on dire, trop riche pour des enfants. Il va trop loin, diront quelques-uns. Il est trop subtil, ajoutera un autre. Je préfère la réponse des enfant; or, ceux-ci autant que j'ai pu le vérifier ont été charmés par les aventures de Iratan et Iracema. C'est que les enfants ne cultivent pas la bêtise, c'est qu'ils sont en général, d'esprit plus aiguisé qu'on ne le croit parfois. Bien sûr, on peut et même on doit faire certains reproches à l'auteur; mais aucun qui porte sur rien de fondamental, aucun qui nous force à mettre en doute la valeur de ce

livre pour les enfants, parce qu'il est aussi un livre pour les grandes personnes, comme il arrive toujours avec les meilleurs livres pour enfants. Peut-être que les grandes personnes lui trouveront les défauts qui auront échappé à ceux-ci. Voyons lesquels.

D'abord, n'oublions pas que l'auteur le premier l'a dit à la fin de son livre, il s'agit de fragments lus, comme feuilleton radiophonique pour les enfants, au micro de l'Emissora Nacional. Cela, d'ailleurs ne l'excuse pas tout à fait à nos yeux, parce qu'il aurait pu les remanier. Et le livre ne pourrait qu'y gagner. D'abord, peut-être Olavo eût évité son seul grand défaut, celui de faire, pour ainsi dire, commencer l'histoire deux fois. Le livre aurait dû, ce me semble, commencer par la lecture de l'énorme livre que les enfants trouvent dans le grenier, et qui raconte... leur propre histoire. Les aventures qui précèdent sont un faux commencement. Ajoutons que, parfois, l'auteur s'abandonne trop à sa facilité à jouer des sens cocasses des mots et qu'il tombe ainsi dans une sorte de gongorisme, qui fait tache dans un livre où précisément c'est la spontanéité, la fraîcheur de l'invention qui charment.

J'espère que dans une seconde édition l'auteur fera disparaitre de son livre les quelques défauts qu'on y trouve et qu'il ne peut pas ne pas reconnaitre. Surtout, l'histoire de Iratan et Iracema mériterait qu'on essayât d'en faire disparaître l'aspect fragmentaire qu'elle tient de son origine.

A. C. M.

UN ETAT CORPORATIF. La Constitution Sociale et Politique Portugaise, par *Francisco I. Pereira dos Santos* (2e Ed. Paris 1940).

Le livre de M. Pereira dos Santos est un travail sérieux, documenté et impartial, écrit avec sérénité, sans passions, dans le dessein d'exposer fidèlement la doctrine et les réalisations de l'organisation corporative portugaise.

La première édition, lors de sa parution, avait rencontré une entière approbation, grâce aux mérites éminents que nous venons de signaler, et qui suffisent pour imposer cet ouvrage à l'attention de tous ceux qui cherchent à se faire une juste idée de ce que l'on a appelé le « cas portugais ». La seconde édition qui vient d'être publiée, se recommande par un copieux supplément d'informations sur les problèmes qui y sont exposés.

Après un bref résumé historique et quelques considérations

d'ordre général qui situent la constitution portugaise dans le cadre du droit constitutionnel de notre temps, l'auteur étudie la personne humaine et la famille en face de l'Etat, l'interprétation portugaise des conceptions sociales et économiques, ainsi que la structure et le fonctionnement des organismes corporatifs. Vient ensuite l'exposé des principes purement politiques : organisation hiérarchique des pouvoirs; fonction du chef de l'Etat, du Gouvernement et de l'Assemblée Nationale; structure du mode de suffrage; rapports de l'Etat avec l'Eglise, les autres Etats et les Colonies. C'est en fait, un schéma clair, bien qu'assez complexe du droit politique, économique et social de l'Etat Nouveau portugais, qui nous est ainsi présenté.

Signalons dans l'ouvrage de M. Pereira dos Santos, pour leur importance primordiale, les chapitres consacrés au système corporatif proprement dit, résumé lucide d'une expérience aussi remarquable par son équilibre que par son originalité.

Dès l'origine, on a esquissé au Portugal le projet de créer un système corporatif intégré à la tradition institutionnelle du Pays et inspiré de sa doctrine, un système par conséquent en harmonie avec le tempérament de la Nation. A l'inverse de ce qui a été fait dans d'autres pays, on est allé de la Nation à l'Etat, de la réalité économique et sociale à l'architecture politique, de telle sorte que l'Etat reproduit naturellement la physionomie spontanée de la Nation.

De là résulte le premier trait qui marque l'originalité de la solution portugaise : le caractère associatif d'un corporatisme dont les organismes en règle générale sont des créations volontaires désintéressées, des entités qui s'administrent elles-mêmes et qui dirigent leurs secteurs respectifs avec toute la liberté compatible avec l'intérêt commun. Autre trait caractéristique, l'universalité du système qui, en dehors de la sphère économique et des professions libres, englobe les intérêts culturels et moraux.

Enfin, il convient de mettre en relief le profond réalisme des solutions adoptées. Elles sont affranchies de toute préoccupation géométrique, et varient à l'infini selon la nature des problèmes auxquels elles répondent. A l'organisation dans l'industrie et le commerce des entreprises réparties par catégories d'activités et par genres de produits correspond, dans l'agriculture, une organisation unitaire, celle qui s'impose naturellement dans un pays où la monoculture constitue une très rare exception. La formule d'organisation adoptée pour le travail rural diffère essentiellement de celle qui a été appliquée au travail industriel et commercial. Alors que la formule du syndicat mixte était repoussée pour l'industrie et le commerce, on a créé

dans les milieux ruraux et chez les pêcheurs un ensemble d'organismes de coopération sociale où patrons et employés figurent ensemble et conjuguent leurs efforts.

Tel est le système caractérisé par la pluralité des solutions qu'il comporte — indice du réalisme dont il s'inspire — et que M. Pereira dos Santos expose magistralement dans ce livre remarquable, qui constitue un guide précieux pour toute initiation à l'expérience portugaise.

A. da S.

CARLOS FERRAO : *Seis meses de guerra.* (Livraria Portugalia, Lisboa, 1940).

Ce recueil d'articles, publiés dans le *Diario de Lisboa* entre septembre et la fin de mars 1940, et qui traitent des aspects diplomatiques du conflt européen depuis son éclosion, témoigne d'une connaissance historique et actuelle des problèmes assez approfondie, et sous la « neutralité » impartiale du ton imposée par les circonstances, d'une singulière et parfois courageuse indépendance d'esprit. On pourra peut-être formuler des objections à telle ou telle affirmation un peu trop absolue; on ne saurait, en tous cas, nier la clairvoyance ni la parfaite bonne foi de l'auteur. Ses reproches aux puissances occidentales témoignent de l'intérêt même qu'il porte à leur cause et il trouve plus d'une fois des accents prophétiques pour prédire leur destin aux petites puissances murées dans un isolationnisme apeuré et inefficace.

La distribution en rubriques, précédées d'une courte et expressive synthèse, le ton alerte et parfois mordant de l'exposé, l'art d'exposer en raccourci les contradictions et les aspects principaux d'une situation, contribuent fortement à l'attrait de ce livre où s'affirme le talent d'un journaliste de classe.

P. H.

*
* *

A EUROPA EM GUERRA, par *Rocha Martins* (Editions Inquerito, fascicule 1, 48 pages), Lisbonne 1940.

Les éditions Inquérito commencent la publication d'un ouvrage de l'historien Rocha Martins, de l'Académie des Sciences de Lisbonne, qui se propose, en une vingtaine de fascicules,

de résumer l'histoire de l'Europe en guerre depuis l'armistice jusqu'en 1940. La préface et l'introduction intitulée « Entre deux guerres », soulignent l'esprit objectif dans lequel sera rédigé cet ouvrage, non sans laisser deviner de quel côté s'oriente les sympathies de l'auteur.

La première partie s'intitule La Déroute et la Réorganisation allemandes et expose en deux chapitres, d'abord l'Allemagne lors de l'armistice de 1918, dont l'effondrement marque la fin d'une période d'ascension progressive depuis 1870, et l'autre la situation du Reich après l'abdication de Guillaume II. Le rappel des événements depuis 1870, la présentation des faits et jusqu'au choix des illustrations confirment une interprétation basée sur les faits et favorable par ses termes et par son esprit, à la cause alliée.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE DES PRIX LITTERAIRES DU SECRETARIAT DE LA PROPAGANDE NATIONALE DEPUIS SA CREATION

1933-1934

Prix « Antero de Quental » (poème) : *Mensagem*, par Fernando Pessoa.

Prix « Ramalho Ortigao » (essai) : *No Limiar da Idade Nova*, par Joao Ameal.

Prix « Alexandre Herculano » (histoire) : *D. Maria I*, par Caetano Beirao.

Prix « Antero de Quental » (poésie) : *A Romaria*, par Vasco Reis.

Prix « Antonio Enes » (doctrine) : *Portugal, Vasto Império*, par Augusto da Costa.

Prix « Antonio Enes » (polémique) : *Voronoffs da Democracia*, par Fernando Pamplona.

1934-1935

Prix « Eça de Queiroz » (roman) : *O Pinto*, par le comte de Aurora (2e prix).

Prix « Antero de Quental » (poésie) : *Desaparecido*, par Carlos Queiroz.

Prix « Afonso de Bragança » (reportage) : *Passeio a Marrocos*, par Urbano Rodrigues.

Prix « Alexandre Herculano » (histoire) : *D. Sebastiao*, par le Prof. Queiroz Velozo.

Prix « Ramalho Ortigao » (essai) : *Novos Estudos Filosoficos e Criticos,* par Alfredo Pimenta.

Prix « Antonio Enes » (doctrine ou polémique) : *No Saguao do Liberalismo,* par Fernando Campos.

Prix « Gil Vicente » (théâtre) : *O meu amor é traiçoeiro,* par Vasco de Mendonça Alves.

Inédits :

Prix de « Poesie » : *Terra Sagrado,* par Armando Neves.

Prix de « Theatre » : *O Juizo de Deus,* par Guedes Vaz.

Prix de « Histoire et Essai, : *Atlântida,* par Mario Saa et *As Imagens e os Painéis de S. Domingos de Bemfica,* par Cruz Cerqueira.

1935-1936 .

Prix « Eça de Queiroz » (roman) : *Diario de um emigrante,* par Joaquim Paço de Arcos.

Prix « Fialho de Almeida » (nouvelle) : *Caminho sem luz,* par Luiz Forjaz Trigueiros.

Prix « Alexandre Herculano (histoire) : *Etnografia Portuguesa,* vol. II, par José Leite de Vasconcelos.

Prix « Antero de Quental » (poésie) : *Confidências dum rapaz provinciano,* par Azinhal Abelho.

Prix « Ramalho Ortigao » (essai) : *Limbo,* par Luiz Vieira de Castro.

Prix « Gil Vicente » (théâtre) : *Ta Mar,* par Alfredo Cortez.

Prix « Antonio Enes » (doctrine ou polémique) : *A nova ordem economica,* par Samuel de Matos de Oliveira.

Prix « Afonso de Bragança » (reportage) : *Jornal dum correspondente de guerra em Espanha,* par José Augusto.

1936-1937

Prix « Alexandre Herculano » (histoire) : *Subsidios para a Historia de Portugal*, par Alfredo Pimenta.

Prix « Antero de Quental » (poésie) : *Portugal*, par Ramiro Guedes de Campos.

Prix « Gil Vicente » (théâtre) : *Telmo, o Aventureiro*, par Carlos Selvagem.

Prix « Maria Amalia Vaz de Carvalho » (littérature enfantine) : *Caixinha de brinquedos*, par Adolfo Simoes Müller.

Prix « Antonio Enes » (doctrine ou polémique) : *Em verdade vos digo*, par le D[r] Luiz de Pina.

1937-1938

Prix « Alexandre Herculano » (histoire) : *Historia da Companhia de Jesus no Brasil*, par le Pe. Serafim Leite.

Prix « Ramalho Ortigao » (essai) : *Perfil de Salazar*, par Luiz Teixeira.

Prix « Antonio Enes » (doctrine ou polémique) : *O Estado e a pessoa humana*, série d'articles publiés dans la revue *Occidente*, par le D[r] Abranches Martins.

Prix « Gil Vicente » (théâtre) : *Camaradas*, par Virginia Vitorino.

Prix « Fialho de Almeida » (conte) : *Um fio de musica*, par Raquel Bastos.

Prix « Antero de Quental » (poésie) : *Resgate*, par Miguel Trigueiros.

Prix « Maria Amalia Vaz de Carvalho » (littérature enfantine) : *Viagem à roda de Africa*, par Maria Archer.

1939-1940

Prix « Alexandre Herculano » (histoire) : *Históría da Companhia de Jesus na Assistência de Portugal*, par le Pe. Francisco Rodrigues.

Prix « ANTERO DE QUENTAL » (poésie) : *Segrêdo,* par Pedro Homem de Melo.

Prix « GIL VICENTE » (théâtre) : *Patria,* par Vasco de Mendonça Alves.

Prix « MARIA AMALIA VAZ DE CARVALHO »(littérature enfantine) : *Historia extraordinaria de Iraian e Iracema,* par Olavo d'Eça Leal.

Prix « ANTONIO ENES » (doctrine ou polémique) : *A crise da inteligência portuguesa, O Pecado mortal do Teatro, O pecado desportiva da vida, et O pecado nacional da politica,* série d'articles publiés dans la presse portugaise, par Augusto da Costa.

Prix « AFONSO DE BRAGANÇA » (reportage) : *Epopeia dos humildes,* reportage de Luiz Teixeira.

Les Prix littéraires du Secrétariat de la Propagande nationale représentent, depuis leur création, un total de 200.000 escudos.

EDITIONS INQUERITO

Os melhores romances dos melhores romancistas :

Jean Cocteau *: Os menimos diabolicos*
Henri Troyat : (Prémio Goncourt de 1938) : *A Aranha*
Felix de Chazournes (Prémio Fémina de 1938) : *Carolina e a partida para as ilhas*
Roger Martin du Gard (Prémio Nobel de 1937) : *O Drama de joao Barois*
Philippe Heriat (Prémio Goncourt de 1939) : *Filhos rebeldes.*

Aventura :

Pierre Nord (Prémio de Romance de Aventuras) : *Duplo crime na linha Maginot*

Documentos e ideias para a historia :

Général Ludendorff : *A guerra total*
Kurt von Schuschnigg : *Austria, patria minha !*
Robert d'Harcourt : *O Evangelho da força na Alemanha*
Cardinal Verdier : *Problemas Sociais*
Ivan Lajos : *A Alemanha nao pode ganhar a guerra*

Historica :

Raymond Getell : *Historia das Ideias Politicas*
Professores Catedraticos Charles Gide e Charles Rist : *Historias das Douctrinas Economicas*
Chantepie de la Chaussaye e um grupo de Professores : *Historia das Religiosas*
Rocha Martins : *A Europa em Guerra*

Cadernos « Inqueriro » :

Léon Duguit : *Fundamentos do Direito*
Os Elementos do Estado
Augusto Comte : *Importancia da Filosofia positiva*
Léon Walras : *Economia politica e social.*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE
IMPRIMES